POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIV[illegible]LLE

PARTIE LITTÉR[illegible]

DEUXIÈME SÉRIE. — TOME VINGT-SEPT[illegible] DE LA COLLECTION

QUATRIÈME LIV[illegible] AVRIL

PARIS

A[illegible] REAUX DU POLYBIBLION
2 et 5, RUE SAINT-SIMON, 2 et 5
(Boulevard Saint-Germain)

[illegible]DRES
B[illegible], 28, Orchard Street.

[illegible]URG EN BADE
B. HERDER.

VIENNE
[illegible]EROLD et C[ie], Stefansplatz.

BRUXELLES
Guillaume LAROSE, 8, rue des Paroissiens.

ROME
Le Chevalier MELANDRI, Directeur-Administrateur de la LIBRAIRIE DE LA PROPAGANDE.

BARCELONE
PALAU et C[ie], 14, calle de los Angeles.

MADRID
LA VERDADERA CIENCIA ESPAÑOLA, 15, calle del Arenal.

LISBONNE
Manoel-Jose FERREIRA, 132, rua Aurea, 134

MONTRÉAL
CADIEUX et DEROME, rue Notre-Dame.

BUCHAREST, BUDAPEST, COPENHAGUE, CHRISTIANIA, STOCKHOLM, SAINT-PÉTERSBOURG, VARSOVIE :
BUREAUX DE POSTE.

1888

SOMMAIRE DE LA LIVRAISON D'AVRIL 1888

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

ROMANS, CONTES ET NOUVELLES

1. *Pierre et Jean*, par Guy de Maupassant, 31e éd. Paris, Ollendorff, 1888, in-18 de 278 p., 3 fr. 50. — 2. *Thérésine*, par Albert Delpit, 22e éd. Paris, Ollendorff, 1888, in-18 de 376 p., 3 fr. 50. — 3. *Volonté*, par Georges Ohnet, 63e édit. Paris, Ollendorff, 1888, in-18 de 420 p., 3 fr. 50. — 4. *Le Crépuscule des dieux*, par Élémir Bourges. Paris, Savine, 1888, in-18 de 314 p., 3 fr. 50. — 5. *Monsieur le Vidame* (mœurs rurales), par Léonce de Larmandie. Paris, Vanier, 1888, in-12 de 348 p., 3 fr. 50. — 6. *Excelsior* (*La Comédie humaine*), par le même. Paris, Dalou, 1888, in-18 de 328 p., 3 fr. 50. — 7. *A cœur perdu*, par Joséphin Péladan, avec une eau-forte de Félicien Rops. Paris, C. Edinger, 1888, in-18 de 463 p., 2 fr. — 8. *Le Sang*, roman magique, par Noël Kolbac; avec une préface de Jehan Soudan. Paris, Marpon et Flammarion, 1888, in-12 de 332 p., 3 fr. 50. — 9. *Madame Phaéton*, par Clovis Hugues. 3e édit. Paris, G. Charpentier, 1888, in-12 de 422 p., 3 fr. 50. — 10. *La Cousine*, par Léon Barracand. Paris, Havard, 1888, in-18 de 350 p., 3 fr. 50. — 11. *Charles d'Arin*, par Paul de Champeville. Paris, Quantin, 1887, in-18 de 312 p. 3 fr. 50. — 12. *L'Homme roux*, par Rachilde. Paris, Librairie illustrée, 1888, in-18 de 268 p., 3 fr. 50. — 13. *L'Honneur et le Sang* (scènes de la vie militaire), par Armand Beira. Paris, Calmann Lévy, 1888, in-18 de 324 p., 3 fr. 50. — 14. *Maxime Evérault*, par Léo Rouanet. Paris, Savine, 1888, in-18 de 306 p., 3 fr. 50. — 15. *La Ferme des Gohel*, par Charles Canivet. Paris, Marpon et Flammarion, 1888, in-16 de 216 p., 0 fr. 60. — 16. *Le Pays natal*, par Boyer d'Agen. Paris, Havard, 1888, in-18 de 384 p., 3 fr. 50. — 17. *Vaillante*, par Jacques Vincent. Paris, Plon et Nourrit, 1888, in-18 de 278 p., 3 fr. — 18. *Eljen!* par Jacques Bret. Paris, Bray et Retaux, 1888, in-12 de 288 p., 2 fr. — 19. *Les Mystères de Villeblanche* (scènes de la vie électorale en province), par Charles Buet. Paris, Letouzey et Ané, 1888, 318 p., 3 fr. — 20. *La Famille de Michel Kagenet*, par Hippolyte Audeval. Paris, Hetzel, 1888, in-12 de 340 p., 3 fr. — 21. *Le Capitaine Trafalgar*, par André Laurie. Paris, Hetzel, 1888, in-12 de 342 p., 3 fr. — 22. *Les Martyrs inconnus*, par Alfred de Besancenet. Paris, H. Gautier, 1888, in-12 de 264 p., 2 fr. 50. — 23. *La Chasse aux juifs*, par Marcel Delines. Paris, Savine, 1888, in-12 de 388 p., 3 fr. 50. — 24. *La Princesse Tarakanoff*, par Grégoire Danilewski, traduit du russe par Henry Olivier, avec une préface de Arsène Houssaye. Paris, Dupret, 1888, in-18 de 260 p., 3 fr. 50. — 25. *La Femme d'un autre*, par Th. Dostoïewsky, traduit du russe par Halpérine-Kaminsky. Paris, Plon et Nourrit, 1888, in-18 de 262 p., 3 fr. — 26. *Barines et Moujicks* (mœurs russes), traduit par A. Kolbert. Paris, Plon et Nourrit, 1888, in-18 de 274 p., 3 fr. — 27. *Derniers Contes d'Edgar Poë*, traduits de l'anglais par F. Rabbe, avec un portrait de Poë par Th. Bérengier. Paris, Savine, 1888, in-18 de 360 p., 3 fr. 50. — 28. *Nouvelles Histoires incroyables*, par Jules Lermina. Paris, Savine, 1888, in-18 de 310 p., 3 fr. 50. — 29. *Histoires insolites*, par le comte de Villiers de l'Isle-Adam. Paris, Quantin, 1888, in-18 de 312 p., 3 fr. 50. — 30. *Sur l'Estrelle*, par Henry de Braisne. Paris, Perrin, 1888, in-12 de 250 p., 3 fr. 50. — 31. *Le Frère Lai*, par Hugues Le Roux, dessins de Jules Garnier. Paris, Quantin, 1888, in-12 de 280 p., 3 fr. 50. — 32. *De vous à moi*, par Pierre Véron. Paris, Dentu, 1888, in-18 de 356 p., 3 fr. — 33. *Le Paysan*, par Jean Sigaux. Paris, Jouaust, 1888, in-12 de 32 p., 10 fr. 50. — 34. *Mademoiselle Abeille*, par Ferdinand Fabre. Paris, Jouaust, 1888, in-12 de 32 p., 0 fr. 50. — 35. *Dans les prés et Sous les bois*, par

Mme la comtesse Agénor de Gasparin. Paris, Fischbacher, 1888, in-12 de 390 p., 3 fr. 50 (1).

1. — M. Guy de Maupassant s'est cru suffisamment célèbre pour publier son petit Manifeste littéraire. C'est une longue préface à son dernier roman : *Pierre et Jean.* Mais elle fait beaucoup moins de bruit que la fameuse préface de *Cromwell.* Nous sommes loin des belles et ardentes luttes du romantisme, sans compter que M. de Maupassant ne prend pas la question de si haut que le poète des *Feuilles d'automne.* Toute son esthétique se réduit à la théorie de l'art pour l'art poussé jusqu'à ses dernières limites. Libre au romancier de tout dire, pourvu qu'il le dise bien. Quant à la portée morale d'une œuvre, à son influence plus ou moins salutaire, plus ou moins corruptrice, M. de Maupassant n'en a cure. Il témoigne pour ces « vieilles guitares » la plus parfaite indifférence, le plus profond mépris. En ceci, l'auteur de *Pierre et Jean* n'a rien inventé : il est le plagiaire de son maître et parent Gustave Flaubert. Certes, autant que l'un et que l'autre, nous prisons l'originalité d'un écrivain, sa sincérité, sa conscience, son effort et son souci à se débarrasser des formules et des écoles, sa préoccupation constante de faire vivant et vrai. Mais il nous semble que tout cela peut marcher de pair avec le respect de soi-même et de ses lecteurs. Il est vrai que nous parlons en critique. Or, M. de Maupassant nous abomine : il accorde aux romanciers toute latitude; il refuse aux critiques le droit de juger. A l'entendre, le critique digne de ce nom « ne devrait être qu'un analyste sans tendances, sans préférences, sans passions. » En d'autres termes, le critique ne doit avoir ni sang, ni nerfs, ni doctrine, ni vues, ni tempérament, ni personnalité : un eunuque, là ! Tandis que le romancier..... Eh bien ! M. de Maupassant a beau monter sur ses ergots, il n'en reste pas moins justiciable de ceux qui, comme moi, ont mission de juger des livres. La plupart d'entre eux, d'ailleurs, sont en même temps romanciers et critiques, et on serait mal venu à leur dire : « Faites-en seulement autant. »

J'use donc de mon droit en mettant *Pierre et Jean* sur la sellette. Voici le sujet : Pierre et Jean sont deux frères, sortant, à quatre ans d'intervalle, des bancs de l'école, l'un médecin, l'autre avocat. Ils vivent au Havre où leur père, M. Rolland, un ancien bijoutier parisien, s'est retiré avec sept à huit mille francs de rente. Les deux frères s'aiment beaucoup, mais ils ne se ressemblent nullement, ni au physique, ni au moral. Pierre, « brun de peau et un peu noir d'âme, » est am-

(1) Pour ne pas trop allonger cette revue trimestrielle, nous renvoyons au *Polybiblion* de juillet l'analyse des romans que voici : *Course à l'amour*, par J. Ricard ; — *Fin d'amour*, par François Villars ; — *Drichette*, par Jeanne Leroy ; — *La Vie de la femme*, par Mme Sanson ; — *Le Chalet des pervenches*, par F. du Boisgobey ; — *Le Roman de Paris*, par Eugène Morand ; — *Le Fils de Sanson*, etc., etc.

bitieux et mécontent de son sort. Jean, blond de teint, est joyeux, bon garçon, tendre fils et voyant tout en rose ! Il arrive aux deux frères ce qui arriva aux deux pigeons de La Fontaine, quand la poule survint. La poule, cette fois, est une jeune veuve, Mme Rosemilly. Sans oser se l'avouer, Pierre et Jean en deviennent simultanément amoureux, et leur amitié d'autrefois se change en hostilité sourde. Un événement va bientôt la changer en haine féroce. Jean Rolland hérite d'une grosse fortune que lui laisse en héritage un certain M. Maréchal, de Paris, lequel fut autrefois intimement lié avec son père et sa mère, avec sa mère surtout. Immédiatement, Pierre soupçonne celle-ci de n'avoir pas gardé la fidélité conjugale. Cette mauvaise pensée hante sans cesse le cerveau de ce Hamlet bourgeois. Car enfin, pourquoi Jean hérite-t-il seul ? De ce moment, Pierre condamne sa mère ; il la poursuit de ses allusions perfides et de ses reproches déguisés. Cependant les preuves de la réalité de son idée fixe lui manquent. Avec quelle anxiété il cherche à se procurer un vieux portrait de Maréchal pour comparer ses traits avec ceux de Jean. Pas une de ses paroles qui ne soit une sorte d'interrogation. La psychologie de cette lutte torturante et lente entre le fils qui veut savoir et la mère qui défend un secret d'où dépend son honneur, est vraiment fouillée, bien analysée, merveilleusement déduite. Une scène a lieu dans laquelle Pierre reproche à Jean la honte de son héritage et lui crache au visage la cruelle vérité. Puis ayant exhalé sa rage, il disparaît, et comprenant que désormais sa présence sera pour tout le monde une torture, il s'engage comme enseigne de vaisseau. Ce qu'il y a de mieux dans ce roman, je viens de le dire, c'est la partie psychologique. M. de Maupassant s'y est infligé un démenti à lui-même : dans sa préface, il méprise la psychologie, et dans son roman il prouve que l'on peut très bien allier les qualités du psychologue à celles du peintre. J'ajoute que M. de Maupassant — ce qui est contraire à toutes ses anciennes habitudes — s'est appliqué cette fois à écrire un livre propre. Il excuse et absout, par le seul fait qu'elle a aimé, le vieux péché de Mme Rolland. Il la donne comme ne regrettant rien, comme ne se reprochant jamais d'avoir trahi la foi conjugale, comme se repaissant toujours d'une passion qui fut « le bonheur de sa vie. » Toutes repaissances en soi souverainement immorales. Mais il n'y a dans le livre ni ordure, ni obscénité, ni tableau crû. M. de Maupassant nous avait si peu habitués à cette réserve qu'il faut lui en tenir compte. Cela fait, nous demanderions au romancier beaucoup d'autres choses qui ne se trouvent pas dans *Pierre et Jean*, et nous voudrions ne pas y rencontrer ce pessimisme à la mode, désolé, désolant et douloureux, qui s'y trouve trop.

2. — Malgré tout son talent d'écrivain qu'il serait injuste de mécon-

naître, M. Albert Delpit devient de plus en plus insupportable. Cela tient à sa manie de ne pouvoir composer un roman sans y introduire une thèse. Il semble chaque fois reprendre pour son compte une théorie déjà développée par M. Alexandre Dumas fils. *Le Fils de Coralie, la Marquise, le Mariage d'Odette* sont en germe dans *le Fils naturel, l'Ami des femmes, la Femme de Claude.* Aujourd'hui *Thérésine* nous expose la thèse des *Idées de Madame Aubray :* la réhabilitation de la femme déchue par le repentir et l'amour. Cette Thérésine a commencé par être une fille de joie. Née en Provence, orpheline, abandonnée à tous les hasards, elle chante dans les cafés-concerts et se donne inconsciemment au premier venu. Captivé par sa beauté, sa gaieté, sa résignation, un riche planteur américain, Philéas Dawitt, l'emmène avec lui à la Louisiane dans le riche domaine où il vit avec un philosophe sceptique, gouailleur et désillusionné, le vieux professeur Béryot. Celui-ci découvre dans Thérésine des dons intellectuels auxquels la culture seule fait défaut. Il se fait maître d'école pour l'instruire et lui enseigner tout ce qu'il sait lui-même. Sous les habiles leçons de l'ex-normalien, Thérésine sent sa conscience s'éveiller, son esprit s'illuminer, à tel point qu'elle ne tarde pas à opposer une invincible résistance aux suggestions libre-penseuses du maître. Elle devient croyante, se transforme moralement, comprend son abjection, et ne veut plus demeurer dans cette fange. Elle va quitter Philéas pour se retirer chez de pauvres religieuses missionnaires, lorsque celui-ci, passionnément épris, se décide à l'épouser. Il n'a pas à s'en repentir : nulle épouse n'est plus fidèle, plus digne que Thérésine. Voulant racheter les désordres de sa vie passée, elle se prodigue en œuvres de dévouement : fondations pieuses, soins aux malades, instruction aux enfants. Elle paie même bravement de sa personne dans une épidémie de choléra qui dévore le pays, et elle ne quitte les pestiférés que pour s'asseoir au chevet de son mari agonisant. Philéas meurt laissant tous ses biens à Thérésine qui revient en France, où la suit sa réputation de jeune veuve vertueuse, riche et respectée. Sa distinction, le charme de sa personne, la recommandation d'un évêque du Texas qui ne connaît de Mme Dawitt que son admirable conduite pendant la dernière épidémie, lui ouvrent les salons de la meilleure société parisienne. Elle y retrouve le capitaine de vaisseau Robert de Clavières qui avait connu Philéas à la Louisiane et qui devient amoureux de sa veuve. Persuadée que personne, en dehors de Béryot qui est resté là-bas comme intendant de ses propriétés, ne sait qu'elle fut autrefois une courtisane, Mme Dawitt est prête à consentir au mariage que lui propose Robert. Mais un misérable aventurier qui a assisté à ses débuts de chanteuse, à Cannes, la menace d'un odieux chantage. Alors, elle avoue tout. Robert de Clavières passe outre et l'épouse

quand même. Bizarrerie du cœur humain ! A peine marié, le capitaine de vaisseau prend sa femme en haine et s'enfuit, affolé. Thérésine ne peut survivre à cet abandon. La pensée mère du roman de M. Delpit est, croyons-nous, contenue dans cette parole de découragement dite par Thérésine, quand son second mari la quitte : « C'était fatal. La réhabilitation d'une pécheresse est impossible ! L'homme pardonne et n'oublie pas ; Dieu seul peut oublier parce qu'il efface. » A ses préoccupations de moraliste, M. Delpit joint des prétentions théologiques. En quoi il a tort, car il paraît ne pas connaître le premier mot des questions sur lesquelles il se mêle de disserter. Qu'on en juge par cette phrase : « La conversion de Thérésine à la piété catholique l'avait fait croire aux théories « décevantes » de l'Église. Elle s'imaginait naïvement qu'une parole de prêtre peut remettre les péchés commis. » Ou l'écrivain n'a pas eu conscience de ses allégations impies et, en ce cas, sa théologie n'a place que dans l'Église française du Père Hyacinthe Loyson. Ou elles sont voulues, et alors les convictions « religieuses » de M. Delpit ne valent guère mieux que celles de M. Renan.

3. — Évidemment, M. Georges Ohnet n'écrit pas aussi bien que M. de Châteaubriand. Il est non moins évident qu'il y a un gouffre — et la profondeur en est énorme — entre M. Ohnet et MM. Zola, Maupassant et Paul Bourget. Cependant, l'auteur de *Volonté* a sur ces romanciers un mérite louable : s'il n'évite pas toujours la situation risquée, il ne fait pas du moins étalage de tableaux libertins, ne tend pas à la glorification des instincts et sait se garer du pessimisme désespérant. Quant à son succès, il persiste scandaleusement. *Volonté* en est à la soixante et quinzième édition. Elle en mérite deux, tout au plus, si l'on ne considère que la valeur littéraire. Il existe donc un public — et en voilà la preuve — dont l'esthétique est à la hauteur de M. Ohnet. Celui-ci en donne à qui veut pour son argent. Où est le crime? Il se rencontre dans la nature autre chose que des lions et des aigles. Et il est des banalités qui ne manquent pas d'intérêt. Les banalités empoignantes de M. Ohnet sont du nombre, puisque les personnages qu'il met en scène, avec plus ou moins d'art, trouvent tant d'admirateurs. On peut cependant reprocher au romancier, né coiffé, de trop aimer l'industrie métallurgique. Le mari de l'héroïne de *Volonté* n'est pas « maître de forges ; » mais il possède, à Saint-Denis, une grande usine où l'on travaille le fer. Il se nomme Louis Hérault. C'est une tête faible et un cœur volage. Il a épousé Hélène de Graville, orpheline de parents ruinés. Celle-ci était courtisée par Clément de Thauziat, ami de Louis. Elle est vaillante, au physique et au moral. Pendant que son mari la délaisse pour une aventurière anglaise, Hélène s'arme de patience et, en attendant de ramener l'infidèle, elle rétablit la fortune et l'honneur de sa maison qu'il a grandement compromis.

Une femme indigne qu'elle a humiliée ourdit contre elle un plan d'infamie et d'atroce vengeance. Un duel s'ensuit, où Thauziat, honteux de sa conduite, se laisse tuer par le mari d'Hélène. Louis blessé retourne auprès de sa femme et lui demande pardon. Le pardon est accordé : « Tu m'a prise pauvre, dit la femme irréprochable à l'homme coupable; je n'ai pas à me plaindre, puisque je t'ai reconquis. » A quand maintenant *Volonté*, drame en quatre actes? On sait que la morale bourgeoisement émotionnante de M. Ohnet, qui souvent s'éloigne de celle de l'Évangile, affronte toujours triomphalement cette seconde épreuve. Heureux mortel! Terminons par un éloge. L'auteur de *Volonté* a trouvé une création charmante, neuve, vivante, vraie : c'est Émilie Lereboulliet. Pour ne jouer dans l'action qu'un rôle épisodique, cette fille de banquier, cette petite millionnaire, malingre, chétive, laide, mal venue, et qui ne se fait aucune illusion sur les sentiments des épouseurs qui convoitent sa dot, nous intéresse beaucoup plus qu'une foule de marionnettes dont le livre pullule. Elle raille, elle griffe, elle mord. Mais ce n'est qu'à l'épiderme. Au fond, il n'y a que bonté, délicatesse, noblesse d'âme dans ce « gavroche en jupons. » La vieille Mme Hérault est aussi un bon portrait. Nous sommes loin toutefois de la virile figure de Mme Desvarennes, dans *Serge Panine*. Citons enfin un joli mot de Mme de Graville à sa fille : « Je suis un vieil enfant que tu as eu quand tu étais toute petite. » Il est vrai que ce mot est d'Alexandre Dumas père. M. Ohnet se l'est approprié en le féminisant.

4. — Règle générale, il ne faut pas prendre à la lettre les éloges trop pompeux et hors mesure. Quand parut la première édition du *Crépuscule des dieux,* de M. Elémir Bourges, ce fut dans toute la presse comme un mot d'ordre de porter aux nues cet ouvrage et de sacrer l'auteur écrivain « génial. » Nous venons de lire la deuxième édition de ce pharamineux *Crépuscule,* et nous avouons humblement n'avoir pas été enthousiasmé du tout. Sauf les dernières pages, qui sont de toute beauté, c'est long, c'est lourd et peu intéressant. La faute en est au sujet, certainement. Il s'agit des folies, des caprices et des singularités de Charles Ier, duc d'Este-Blanckenbourg, chef de la maison des Guelfes : pseudonyme sous lequel on reconnaît facilement cet excentrique duc de Brunswick dont tout Paris s'amusait pendant les dernières années du second Empire. Après la bataille de Sadowa, la Prusse confisqua sa principauté, et il s'était réfugié en France, suivi de ses femmes, de ses bâtards, de ses bouffons et de ses valets. La vie du duc d'Este est un mélange de la plus altière grandeur et de la plus basse crapule. Sa favorite, la Belcredi, une chanteuse italienne, de concert avec son fils Otto, cherche à l'empoisonner. Lui tire sur le parricide un coup de revolver. Un autre de ses enfants le quitte pour

une gourgandine ; un autre se suicide. Sa maison ressemble à celle des Atrides. Fatigué de ces drames domestiques, il fuit Paris pour Baireuth, y assiste à la représentation du *Crépuscule des dieux*, troisième partie de l'*Anneau des Niebelungen*, de Wagner, regrette sa couronne avilie, son duché perdu, et meurt gâteux. Cette biographie romanesque eût gagné à être raccourcie d'une bonne moitié. J'ai avancé que la conclusion était de toute beauté; je ne m'en dédis pas. La représentation du *Crépuscule* commence. Guillaume Ier, empereur d'Allemagne, entre dans sa loge. Tous les roitelets qu'il a dépossédés le saluent jusqu'à terre. Seul, Charles d'Este lui tourne le dos et, pendant que les trois Nornes, filles d'Erda, effroyables et en cheveux blancs, filent le fil des destinées humaines, le duc se remémore sa grandeur passée, les splendeurs de son règne, sa chute retentissante, le déclin de son pouvoir, les amères fatalités de sa maison, l'attentat de son fils. C'est bien là le « crépuscule » de l'ancienne et puissante race des Este-Blankenbourg. Mais ce crépuscule est symbolique : il figure le crépuscule du principe d'autorité qu'il a eu le tort inexpiable de traîner dans la boue. Le vieux découronné voit venir le jour où il n'y aura plus d'ordre, plus de hiérarchie, plus de respect ; où tout sera mêlé, confondu, nivelé : où, par-dessus la tête des rois, se montrera grimaçante et dominatrice la juiverie, la bohême rapace des anciens ghettos, le satanique Veau d'or. N'en sommes-nous pas là?

5, 6 et 7. — Quels abominables scélérats que les « ruraux » de M. Léonce de Larmandie ! Fort heureusement, ce ne sont que des exceptions, comme celles de la *Terre*. Nous avons les fermiers Touchevieux qui vendent leur fille à leur maître ; la fille vendue, Valérie, qui est le réceptacle de tous les vices et le résumé de tous les crimes ; l'huissier Cacadier, faussaire, menteur, traître et libertin ; le pharmacien Galipot, qui tient boutique ouverte de libre-pensée et de drogues malfaisantes ; le maire Pédouille, un gueux fieffé, grossier, malotru, ennemi du clergé ; le député Vauboyard, mélange de Mangin, de Tartarin et de Wilson. Qui encore ? J'oubliais un des plus répugnants : le vidame Maurice de Quatre-Herbes, blasé, névrosé, sadique et demi-lettré. N'en induisez rien de défavorable à la noblesse. M. de Larmandie a eu soin de placer en face de ce gredin la mâle, fière et loyale figure du vieux marquis d'Aigleroche. Il paraît que l'histoire ici racontée n'a rien de fictif. L'auteur s'est contenté d'en changer les époques, les noms et les localités. En voici le fond en deux mots :

Le vidame de Quatre-Herbes attire dans son château Valérie Touchevieux, la marie avec son cocher Gaspard, pour le faire assassiner ensuite par sa propre femme. Au lit de mort, le vidame épouse l'horrible Valérie, qui devient Mme de Quatre-Herbes. De ce moment, le château devient le refuge de tous les prêtrophobes et de tous les

francs-maçons des environs. Valérie a deux enfants : un légitime, Gasparin ; un naturel, Augusta, fruit de ses amours adultères. Autant elle adore sa fille, autant elle hait son fils qui lui sert de domestique et de souffre-douleur. Gasparin veut se marier avec une jeune paysanne et fuir loin de la mégère. Mais celle-ci, rien que pour le contrarier et l'exaspérer, lui refuse son consentement. Poussé à bout, Gasparin tue sa mère. Il passe aux assises. Le curé de Magny-sur-Loire, l'abbé Fauré, vient témoigner de sa bonne conduite et demander l'indulgence. Une vieille servante prouve que Gasparin n'a fait en somme que venger son père. Il est condamné quand même aux travaux forcés à perpétuité. Son procès donne lieu à une scène superbe. L'abbé Fauré a entendu, au lit de mort, la confession du vidame de Quatre-Herbes. Le président des assises, le sieur Patouillot, un magistrat à la nouvelle mode, lui dit : « Ne vous gênez pas, Monsieur ; la justice républicaine ne reconnaît pas de secret professionnel. » Le prêtre se redresse, terrible d'indignation : il fixe sur le juge un regard foudroyant. Puis, ses traits se détendent ; un sourire de mépris suprême plisse ses lèvres; il hausse les épaules et laisse tomber ce simple mot : « Imbécile ! » Des tonnerres d'applaudissements éclatent; Patouillot abandonne son siège, et la foule porte en triomphe le prêtre courageux. Pourquoi faut-il que M. Léonce de Larmandie ait cédé à la tentation de trop insister sur les débordements de son vidame ? Il éloigne ainsi de son livre toute une catégorie de lecteurs.

C'est comme sa dernière œuvre, ce charmant *Excelsior*. Pourquoi nous la présente-t-il avec une gravure décolletée, montrant sur la couverture une femme en chemise et en bas noirs, qui gravit les escaliers d'un théâtre, à côté d'un cupidon joufflu, et suivie par un copurchic qui les regarde, passablement ahuri ? Notez que cette gravure, amorce de l'éditeur sans doute, n'a aucun rapport avec le roman, qui est chaste, artistiquement catholique et plein d'idéal. Le héros a nom Jacques de Mérigue, un poète et un noble cœur. Il a quitté le Rouergue, pour aller tenter la fortune à Paris. Là-bas, triste de son départ, le vieux père et les trois sœurs, aussi nobles que le Roi, chevaleresques comme le Cid et plus pauvres que Job. Ces braves gens, famille qui jamais ne transige avec le devoir, aiment leur Jacques et ont confiance en lui. Cette confiance n'est pas trompée. Tout d'abord, il donne des leçons pour vivre. Puis, voyant que les conservateurs désertent la lutte dans une élection municipale de son quartier, Jacques de Mérigue, sans prendre conseil d'aucun comité, pose carrément sa candidature et fait afficher une profession de foi catholique et royaliste. Voilà Jacques célèbre, du jour au lendemain. Tout le faubourg Saint-Germain veut le connaître. Une jeune fille, Blanche de Vannes, lui avait inspiré une passion profonde. Mais, dans sa détresse, il

n'osait pas se déclarer. O bonheur ! Mme de Vannes l'invite à dîner. Il n'a garde de manquer à l'invitation. Blanche est ravie. Elle fait la coquette avec Jacques, bien qu'elle soit fiancée au duc de Largeay. Le bon Mérigue croit à l'amour de Blanche et demande sa main. Lui, le poète, le gueux, avoir cette audace ! Elle le chasse et épouse le duc. Jacques n'est pas élu ; mais il obtient un chiffre de voix très considérable. Aux élections législatives, il pose encore sa candidature et, dans les réunions publiques, tient courageusement tête aux radicaux. On ne parle que de lui. La duchesse de Largeay, comparant la nullité de son mari avec la valeur de Jacques de Mérigue, se repent de l'avoir repoussé. Sous prétexte d'une quête, elle va le visiter et ne serait pas fâchée de le voir tomber d'amour à ses pieds. Certes, le vaillant poète aime toujours Blanche de Vannes. Mais c'est un honnête homme : il résiste. Aussitôt la haine, une haine féroce et folle, s'empare de la duchesse de Largeay, et, pour perdre Jacques, elle laisse adroitement chez lui un billet de mille francs, et l'accuse ensuite de lui avoir volé de l'argent. Jacques de Mérigue est poursuivi comme voleur. Il pourrait se disculper d'un mot : il préfère se taire — sa parole devant à jamais perdre la duchesse. Devant un tel sacrifice, celle-ci est prise d'un remords : elle proclame l'innocence du poète, qui retourne en Rouergue. Il est accueilli à bras ouverts, et le vieux père, sans songer à la ruine matérielle, à l'avenir perdu, se montre plus fier que jamais de ce fils, dernier rejeton des Mérigue, qui a immolé sa renommée et sa fortune pour conserver l'estime de soi-même et demeurer un gentilhomme. Tel est *Excelsior*. Je crois bien qu'il y a dans ce roman un peu d'autobiographie, et le poète Jacques de Mérigue, candidat courageux aux élections municipales, n'est autre que M. de Larmandie lui-même. Le reste est de pure imagination.

Excelsior est dédié à M. Joséphin Péladan, l'auteur des *Études passionnelles de décadence latine*. M. Péladan vient de publier la troisième partie de sa trilogie : *A cœur perdu*. Dans les deux premières parties, *Curieuse* et *l'Initiation sentimentale,* Nébo et Paule de Riazan, les héros du mage-romancier, traversaient tous les milieux malsains, toutes les pourritures, toutes les turpitudes, toutes les perversités de nos civilisations faisandées, sans s'y brûler les ailes, sans s'y corrompre, sans y rien perdre de leur idéal Adelphat-Sororat. C'était beau, et, nonobstant de trop grandes libertés de description, le réalisme contemporain n'avait pas le droit de considérer comme siennes ces premières études. Dans *A cœur perdu,* M. Péladan a cru devoir aller plus loin, et si loin il est allé que je n'aurais point parlé de ce dernier volume, si la forme dans laquelle il est écrit n'en éloignait forcément les lecteurs qui n'appartiennent pas au monde lettré. Pascal a dit : « Qui veut trop faire l'ange fait la bête. » C'est le cas du platonicien Nébo et de

son élève Paule de Riazan. Séraphitus et Séraphita sacrifient au dieu Éros comme deux sensuels vulgaires. Ce dénouement n'était pas prévu. Il surprend d'autant plus que M. Péladan ne se contente pas de l'indiquer : il se complaît dans la description de la « chute ; » il s'attarde à tous les détails luxurieux, à toute la gamme lubrique du péché. Le grand cas que nous faisons du talent original de M. Péladan, de son esprit indépendant et aristocratique, de la portée philosophique et même chrétienne de ses précédents écrits, augmente encore notre regret de le voir entrer dans la voie obscène ouverte par les Goncourt, les Maizeroy et les Mendès. Qu'il se reprenne : il en est temps. Au bout est une horrible impasse : le libertinage cérébral. La justice, pourtant, m'oblige à déclarer que, dans *A cœur perdu*, le dernier mot reste à la vertu. Nébo est sauvé d'une passion devenue avilissante, par Mérodack le théosophe et le thérapeute. J'eusse préféré pour notre platonicien un bon coup de torchon sur sa conscience, donné par un brave curé de campagne dans son modeste confessionnal. Mais c'est déjà beaucoup de ne pas le faire retourner à son vomissement.

8. — Le libertinage cérébral et le sadisme d'esprit ont certainement inspiré l'étrange roman de M. Noël Kolbac : *Le Sang*. Sans être versé, comme M. Paladan, cela se voit du reste, dans les secrets de la Kabbale et de l'Hermétisme, M. Kolbac attribue au sang une invincible puissance d'ensorcèlement. Il suppose qu'il entrait comme composition dans les philtres d'amour des Locustes de l'antiquité et des sorcières du moyen âge. Il explique par l'influence du fatal breuvage, le pourquoi des adultères, des stupres, des érotomanies, des folies et des perversions sensuelles. Partant de cette idée, il raconte les phases diverses par lesquelles passe un individu, à qui une femme qu'il aime a fait boire du philtre magique, à son insu. Cette femme est méprisable. Il connaît ses infidélités. Il sait jusqu'où vont ses perfidies. Il veut s'en détacher : il essaie même ; mais en vain ! Désespérant d'échapper au démoniaque envoûtement, l'envoûté, en une heure de folle rage, assassine l'envoûteuse. Le cas ne manque pas d'originalité : il tient à la fois de la pathologie, de la psychologie, et, à l'instar du savant qui dissèque un cadavre, il eût fallu, le scalpant avec la respectueuse liberté de la science, ne pas s'attarder dans des indécences. Quelques pages dénotent un talent qui pourrait être mieux employé. D'autres sont absolument incohérentes et négligées. Il y a des scènes d'amour qui veulent être passionnées, et dont la plupart ne sont que « bêbêtes. » Bref, l'art ne compte pas dans cette œuvre impure et malsaine.

9. — Il y a, au contraire, beaucoup d'art et de style dans la *Madame Phaéton*, de M. Clovis Hugues. On n'est pas pour rien le poète (trop socialiste, hélas !) des *Évocations* et des *Soirs de bataille*. Mais, tout en demandant ces deux grandes choses : l'art et le style, à un ouvrage

d'imagination, je suis de ceux qui pensent que cela n'en excuse ni la donnée sophistique, ni la portée haineuse, ni l'immoralité. Or, je rencontre tous ces vilains défauts dans *Madame Phaëton,* noyant de leurs vapeurs pestilentielles des descriptions, des croquis, des portraits, d'un relief saisissant et d'une séduisante couleur. Il y est question d'une jeune fille de haute noblesse, Hélène de Lacoreille, abandonnée à elle-même par un père dépravé et qui, au sortir du pensionnat, se livre à son cocher. Hélène a un oncle, Désiré de Lacoreille, dont les idées diffèrent totalement de celles de sa famille. Ce Désiré, nihiliste, anarchiste, partisan des unions libres à la Reclus, trouve fort naturel la conduite de sa nièce. Il adopte le cocher Baptiste, lui constitue une dot, et celui-ci devient le mari de Mlle Hélène. De là, le sobriquet de « Madame Phaéton. » La malheureuse descend tous les échelons sociaux. Elle se prostitue d'abord à un prêtre défroqué avec lequel elle avait essayé, avant son mariage, de recommencer l'aventure de Jocelyn ; puis elle s'avilit complètement dans la boue, jusqu'au jour où, méprisée de tous, elle se noie dans la Seine. Évidemment, M. Clovis Hugues n'a eu qu'un but en écrivant *Madame Phaëton :* rabaisser, calomnier et vilipender l'aristocratie française. Il n'y a que trop réussi. Mais, si ce roman-pamphlet a fait le bonheur de la *Lanterne,* il ne lui fera pas honneur auprès des lecteurs qui cherchent dans un roman autre chose que des haines politiques, des déclarations révolutionnaires et des thèses libre-penseuses. Le sujet d'ailleurs n'est pas neuf. Il avait, sans thèse cette fois, (obscénités à part), été traité à fond par M. René Maizeroy, dans *le Boulet.*

10. — Ceux qui ont lu *les Rois en exil,* de M. Alphonse Daudet, doivent se rappeler la sympathique figure d'Élysée Méraut, le précepteur du petit Zara, fils du monarque d'Illyrie. Méraut n'était autre que Constant Thérion, professeur libre, dont la mémoire n'est pas encore oubliée, car si ce plébéien, catholique et royaliste à la façon de Joseph de Maistre et de Blanc Saint-Bonnot, n'a pas laissé de livres, il a laissé d'excellents élèves et d'ardents amis. M. Léon Barracand, qui a connu Thérion dans une des brasseries du Quartier latin, a cru devoir, lui aussi, à l'instar de M. Daudet, en faire un héros de roman. Il l'a portraituré dans *la Cousine* sous le nom transparent de Zénion. C'est bien le même. Zénion-Thérion donne des leçons aux enfants du duc de Craonne, et entre temps essaie de convertir l'aîné de la famille, Sulpice, qui, émancipé depuis quelques années, ne se contente pas de mener la vie d'un désœuvré, mais pose encore en esprit fort, en libre-penseur, ne croyant ni à diable ni à Dieu. Les raisonnements de Zénion glissent sur cette âme égarée par des lectures prétendues scientifiques. L'amour ferait le miracle et il y a la petite cousine, Adrienne de Néry, qui n'eût pas mieux demandé que de coopérer à la

bonne œuvre. Mais le jeune duc n'a pour elle aucune attention, et de dépit elle se retire à Grenoble, chez les Trinitaires, pour embrasser la vie religieuse. Zénion tombe malade, et Sulpice l'emmène dans un de ses châteaux, en Dauphiné. Dès qu'elle apprend la maladie de Zénion, Adrienne quitte le couvent et vient le soigner. Le bon professeur est ravi. La veille de sa mort, il prend la main d'Adrienne et la met dans celle de Sulpice. — « Mais nous n'adorons pas le même Dieu, » objecte celui-ci. — « Mariez-vous toujours, répond Zénion, la foi viendra plus tard. » La physionomie de Zénion-Thérion est très sympathiquement rendue par M. Léon Barracand. Nous lui en voulons toutefois d'avoir trop insisté sur certaines défaillances de conduite de Thérion, ou tout au moins de les avoir racontées de façon trop réaliste. Il est vrai que si le brave garçon ne conforma pas toujours ses actes à ses principes, sa mort fut celle d'un chrétien. Le prêtre qui l'assista disait de lui : « Je viens de réconcilier une belle âme avec Dieu. » Quant à Sulpice de Craonne, c'est bien le type du pessimiste moderne, qui voudrait aimer et ne peut. M. Barracand explique cette impuissance par la perte de la foi religieuse. Celle-ci perdue, l'amour se flétrit et disparut, « comme si le plus beau des sentiments humains se trouvait fraternellement uni et enlacé aux espérances divines, et que la tige des unes se desséchant, l'autre dût mourir à son tour. » Mais, comment la foi de Sulpice était-elle morte ? M. Barracand l'expose longuement : Las des plaisirs du monde, le jeune duc cherche des distractions dans l'étude des problèmes physiologiques qui s'agitent à notre époque. Il lit Strauss, Renan, Hœckel, Darwin, Spencer, Moleschott, et, comme en lui le cœur était déjà troublé et que l'esprit n'avait pas grande énergie, il devient incrédule d'un coup, sans se débattre, sans résister. Parfait homme du monde, son incrédulité ne le rend pas blasphémateur. Mais il n'en est pas moins profondément atteint du mal du siècle, de ce pessimisme désenchanté et désenchanteur, dont M. Paul Bourget, dans ses romans, célèbre la tristesse et l'impassibilité. Sans s'élever précisément contre la doctrine, M. Barracand, du moins, ne la préconise pas, et, en bien des pages, son étude, vigoureuse et franche, convie à la réflexion.

11, 12, 13 et 14. — Je ne sais rien de plus détestable que l'impiété systématique, l'impiété voulue. Elle s'étale tout au long dans les cent premières pages de *Charles d'Arin,* de M. Paul de Champeville. Il est clair que si la religion était telle que M. et Mme d'Arin la pratiquent et la font pratiquer à leur fils, on aurait raison de la prendre en haine. Une dévotion étroite et sèche, des pratiques idiotes et puériles, le mépris de l'art, de la vie et du beau, l'horreur de tout ce qui est poésie, sentiment, idéal, jamais une joie, si honnête soit-elle, jamais une distraction, une sorte de moule atrophiant et crétinisant, tel est le

catholicisme que ces deux particuliers enseignent à leur fils. Mais on s'aperçoit vite que ce catholicisme monstrueux n'a rien de commun avec celui des saints et des braves gens de tous les siècles. L'auteur ne le présente ainsi que pour le faire haïr. Heureusement, son œuvre ne dénote pas le moindre talent.

La question religieuse n'est pas en cause dans *l'Homme roux*, de Mlle Rachilde. Mais quelles étranges mœurs ne s'est-elle pas attachée à décrire!... Une jeune Anglaise, d'excellente famille, qui se jette dans les bras d'un contre-maître, enfant naturel, dépravé, pervers; ledit contre-maître, qui se prend d'une passion folle pour la femme de l'usinier dont il dirige la manufacture; ladite femme qui oblige ce même contre-maître à épouser la jeune Anglaise, sa sœur, et qui, veuve et mourante elle-même, se prend à aimer le déroutant personnage le lendemain du départ de celui-ci pour l'Amérique. A coup sûr, l'Académie française n'accordera pas le prix Monthyon à *l'Homme roux*. Il existe cependant une distance énorme entre cette œuvre et les précédents romans du même auteur : *La Marquise de Sade* et *Monsieur Vénus*. Leurs titres seuls me dispensent de les qualifier.

De tout autres sentiments procède *l'Honneur et le Sang*, de M. Armand Beira, et il est néanmoins impossible d'en approuver la donnée : la nécessité du duel dans l'armée, sa glorification. Le cas qui sert à M. Beira d'argument a quelque chose de terrible et de fatal : deux officiers, dont l'offensé se trouve être le frère de l'agresseur, qui en se battant déshonore sa mère; qui, en ne se battant pas, est traité de lâche par son colonel et tenu comme tel par tout un régiment. C'est épouvantable. Mais la loi divine n'admet pas en ceci des circonstances atténuantes. L'homme est libre : il peut la violer. Ce n'est pas une raison pour la déprécier et légitimer sa violation.

Si intéressant que soit le roman de M. Beira, je lui préfère *Maxime Évérault*, de M. Léo Rouanet. Ici pas de thèse. Du réalisme sincère, ému, sans rien qui détonne, sans brutalités, sans crudités. Avec cela de l'humour et de l'observation. Toute l'action repose sur un malentendu. Deux époux, Maxime et Cécile, dignes l'un de l'autre, bien faits pour s'entendre, en arrivent pourtant à vivre ensemble comme deux étrangers. Pourquoi? C'est que la femme est la simplicité, la raison mêmes, tandis que le mari, poète, artiste, rêveur, plane si haut que la femme ne peut le suivre en ses conceptions idéales. Maxime déserte le foyer conjugal pour les brasseries littéraires. Il noue même un commerce platonique avec une grande cantatrice, qui ne rit ni de son esthétique ni de ses aspirations. Cécile, à son tour, se croit dédaignée et trahie; mais sa tendresse est telle qu'elle souffre en silence et ne cesse pas un instant d'aimer son mari. Maxime ouvre les

yeux… trop tard, et ce n'est qu'au lit de mort qu'il entrevoit enfin combien sont grands le dévouement et l'amour de sa « pauvre Cécile. » Morale de l'histoire : Pour bien s'entendre, il faut d'abord bien se comprendre. Voilà une œuvre qui, à mon avis, malgré quelques faiblesses, fait beaucoup plus d'honneur à M. Léo Rouanet que sa *Chambre d'hôtel.*

15 et 16. — *La Ferme des Gohel,* de M. Charles Canivet, est un roman rustique. Les Gohel habitent dans la contrée riveraine qui s'étend de Honfleur à Cherbourg. Ils se succèdent dans la ferme, de père en fils, d'après une tradition respectée. A la mort du père, l'aîné de la famille prend la direction de l'exploitation. Quant aux cadets, ils se font généralement marins. Jamais une infraction, depuis un temps immémorial, n'avait été commise à cette loi de famille. La dynastie paysanne s'est ainsi perpétuée jusqu'en 1870, où, pour la première fois, elle voit porter atteinte au vieil usage familial. Justin Gohel, en effet, fils unique de maître Gohel, quitte la ferme cette année-là : il s'engage, s'embarque et meurt dans un naufrage. Il reste bien à maître Gohel une fille, Valérie. Mais ce n'est plus la même chose. Sans compter qu'il a eu l'imprudence de la faire élever comme une demoiselle dans le plus riche pensionnat de Cherbourg. Qu'arrive-t-il ? C'est que Valérie Gohel, rappelée à la ferme, où son père veut la marier, n'est plus du tout une paysanne. Elle a pris en dégoût la vie simple de ses parents, et n'a plus qu'une idée : s'échapper avec quelque officier de marine ou quelque godelureau de la ville. Le cousin Auguste Dadure, un gars qui travaille drû et qui mène ses bœufs crânement, épouserait bien Valérie, car il l'aime tout plein. Mais Valérie ne veut pas de lui. Elle se laisse séduire par un jeune médecin que, dans sa jalousie, Auguste Dadure blesse mortellement d'un coup de fusil. Il est condamné aux travaux forcés, et Valérie quitte à jamais la ferme pour se lancer dans la prostitution. Les deux vieux Gohel, le père et la mère, voyant la dynastie à jamais éteinte, meurent à peu près fous. Il règne dans cette saisissante histoire une sorte de fatalisme qui peine. Quant à la leçon qui s'en dégage : Gohel faisant de sa fille une demoiselle qui finira comme une courtisane, elle est trop frappante pour qu'il soit besoin d'y insister. Quelques pages de la *Ferme des Gohel* sentent bien leur Normandie et, par la sincérité du rendu, ont réellement (quelquefois trop) le goût du terroir.

Le goût du terroir, le parfum de la province d'où l'on est, se font sentir aussi dans *le Pays natal,* de M. Boyer d'Agen. Après une vingtaine d'années de séjour à Paris, il lui a pris une irrésistible envie de revoir les lieux aimés où s'écoula son enfance. Il part, et quelle joie, quelle émotion, quand il aperçoit de loin son vieux clocher, quand il embrasse la vieille mère, qui attendait toujours son enfant prodigue. Le père est mort, les voisins sont morts ; mais la mère est encore de-

bout, et comme elle reçoit l'enfant prodigue avec amour ! Il a gardé le souvenir attendri de la rue tortueuse où pendait l'enseigne du poète coiffeur Jasmin ; des carrefours abrités où se chauffaient l'hiver, au bon soleil, les médaillés de Sainte-Hélène ; de la fillette avec laquelle on musait en revenant de l'école et qui est aujourd'hui la femme d'un vaillant ouvrier ; de l'antique abbaye où les Prémontrés chantaient avec tant d'âme les hymnes de l'Église ; du vieux curé dont l'humble et sainte vie s'écoula parmi les simples. Tous ces souvenirs, toutes ces émotions, tous ces pèlerinages, M. Boyer d'Agen nous les dit dans une langue familière et touchante, délicate et sincère. Qui croirait que c'est la même plume qui a écrit cette affreuse *Gouine,* publiée en Belgique, et dont le naturalisme échevelé fit reculer de dégoût les critiques eux-mêmes que rien ne scandalise ? *Le Pays natal* est dédié par son auteur aux paysans de Gascogne ; mais les forçats du travail intellectuel le liront avec plaisir. Quant aux Parisiens, ils ne le comprendront qu'à moitié. « Ils ne connaissent pas, eux, comme dit M. Maxime Gaucher, dans la *Revue bleue,* le mal du pays; tout au plus ont-ils la nostalgie du boulevard. »

17, 18, 19, 20, 21, 22. — Voici toute une série de romans absolument irréprochables et dont la mère peut permettre « la lecture à sa fille » : *Vaillante,* par Jacques Vincent (Mme Dussaud) ; *Eljen !* par Jacques Bret (Mme Hervé-Bazin) ; *les Mystères de Villeblanche,* par M. Charles Buet ; *la Famille Kagenet,* par M. Hippolyte Audeval ; *le Capitaine Trafalgar,* par M. André Laurie ; *les Martyrs inconnus,* par M. de Besancenet.

Vaillante est une bien simple histoire, presque une idylle. Il s'agit d'une jeune fille, ânière à Berck, dans le Nord, transplantée à Smyrne, adoptée par une famille, calomniée et persécutée par ceux-là mêmes qui l'ont recueillie et pour lesquels, quand la fortune les frappe, elle se dévoue avec une admirable bonté d'âme, une profonde abnégation.

Eljen nous transporte en Hongrie, au moment de la guerre de 1866. L'auteur y retrace les grandes scènes de Sadowa, le couronnement de l'empereur François-Joseph, les luttes des Croates et des Magyars, les chastes amours d'Irène Karadyoni et d'André Dyéni. C'est un roman à la fois patriotique et chrétien. Il vibre d'enthousiasme.

Les Mystères de Villeblanche sont écrits sur un tout autre ton. La note gaie, satirique et humoristique y domine. L'auteur nous raconte les incidents toujours si amusants d'une scène électorale en province. Il croque et peint sur le vif une véritable galerie de grotesques, de prétentieux, de cuistres et de politiciens. C'est du Paul de Kock, sans les gaillardises et les gros mots. On y rit d'un bout à l'autre ; mais le rire y est de franc aloi.

La Famille de Michel Kagenet et *le Capitaine Trafalgar* font partie de

la « Bibliothèque d'éducation et de récréation. » Ce sont des récits de marins qui tiennent à la fois des romans scientifiques de Jules Verne et des amusantes aventures de Jean-Paul Chopart.

Les Martyrs inconnus n'ont que leur cadre de romanesque et les noms dont M. de Besancenet évoque la mémoire appartiennent presque tous à des prêtres qui, sous la Révolution, souffrirent persécution pour leur foi. Il y a aussi quelques ouvriers, quelques paysans et quelques femmes, dont la persévérance chrétienne ne fut pas moins admirable. Ce livre est composé d'après des traditions orales et des documents écrits. On ne saurait trop le répandre.

23 et 24. — Passons aux romans étrangers. Qu'a voulu prouver M. Marcel Delines, l'auteur de la *Chasse aux juifs?* Que juifs et chrétiens ne diffèrent guère les uns des autres? C'est possible. Mais la thèse n'est vraie que lorsque les uns et les autres, au lieu de suivre la loi de Dieu, obéissent à leurs mauvaises passions. Un pauvre ferblantier israélite, Froïm Libermann, est en proie à la misère, et le peu d'argent qu'il possède passe entre les mains du rebbe Mottali, un imposteur, un charlatan, un suborneur, que sa femme Esther vient, à chaque instant, consulter. Esther meurt donnant le jour à une fille que Froïm élève dans la religion de Moïse. L'enfant, devenue grande, écoute un jeune chrétien qui cherche à la convertir, et elle est maudite par son père, qui devient fou. Les juifs influents, riches et sceptiques, se liguent contre le malheureux Froïm, et comme, dans son fanatisme sincère, il a tenté d'assassiner celui qui a converti sa fille, ils le font condamner à la prison. La jeune catéchumène pourrait épouser le jeune chrétien; mais le père de celui-ci, par haine de la race juive, refuse de donner son consentement. Parallèlement à ce drame, on voit s'élever la fortune scandaleuse d'un juif spéculateur, faux-monnayeur et gredin fieffé. Parti de rien, il est nommé directeur de tous les chemins de fer russes, traite de pair à compagnon avec le Czar, et son fils, journaliste à Paris, est en train de devenir député. Il y a dans le roman de M. Delines de bons juifs et de mauvais juifs, ce qui est vrai un peu partout. Pourquoi donc n'a-t-il peint que de mauvais chrétiens, persécuteurs féroces et implacables? J'ignore ce que sont les orthodoxes moscovites. Ce qu'il y a de certain, c'est que leur haine contre les juifs est plutôt une haine de race que de religion. Les Polonais, qui sont catholiques, vivent en excellents termes avec les fils d'Abraham, et M. Delines ne devrait pas ignorer que nos Papes, à Rome comme à Avignon, les ont toujours protégés. Finalement, cette *Chasse aux juifs* avec ses épisodes odieux ou cruels, laisse une fâcheuse impression.

L'impression que laisse la lecture de *la Princesse Tarakanoff* n'a rien de fâcheux. Mais, en dépit d'une enthousiaste préface de M. Arsène

Houssaye, ce roman est loin d'être un chef-d'œuvre, et, si Grégoire Danilewsky n'en a pas fait de meilleur, il reste bien inférieur aux maîtres de la littérature russe, surtout à Dostoïewsky et à Léon Tolstoï. La princesse Tarakanoff se croit fille de la czarine Élisabeth : elle rêve d'enlever le trône à l'impératrice Catherine. Des provinces entières se soulèvent en sa faveur. Mais elle a à faire à forte partie. Catherine charge le comte Alexis Orloff de s'emparer de la princesse par n'importe quel stratagème. Orloff n'a pas de scrupules. Flatteries, beaux discours, déclarations d'amour, tout lui est bon. La princesse s'y laisse prendre, au point d'épouser Orloff. Le jour même du mariage, celui-ci lève le masque et arrête la prétendante. Emprisonnée dans une forteresse, elle affirme ses droits plus que jamais et Catherine ordonne à Orloff d'appliquer la torture à la prisonnière. Ici les rôles changent. La torturée déclare à son époux, devenu son bourreau, qu'elle va être mère. A cet aveu, Orloff s'enfuit, à moitié fou. Cette dernière scène est vraiment dramatique ; mais c'est la seule.

25, 26, 27. — L'opiniâtre traducteur Halpérine rend un bien mauvais service à l'auteur de *Crime et Châtiment*. Il a juré de ne laisser intraduite aucune œuvre de Dostoïewsky. Or, tant qu'il travaillait sur ceux des ouvrages qui ont fait la gloire du grand romancier russe, on n'avait qu'à se féliciter de l'aubaine. Mais aujourd'hui le traducteur en est aux livres avortés, aux récits insignifiants, aux rogatons ennuyeux, comme cette *Femme d'un autre* qui a des prétentions au comique et qui est assomante. Par un heureux hasard, le volume se complète de quelques esquisses naïves et charmantes des mœurs du petit peuple en Russie. Il y a notamment *le Centenaire,* qui est une perle. Ce sont aussi des tableaux de mœurs que *Barines et Moujicks,* série de Nouvelles dues à divers écrivains et déjà parues dans les Revues littéraires de Saint-Pétersbourg. L'une d'elles : *Quatre jours d'un volontaire,* par W. Garshine, rappelle certaines histoires extraordinaires d'Edgar Poë, dont M. F. Rabbe vient de traduire également les *Derniers Contes.* Cette traduction ajoutera-t-elle à la gloire du conteur américain ? Nous ne le pensons pas. Charles Baudelaire avait, comme on dit, écrémé le dessus du panier et le dessous n'a rien qui vaille la peine d'être traduit. Il faut excepter toutefois quelques morceaux de fantaisie, quelques paradoxes littéraires, quelques essais curieux où l'esprit ironique, l'imagination subtile, le talent suggestif d'Edgar Poë brillent dans tout leur éclat. Ces exceptions ont pour titre : *La Filouterie considérée comme science exacte, De la Cryptographie, Du Principe poétique,* qui nous montrent Poë comme un professeur de combinaisons compliquées à l'usage des escrocs, comme le Champollion des écritures chiffrées, comme un esthéticien profond et un critique judicieux. Mais tout cela n'est pas nouveau pour ceux qui ont

lu, et les deux belles Études que le poète des *Fleurs du mal* a consacrées à Poë, et son impeccable traduction des Contes les plus parfaits de cet écrivain original, si habile dans l'art de mêler le fantastique au réel, l'analyse exacte au songe creux.

28 et 29. — En France, plusieurs conteurs se sont essayés dans le genre cultivé par Edgar Poë. Quelques-uns y ont suffisamment réussi. Tels M. Jules Lermina, dans ses *Histoires incroyables*, et M. le comte Villiers de l'Isle-Adam, dans ses *Histoires insolites*. M. Jules Lermina est plus clair, moins compliqué, mais aussi moins littéraire et plus banal. Il faut néanmoins signaler dans son dernier volume, comme véritablement incroyable, *Monsieur Mathias*, qui se fait passer pour mort, est enterré tel quel, sort de la tombe à l'heure prévue pour aller surprendre sa femme en flagrant délit d'adultère, heurte le gardien du cimetière, qui, ayant trop bu ce soir-là, le prend pour un mort récalcitrant, le réintègre dans son caveau et l'y cadenasse pour tout de bon. Dans les *Histoires insolites*, il en est une : *L'Etna chez soi*, dédiée aux mauvais riches, et qui pourrait bien un jour devenir une épouvantable réalité. M. Villiers de l'Isle-Adam y suppose que la science, se faisant l'auxiliaire de la Révolution, a découvert un engin presque imperceptible et très maniable, qui, lancé en nombre comme une flèche du haut de Montmartre, peut en une minute détruire Paris. De toutes les imaginations, tantôt bizarres, tantôt grandioses, de M. Villiers de l'Isle-Adam, nous avouons préférer cependant *la Céleste Aventure*, et la *Visite à Solesmes* (avec les portraits de Louis Veuillot et de dom Guéranger). Ces deux récits procèdent du plus pur esprit catholique, tandis que la plupart des autres ont une ironie froide dont la pensée ne saurait trop se définir. Je ne résiste pas au plaisir de donner en deux mots l'analyse de *la Céleste Aventure*. Nous sommes à Avignon. Le Rhône déborde et ses eaux envahissent les bas quartiers de la ville. Surpris par l'inondation, un juif ne peut se sauver qu'en se réfugiant sur un calvaire. Mais comme il ne veut devoir la vie pour rien à Celui que ses pères ont fait mourir, il met, pour être quitte, un louis d'or dans la main droite du divin Crucifié. Quelques jours plus tard, une jeune ouvrière, chassée de l'usine où elle travaillait parce qu'elle tient à rester sage, va, mourante de froid et de faim, s'affaisser sur le même calvaire, au pied de la même croix : « Mon Jésus, s'écria-t-elle, secourez-moi d'une petite aumône ou je vais mourir ici. » Au même instant, de la main droite du Christ une pièce d'or tombe sur le tablier de la pauvre fille. Elle la prend, sans s'en étonner, souriante, la simplicité dans l'âme, le ciel dans les yeux. Un an après, la secourue du Rédempteur fondait un ouvroir pour les orphelines abandonnées qui sont exposées au mal.

30, 31 et 32. — Style précieux, scepticisme poli, sentimentalisme de

convention, tels sont les défauts qui déparent les trois Nouvelles, de M. Henry de Braine : *Sur l'Estrelle, Mariée, Un amour.* Dans les trois, l'amour joue le principal rôle. On y voit des messieurs de qualité « nourrir des passions discrètes pour des dames douées des plus aristocratiques prestiges. » Mais cela manque de naturel et de vérité. — Beaucoup plus vivants sont les récits de M. Hugues Le Roux, contenus dans le volume dont *le Frère Lai* forme le titre. Ce « frère lai, » de son nom de religion Frère Tiburce, est entré jeune dans l'Ordre de Saint-Jean de Dieu. En mourant, un malade lui a donné un viel Eucologe, enrichi de belles enluminures. La règle des Hospitaliers leur défend de rien posséder en propre. Frère Tiburce désobéit, ne veut pas se séparer de son Eucologe, déserte le couvent et échoue comme contrôleur dans un bureau d'omnibus. M. Le Roux a-t-il eu l'intention de faire la satire des ordres religieux et des sévérités de leurs règles? C'est possible : mais il n'y paraît pas tant l'historiette est contée de façon aimable, sans violence, sans blasphème et sans haine. A mentionner dans le même volume et sans aucune restriction *la Mort de Médaille,* petite « modèle » italienne qu'on a amenée de là-bas, des pays du soleil, et qui est morte des brumes de Paris. On l'enterre. Une douzaine de ses compatriotes l'accompagnent au cimetière, classiquement drapés dans leurs guenilles et tragiquement navrés. Qui se souvient d'elle aujourd'hui? Personne, si ce n'est quelque petit berger du pays, qui l'attend en gardant ses chèvres, et le soir venu épèle son nom dans les étoiles. A mentionner aussi : *Le Moineau de Berzélius, le Déménagement* et *le Vœu.* Le reste est moins pur. C'est d'ailleurs plutôt effleuré que creusé. — Nous sommes dans les bluettes pareillement avec M. Pierre Véron, mais du moins il ne nous prend pas en traître. Par le titre même de son volume : *De vous à moi,* M. Pierre Véron nous prévient qu'il ne faut y chercher que des causeries sans façon et des historiettes sans importance. C'est, en effet, ce qu'on y trouve. On y trouve aussi des souvenirs biographiques sur Jules Vallès, Desbarolles, Liszt, Laurent Pichat, Delacroix et bien d'autres que M. Véron a connus et qu'il réunit comiquement chez Foyot, ancien chef de cuisine de M. Guizot, tenant un restaurant dans la rue de Tournon. Les salons de Foyot, de 1848 à 1870, deviennent le rendez-vous d'une foule de personnages politiques, de lettrés, d'artistes et même d'académiciens. Pour n'être pas aussi célèbres que les dîners de Magny où les Goncourt, Sainte-Beuve, Renan, Flaubert et Paul de Saint-Victor faisaient assaut d'esprit, et trop souvent aussi d'impiété, les dîners de Foyot ne manquaient pas de piquant, et, au dessert, d'après M. Véron, il s'y racontait des anecdotes très amusantes.

33 et 34. — La librairie Jouaust inaugure *la Petite Bibliothèque française* par deux plaquettes vraiment de choix : *Le Paysan,* par M. Jean Si-

gaux, et *Mlle Abeille*, par M. Ferdinand Fabre. Dans la première il s'agit d'un rude paysan de la Basse-Bourgogne, ancien chasseur d'Afrique. Il s'appelle Chassignol et sa femme Jacqueline. Leur fils Jacques, parti pour la guerre en 1870, a disparu, versant pour le pays ce « sang anonyme » dont parle d'Argenson. Il a laissé une jeune veuve, Toinette. Un enfant posthume est survenu auquel le père Chassignol enseigne l'exercice. Or, sous une dalle de la terrasse où manœuvre le bambin, gît un sergent prussien étranglé par Chassignol au moment où il se livrait sur la personne de Toinette, la veuve de Jacques, à un attentat infâme. L'enfant, tête nue, l'air soucieux et grave déjà, apprend à venger sa mère plus tard. Il y a dans cette Nouvelle patriotique un fait scabreux que M. Jean Sigaux a eu le bon goût d'indiquer seulement et en termes des plus mesurés. Un disciple de M. Zola n'eût pas manqué de trouver là un thème pornographique. Dans les pages simples de M. Sigaux chante le coq de la Gaule. Elles sont dédiées à M. Jules Claretie, qui a écrit pour la plaquette quelques lignes d'en-tête fort émues où vibre une âme sympathique aux paysans. L'autre plaquette nous offre un épisode des Souvenirs de jeunesse de M. Ferdinand Fabre, encadré dans un paysage cévenol, si plein de couleur, de soleil et de vie, que l'on ne sait vraiment quel type est rendu avec plus de relief : ou de Marie Vidal, la charmeuse des abeilles, ou de son père qui ne peut pas survivre à la mort de sa femme, ou du berger Vargas, l'émigré carliste qui mène l'existence d'un moine-pasteur. Bref, c'est une perle sortie de l'écrin littéraire de l'auteur de *Mon oncle Célestin.*

35. — Voulez-vous connaître à fond les mœurs naïves et originales des habitants de la Suisse romande, prenez pour cicerone *Dans les prés et Sous les bois*, de Mme la comtesse Agénor de Gasparin. Les prés où elle vous promène descendent en pente douce les versants du Jura et ne s'arrêtent qu'à Orbe et à Yverdun. Les bois sont ceux qui ornent les cimes du Suchet et les aiguilles des Baulmes. La population de ces parages est de prime abord un peu froide, un peu empesée. Cela tient à sa religion, qui est le protestantisme primitif. Mais derrière cette rude écorce, que de vertus saines et fortes ! Il reste encore là du sang de la race fière et libre qui disputa le passage de l'Alpe neigeuse à César. Peut-être que Mme de Gasparin, qui est leur coreligionnaire, n'a vu qu'en beau ces montagnards et ces bûcherons. Et quand cela serait? Son livre n'a rien d'un sectaire : il n'attaque pas ce que nous aimons ; il est tolérant et doux ; il nous dit la dignité du travailleur, de l'homme qui vient de conquérir son pain. Lisez *Au moulin*, *le Clos de ruches*, *Marjolaine*, *Chant de Noël*, *la Mort de Pierre*, *Un rare bonheur*. Partout plane un spiritualisme élevé ; partout se déploie une langue souple, imagée, magnifique et bien française. Quant aux locutions que Mme Gas-

parin met dans la bouche de ses montagnards, beaucoup ont une analogie avec celles du vieux patois des Cévennes. Je laisse aux philologues le soin d'expliquer le pourquoi de cette analogie, et je me contente de noter ces archaïsmes qui sont d'une pénétrante saveur.

FIRMIN BOISSIN.

HAGIOLOGIE

1. *La Vie de saint Paul, apôtre des nations, d'après les Livres Saints, les Pères, les monuments de la tradition et les travaux les plus récents*, par l'abbé P. RAMBAUD, prêtre du diocèse de Bordeaux. 2e édit. Paris, Lethielleux. 1887, in-8 de xv-448 p., 3 fr.— 2. *Saint Regnobert et les Origines de l'Église de Bayeux*, par l'abbé LE COINTE, curé de Cormelly. Caen, Chénel, 1887, in-8 de 22 p., 0 fr. 75. — 3. *Vie de saint Hilaire, évêque de Poitiers, Docteur et Père de l'Église*, par l'abbé PAUL BARBIER, prêtre du diocèse de Poitiers. Paris, Poussielgue, 1887, in-12 de XVIII-461 p., 3 fr. 50. — 4. *Vie de saint Corentin*, par le P. ALBERT LE GRAND, de Morlaix, avec une préface par H. D., suivie d'un extrait du rapport de l'abbé DU MARCHALLAC'H sur l'insigne relique de saint Corentin. Quimper, imp. Diverrès, 1886, in-8 de 81 p. avec pl., 2 fr. — 5. *La très ancienne Vie inédite de saint Samson, premier évêque de Dol en Bretagne*. Texte latin publié avec prolégomènes et éclaircissements en français, par le R. P. dom FRANÇOIS PLAINE, bénédictin de la Congrégation de France, de l'abbaye de Saint-Martin de Ligugé. Paris, Retaux-Bray, 1887, in-8 de XXXV-74 p., 3 fr. — 6. *Étude historique sur saint Cybard, sa famille, son office, son culte en Angoumois et en Périgord*, par JOSEPH MALLAT, membre de la Société historique et archéologique de Périgord, etc. Périgueux, imp. Cassard, 1887, in-8 de 42 p. avec pl., 2 fr. — 7. *Mémoire sur le culte de sainte Casarie à Villeneuve-lez-Avignon*, par l'abbé F. FUZET, curé-doyen de Villeneuve-lez-Avignon, chan. hon. de Nîmes, etc. Nîmes, Gervais-Bedot, 1887, in-8 de 42 p., pl., 2 fr. — 8. *Remiremont. Les Saints, le Chapitre, la Révolution*, par l'abbé DIDELOT. Nancy, Vagner, 1887, in-8 de XXVIII-574 p., 6 fr. — 9. *Le Bienheureux Urbain II. Notice biographique. Lettres pastorales sur son culte. Discours prononcés en son honneur*. 2e édition, augmentée du discours de Mgr Freppel, évêque d'Angers. Reims, Lefèvre, 1887, in-12 de CII-364 p., pl., 5 fr. — 10. *Vie de saint Hugues, abbé de Cluny, 1024-1109*, par le R. P. Dom A. L'HUILLIER, moine bénédictin de Solesmes. Ouvrage orné de gravures et de chromolithographies d'après un manuscrit du XIIe siècle. Solesmes, imp. Saint-Pierre (Sarthe), 1888, in-8 de XVI-648 p., 12 fr.—11. *Livre sur la vie et la mort de saint Dominique*, par THIERRY D'APOLDA, de l'Ordre des Frères Prêcheurs. Traduit et annoté par l'abbé A. CURÉ, ancien aumônier de M. le comte de Chambord. Paris, Œuvre de Saint-Paul, 1887, in-12 de XII-576 p., 3 fr. — 12. *Saint Jean de Capistran, son siècle et son influence*, par L. DE KERVAL. Paris, Haton, 1887, in-16 de XX-182 p., 2 fr. — 13. *Deux Martyrs français au* XVIIe *siècle. Les Pères Agathange, de Vendôme, et Cassien, de Nantes, capucins*. Paris, Poussielgue, 1887, in-16 de 72 p., 1 fr. — 14. *Vie de saint Vincent de Paul*, par JEAN MOREL. Tours, Mame, gr. in-8 de 239 p. avec pl., 3 fr. — 15. *Vie populaire de saint Vincent de Paul*, par l'abbé BERBIGUIER, chan. hon. de Bordeaux, archiprêtre de Libourne. Paris, Secrétariat de la Société de Saint-Vincent de Paul, 1887, in-12 de 212 p., 2 fr. — 16. *Vie du bienheureux Louis-Marie Grignion de Montfort, missionnaire apostolique, du tiers ordre de Saint-Dominique, fondateur des missionnaires de la Compagnie de Marie, de la Congrégation des Filles de la Sagesse et des Frères de la communauté du Saint-Esprit*, par l'abbé J.-M. QUÉRARD, missionnaire, ancien missionnaire de la Compagnie de Marie. Rennes, Caillière; Paris, Œuvre de Saint-Paul; Nantes, Lanoë, 1887, 4 vol. in-16 de XLII-580, 611, 621, 654 p. avec pl., 12 fr. — 17. *Un ami du peuple au* XVIIIe *siècle. Vie du Père Rocco, de l'ordre des Frères Prêcheurs*, par S. E. le cardinal CAPECELATRO, archevêque de Capoue. Traduit de l'italien par A. ANDRÉ. Lille, Société de Saint-Augustin, 1887, in-12 de 240 p., 2 fr. — 18. *Une victime de la Révolution, ou Vie de Louis Leclerq, dit Frère Salomon, instituteur congréganiste, massacré à*

Paris, dans la chapelle des Carmes, le 2 septembre 1792. Paris, 1887, Poussielgue et Procure générale des Frères des Ecoles chrétiennes, rue Oudinot, in-12 de VIII-223 p., 2 fr. — 19. *Notice sur la vie d'Angèle de Saint-C., comtesse de P., élève de la Congrégation de Notre-Dame, maison des Oiseaux.* 3e édition. Lille, Société de Saint-Augustin, 1886, in-12 de XVI-232 p., 2 fr. — 20. *Vie du R. P. Captier, premier assistant du tiers ordre enseignant de Saint-Dominique, fondateur de l'école d'Arcueil, massacré le 25 mai 1871,* par le R. P. Reynier, du tiers ordre enseignant de Saint-Dominique. Paris, Baltenweck, in-12 de 317 p., 3 fr. — 21. *Vie de M. l'abbé Jean-Louis Duplay, prêtre de Saint-Sulpice, ancien supérieur du grand séminaire de Lyon. Notes, souvenirs et monographies sur le diocèse de Lyon, 1788-1887,* par l'abbé J.-M. Chausse. Lyon et Paris, Delhomme et Briguet, 1887, 2 vol. in-12 de XIX-339 et 364 p. avec portr., 6 fr. — 22. *Vie de l'abbé de Lagrange, directeur du collège Stanislas,* par le R. P. J. Simler, supérieur général de la Société de Marie de Paris, docteur ès lettres. Paris, Lecoffre et OEuvre de Saint-Paul, 1887, 2 vol. in-8 de XII-539 et 650 p. avec pl., 10 fr. — 23. *Les Saints Patrons des corporations et Protecteurs spéciaux invoqués dans les maladies et dans les circonstances critiques de la vie,* par Louis du Broc de Segange, correspondant du ministère de l'Instruction publique pour les travaux historiques, etc., publié par Louis-François Morel, chanoine archidiacre de la cathédrale de Montréal, etc. Paris, Bloud et Barral, 1887, 2 vol. in-8 de XII-552 et 634 p., 9 fr.

La revue que nous allons essayer de faire d'un certain nombre de vies de saints ou de personnages morts en grande réputation de vertu nous conduira du premier jusqu'au dix-neuvième siècle. Pour établir quelque ordre nous nous attacherons à la suite chronologique ; c'est le moyen le plus facile de trouver un lien entre des ouvrages très différents entre eux.

1. — *La Vie de saint Paul,* apôtre des nations, qui ouvre la marche, est un livre d'une valeur réelle. L'auteur l'a écrit dans le dessein de fournir une introduction aux épîtres du saint apôtre et à l'étude des origines chrétiennes. En le lisant on s'aperçoit qu'il a beaucoup étudié les excellents ouvrages de M. Vigouroux ; mais peut-être n'a-t-il pas toute la circonspection du savant professeur de Saint-Sulpice. Ainsi il admet sans discussion les Actes de sainte Thècle (p. 110) qu'une critique modérée ne saurait reconnaître absolument comme authentiques ; pour lui, Céphas, contre lequel saint Paul soutint une discussion à Antioche, au sujet des observances judaïques, n'est pas saint Pierre (p. 140), et cependant de bien fortes autorités admettent l'identité de ces deux noms. Il est vrai qu'il fait valoir les raisons alléguées des deux côtés. En parlant des œuvres de saint Denys l'Aréopagite (p. 175), il admet tout le texte tel qu'il se présente dans les éditions qui suivent celle de B. Corde (Paris, 1644, in-fol.). Il semble cependant que l'on y trouve des traces d'altérations apportées par des hérétiques. Comme il est facile de le voir, M. l'abbé Rambaud n'a rien de commun avec ces écrivains qui, sous le nom d'amour de la critique, cachent la crainte du surnaturel. Son livre, rempli de science vraie, respire un doux esprit de piété qui réjouit l'âme et la fortifie. Ajoutons encore que *la Vie de saint Paul,* par M. l'abbé Rambaud, offre de curieux rapprochements avec le savant ouvrage de M. l'abbé C. Fouard, intitulé :

Saint Pierre, spécialement pour les chapitres sixième et septième de ce dernier. Il existe des différences notables dans les appréciations des deux écrivains, et le portrait physique en particulier semble plus étudié dans le livre du professeur de Rouen. Il y a grand profit à lire ces deux ouvrages en les rapprochant et en cherchant à se rendre compte de leurs procédés différents et des résultats auxquels ils arrivent.

2. — Saint Regnobert, deuxième évêque de Bayeux et successeur immédiat de saint Eugène, naquit dans la seconde moitié du premier siècle, à Noron, près de Bayeux. Il fut appelé par le choix du clergé et du peuple à la dignité épiscopale, et il gouverna son troupeau durant quarante-trois ans et deux mois, plus quelques jours. Mais, à quelle époque se rapporte cet épiscopat? Les uns le placent à la fin du premier siècle et au commencement du IIe, les autres au VIIe, de 625 à 668. Un écart si considérable entre des savants qui ont recherché avec bonne foi la vérité semble bien indiquer qu'il n'existe point de documents contemporains. Mais au moins existe-t-il des documents vraiment historiques? M. l'abbé Le Cointe cite une vie écrite au IXe siècle et une légende du bréviaire du XVe siècle commençant par ces mots : *Ego Lupus.* Le savant M. Dô pense que cette légende *Ego Lupus,* qui rapporte les gestes de saint Exupère, a été véritablement écrite par saint Loup, troisième évêque de Bayeux. Ajoutons que le texte visé par M. Le Cointe sous le nom de *Vie du* IXe *siècle,* n'est autre chose que le récit de la translation de saint Regnobert et de saint Zénon accomplie en 846, récit composé par le prêtre Joseph d'Aquitaine, qui était contemporain. Dans l'opuscule dont nous nous occupons, M. Le Cointe se propose seulement de résumer la légende de saint Regnobert et renvoie pour toutes les discussions relatives aux dates aux travaux précédents de MM. Tapin, Dô et Suffetay, dont il approuve pleinement les conclusions. Lui-même présente les réflexions les plus sages sur le caractère que doit avoir la critique qui s'occupe des légendes des saints (p. 22).

3. — Dans sa *Vie de saint Hilaire,* M. l'abbé Paul Barbier n'avait point à discuter des questions aussi obscures que celles qui se rencontrent à l'origine de l'église de Bayeux et même de l'église de Poitiers : au temps de saint Hilaire il y avait des historiens, et lui-même dans ses écrits nous fournit les renseignements les plus précieux. Ces documents ont déjà été exploités plusieurs fois avec beaucoup de talent au XVIIe et au XVIIIe siècle et même de nos jours. Personne ne trouvera mauvais que je fasse remarquer ici que dom François Chamard a fait des découvertes importantes sur le grand docteur du IVe siècle. Profitant de toutes ces recherches de l'érudition, M. Paul Barbier se propose de les réunir en substance dans un récit plein de

vie et de couleur. Tout lecteur lui rendra cette justice qu'il entraîne facilement l'esprit au travers de cette carrière si agitée du grand évêque de Poitiers. Si le lecteur est entraîné, c'est avec une pleine satisfaction qu'il suit le vaillant champion de l'orthodoxie dans ses combats pour la foi, dans son exil et dans les travaux plus paisibles et non moins fructueux de son administration diocésaine. Nous croyons que M. Barbier a parfaitement atteint le but qu'il se proposait, de faire revivre le saint docteur en le plaçant dans le cadre qui lui convenait : nous ne lui ferons qu'un reproche, c'est de rechercher trop les titres à effet et souvent obscurs. Nous citons au hasard (p. 95) : « Les Deux Exilés. — Le Lierre et le Chêne. — Tristesse et Consolation. — Belle Attitude. — En Phrygie. — L'Église d'Orient. — Chaos. — Semi-Ariens. — Conciliation. — Admirable patience d'Hilaire. — Les Sectes et la véritable Église. » Tel est le sommaire du chapitre I[er] du deuxième livre. Nous pourrions en citer d'autres du même genre (p. 146, 166, 213, 229, 247). Ce qui nous paraît vraiment important dans ce volume c'est l'Appendice et spécialement la miraculeuse découverte des précieuses reliques de saint Hilaire dans l'église de Saint-Georges du Puy-en-Velay. Les pièces qui concernent la découverte des restes de saint Hilaire dans la ville du Puy et leur retour à Poitiers n'avaient pas été imprimées depuis 1657, et les archéologues, aussi bien que les historiens, se réjouiront de les trouver dans le livre de M. Paul Barbier. Ils pourront regretter toutefois de n'avoir que la traduction, et d'être privés de l'original latin ; mais l'auteur leur répondra sans doute que la classe de lecteurs à laquelle il s'adresse surtout n'en demande pas davantage. Combien de femmes de notre temps liraient les œuvres de saint Augustin dans le texte original, comme le faisait M[me] de Sévigné, qui y prenait un plaisir extrême? Et pour être juste, ajoutons : combien d'hommes seraient en état de le faire ?

4. — Saint Corentin, évêque de Quimper, mourut vers l'an 444 ; il est honoré le 12 décembre, et par là même la grande source hagiographique des Bollandistes n'est pas encore ouverte aux érudits. M. H. Diverrès a cru qu'il ferait une œuvre utile en reproduisant la vie du premier évêque de Cornouaille, écrite au XVII[e] siècle par le P. Albert Le Grand de Morlaix. Il a suivi une heureuse inspiration, d'autant plus qu'il a fait précéder cet opuscule d'une excellente préface historique et qu'il l'a fait suivre d'un extrait du rapport écrit par M. l'abbé Du Marchallac'h, sur l'insigne relique conservée dans l'église cathédrale de Quimper et reconnue comme authentique par l'autorité de l'ordinaire. Ce dernier travail est un document qui réjouira tous les archéologues ; il est conduit avec une remarquable sagacité et rempli des détails les plus précieux. Le lecteur constate avec bonheur que l'auteur, parfaitement instruit des découvertes les plus récentes de

l'hagiologie et de l'archéologie, sait en faire l'application la plus judicieuse, en sorte qu'il instruit sans imposer aucune fatigue à celui qui le lit.

5. — Comme saint Corentin, saint Samson, fondateur du siège de Dol en Bretagne, est l'un des sept saints protecteurs de cette province. Dom François Plaine a été assez heureux pour découvrir une vie inédite de ce saint, qui mourut, selon l'opinion commune, en 565. Il vient de publier ce document très important ; il donne le texte primitif en latin et l'accompagne de prolégomènes et d'éclaircissements en français. Il examine les différentes vies publiées jusqu'à ce jour et fait voir qu'aucune d'elles ne peut être considérée comme une vie originale, puis il montre que le document découvert par lui a droit à cette qualité de vie originale, et qu'il mérite par là même de faire autorité. Toutefois, si l'on considère l'époque à laquelle se rapporte ce texte et le pays, on ne sera pas surpris d'y découvrir des difficultés, surtout chronologiques. Dom Plaine s'attache à éclairer ces points obscurs et embarrassants (p. XI-XVII). Ces recherches le conduisent à placer la naissance de saint Samson après 447 et sa mort entre 570 et 575. Il se trouve aussi conduit à traiter du titre de métropolitain, attribué aux évêques de Dol ; de la date vraie de la lutte entre Judual et Commore (p. XXI-XXVII) ; des disciples de saint Samson (p. XXVII), du culte, des reliques du bienheureux évêque, des paroisses ou chapelles dédiées sous son nom. Tous ces points sont curieux, mais le plus important c'est le texte lui-même ; celui que donne dom Plaine nous a paru établi avec beaucoup de soin et de perspicacité. Ce document n'est pas appelé à faire changer beaucoup de choses à ce que nous savions déjà de l'histoire religieuse ou civile de la Bretagne Armorique ; mais il confirme avec autorité une foule de circonstances que l'éloignement même des temps rend toujours plus ou moins incertaines. — Toujours infatigable au travail, dom Plaine publiait dans le même temps une vie inédite de saint Modéran, évêque de Rennes de 703 à 720, puis premier abbé de Berceto, en Italie, et mort le 22 octobre 730. Mabillon et les Bollandistes avaient déjà édité une vie de cet ami de Dieu, mais le document publié par notre savant confrère est de beaucoup antérieur. Il a apporté à l'établissement du texte le soin consciencieux qu'il met dans tous ses travaux, et l'a fait précéder d'une préface latine et de notes nombreuses. Cet opuscule (9 p. in-8) a paru dans les *Studien und Mittheilungen* que publient les Bénédictins de l'abbaye de Raigern, et avec un tirage à très petit nombre. Il est bien permis de rappeler à propos d'hagiologie les recherches que dom Plaine vient de publier dans le XIVe volume des *Mémoires de la Société archéologique du Finistère,* sur les livres liturgiques de Bretagne, antérieurement à saint Pie V et au XVIIe siècle. Il s'y trouve

une foule d'indications rares et utiles, pour connaître le culte rendu aux serviteurs de Dieu. Ce sont là des travaux modestes, mais qui font faire un pas aux études sérieuses.

6. — Saint Cybard, *Eparchius,* moine de Soissons, puis reclus à Angoulême, mourut en 581, presque en même temps que saint Samson. Il nous reste une vie contemporaine de ce bienheureux, et son histoire a été racontée plusieurs fois en notre langue. Mgr Cousseau a publié à son tour une vie de saint Cybard en 1851 ; aussi ce n'est point une biographie que M. Joseph Mallat prétend nous donner dans son opuscule, ce sont de simples études sur la famille du bienheureux reclus et surtout sur le culte qui lui est rendu dans les diocèses d'Angoulême et de Périgueux. L'auteur avait déjà traité, en partie, ce sujet dans la *Revue de l'art chrétien,* 2e série, tome XV. Nous signalerons à l'auteur une erreur évidente : « coulpe » au lieu de « coule » (p. 10).

7. — La mort de sainte Casarie se rapporte d'une manière certaine à l'année 587. Cependant sa vie est fort obscure sur plusieurs points et l'on se souvient, dans les diocèses d'Avignon, de Nîmes et de Marseille, de l'erreur dans laquelle tomba un ecclésiastique vraiment savant et particulièrement versé dans l'histoire de ces contrées, en publiant, en 1874, un Mémoire dans lequel il soutenait une opinion absolument fausse, en suivant trop docilement des faits inventés par Polycarpe de la Rivière. Mgr Fuzet, aujourd'hui évêque de la Guadeloupe, se garde bien de s'engager dans cette voie dangereuse. Il traite très particulièrement du culte de l'illustre vierge dont le chef est vénéré dans l'église de Villeneuve-lez-Avignon et où il attire une foule de pèlerins, comme nous en avons été témoin nous-même. C'est un excellent Mémoire hagiologique, l'auteur suivant exactement son sujet sans se détourner ni d'un côté ni de l'autre.

8. — Saint Romaric jeta en 620 les fondements de l'abbaye de Remiremont, qui donna naissance à une ville fameuse dans les annales religieuses, politiques et civiles de la Lorraine. Dès l'origine, les noms de saint Romaric, qui mourut en 627, puis des saints Amé, Arnoul, Adolphe, des saintes Claire et Gébertrude attachent à son front une auréole d'un éclat inestimable. L'abbaye d'abord, sous la règle de saint Benoît et transformée plus tard en chapitre séculier, devint promptement l'une des plus célèbres de l'Austrasie. Sous sa dernière forme, le monastère attira à lui les rejetons des familles les plus illustres du royaume. C'est à raconter les vies de ces saints que l'abbé Didelot a consacré la première partie de son ouvrage. Il est évident qu'il a consulté les sources originales et qu'il a mis aussi à profit les traditions. Les deux éditeurs de son travail, MM. Ch. Chapelier et F. Thomassin, y ont ajouté des notes et des pièces justificatives qui y

ajoutent un prix considérable. Il nous semble que l'auteur avait moins étudié l'histoire du chapitre ou peut-être avait-il jugé cette partie moins importante. Ainsi, page 179, il ne donne qu'une idée incomplète des troubles qui eurent lieu à Remiremont sous l'administration de Marguerite IV d'Arancourt (Voir *Bulletin de la Société de l'histoire de France*, t. I (1834), p. 179). Élisabeth-Ch.-Gab. de Lorraine (p. 209) n'avait point le droit d'être mise au rang des abbesses puisqu'elle ne put obtenir des bulles. A la page 211, nous rencontrons une opposition à ce que nous lisons dans le *Bulletin de la Société de l'histoire de France* (*loc. cit.*, p. 286). D'après le Bulletin, Béatrix-Hiéronyme de Lorraine-Lillebonne, aurait été abbesse dès avant le 30 avril 1707, et, d'après Didelot, elle n'aurait été élue que le 4 août 1711. Il est évident que l'auteur a écrit avec prédilection la dernière partie de son livre, qui traite de la Révolution à Remiremont. Il avait vu lui-même les premiers mouvements ; il connaissait tous les acteurs, et, après que le calme fut rétabli, il revint sur les lieux, entendit les récits de tout le monde, principalement des personnes les plus honorables, et écrivit dans le calme de sa retraite, sous l'œil de Dieu, sans pensée de publication, la narration des événements souvent tragiques et toujours instructifs. Mais au milieu du tableau des plus sombres côtés de l'humanité déchue qui s'étalent avec l'impudence de la stupidité, quelles admirables vertus dans les victimes de la persécution, quelle fidélité au devoir, quel dévouement, quelle charité ! Il y a là des traits dignes des actes des martyrs, et l'on doit inscrire avec respect les noms des chanoines Renault, Menestrel, Andrau, Thiébaut et des prêtres Levrier, Jacquot, Delorme, ainsi que ceux de plusieurs laïques et même de femmes courageuses qui surent tout sacrifier, jusqu'à leur vie, pour l'intégrité de la foi. Aussi en écrivant aux éditeurs et les félicitant de leur dessein, Mgr l'évêque de Saint-Dié leur dit : « Le livre que vous publiez n'est pas seulement curieux ; il présente un intérêt d'un ordre plus élevé, et il plaît aux esprits qui savent comparer les faits de l'histoire et en déduire de saines et équitables applications... »

9. — Le bienheureux Urbain II, mort en 1099, sut inspirer aux hommes de son siècle un élan admirable pour le recouvrement du tombeau du divin Sauveur ; mais là ne se bornèrent pas les efforts de son zèle. Il fut en réalité, et sur toute la ligne, le digne successeur de saint Grégoire VII, dont il continua l'œuvre pour affranchir l'Église du joug que voulaient lui imposer les empereurs et pour la liberté de l'Italie que les Teutons avaient résolu d'anéantir. Depuis des siècles la France avait semblé oublier ce fils qui lui faisait cependant tant d'honneur; mais, grâce à l'initiative prise par S. E. le cardinal Langénieux, archevêque de Reims, le souvenir

du grand pape est dans tous les esprits, vivant et vénéré. Au mois de juillet de cette année 1887 a eu lieu l'inauguration de la statue colossale d'Urbain II sur les ruines du château dans lequel il reçut le jour. Des fêtes auxquelles ne manquèrent ni le concours des populations, ni les applaudissements des pontifes et des prêtres, ni même les triomphes de l'éloquence, ont eu lieu à cette occasion. Mais ces fêtes que l'on aurait pu croire impossibles à notre époque de calculs et d'attiédissement dans les croyances religieuses, avaient été précédées par d'autres fêtes dont la mémoire devait aussi être conservée. Il n'y avait pas de moyen plus sûr de le faire que de réunir dans un même ouvrage les discours qui furent prononcés dans ces circonstances différentes avec les lettres pastorales que Mgr l'archevêque de Reims publia sur le culte du bienheureux pape. Ce dessein a été très heureusement réalisé et nous avons dans un élégant volume une notice concise et exacte sur la vie du serviteur de Dieu, puis trois lettres pastorales de S. E. le cardinal Langénieux, les panégyriques prononcés par M. Péchenart, Mgr Besson, évêque de Nîmes; Mgr Duquesnay, archevêque de Cambrai; Mgr d'Hulst, M. J. Lémann, M. Dominique Spada, le R. P. Louis Pasquali, S. E. le cardinal Schiaffino, le T. R. P. Stanislas, capucin, et enfin le discours de Mgr Freppel, évêque d'Angers, à l'inauguration du monument d'Urbain II, à Châtillon-sur-Marne, le 21 juillet 1887. Le livre lui-même est un second monument élevé à la gloire du grand pape, et pour l'honneur de l'Église et de la France. Il est dédié à S. E. le cardinal Langénieux, et c'est de toute justice.

10. — Saint Hugues, abbé de Cluny, terminait sa longue carrière peu d'années avant celle où saint Norbert commençait à inaugurer son œuvre de rénovation. La vie de ce bienheureux abbé, écrite avec ampleur par dom Albert L'Huillier, est un ouvrage historique digne de fixer l'attention de tous les lecteurs. Nous ne parlons pas de l'édification personnelle que doit produire nécessairement le tableau d'une vie intimement unie à Dieu et toute dévouée à son service; mais ceux qui aiment à se rendre compte de l'action exercée sur la société par les serviteurs de Dieu suivront avec fruit la vie si longue et si remplie du chef d'un ordre puissant, qui fut mêlé à toutes les luttes de son siècle, et y intervint souvent avec une influence décisive. Ceux qu'attire l'étude des mœurs y trouveront de nombreux détails sur la vie intime d'un grand monastère, et sur l'état civil et religieux des différents groupes sociaux au sein desquels rayonnait l'influence d'un centre aussi puissant de civilisation. En un mot, il y a là tout un passé glorieux, qui reprend corps sur les yeux du lecteur. C'est le XIe siècle monastique dégagé de ses ombres. Or, saint Hugues doit être regardé comme l'une des plus puissantes personnalités de cette époque. Hugues le Grand est le plus célèbre des abbés qui firent de Cluny, selon l'ex-

pression d'alors, « l'école des docteurs, le séminaire des pontifes, le lieu préféré des anges. » Sous son gouvernement, la vie du grand monastère bourguignon, à l'intérieur, s'élève à un haut degré de perfection ; à l'extérieur, elle s'identifie avec celle de l'Église elle-même : les Souverains Pontifes, saint Léon IX, Victor II, Étienne IX, Nicolas II, Alexandre II, saint Grégoire VII, Victor III, les bienheureux Urbain II et Pascal II, sont tous ou des amis ou d'anciens moines de Cluny, et à côté d'eux, pour les seconder dans les œuvres de régénération sociale et religieuse, apparaît toujours l'abbé Hugues, ou quelqu'un des disciples formés par ses leçons et ses exemples. Tel est, résumé dans ses lignes les plus saillantes, le tableau que présente la *Vie de saint Hugues :* tableau dans lequel l'esprit surnaturel, la vérité historique et l'intérêt de la narration sont toujours heureusement réunis. Disons, néanmoins, que l'intérêt serait plus grand encore si le récit était resserré en quelques parties, et si le lecteur était plus souvent laissé à ses propres réflexions et appréciations. Ces légers défauts pourront facilement disparaître, ainsi que quelques distractions, par exemple saint Geraud d'Aurillac († 909) est dit presque contemporain de saint Hugues († 1109) ; l'archevêché de Toulouse apparait plusieurs fois (p. 99, 100, 393), au XIe siècle, quoiqu'il n'ait été érigé qu'en 1317; l'abbaye de Saint-Chaffre est placée au diocèse de Grenoble (270), pour le diocèse du Puy. Ces légères distractions n'enlèvent rien au mérite d'un livre qui touche à une infinité de choses sur lesquelles nous voudrions pouvoir nous arrêter. Malgré les limites qui nous sont imposées, il faut signaler les documents qui sont reproduits textuellement à la fin du volume. La plupart de ces pièces sont inédites et doivent rester, par leur nature, en dehors de la savante publication de M. Bruel, *les Chartes de Cluny;* signalons surtout la vie de saint Hugues, par le moine Gilon, antérieure à toutes celles qui sont données par les Bollandistes. Il y a aussi des parties d'anciens offices que les amateurs de notre vieille liturgie romaine-française ne verront pas sans plaisir. Enfin, nous regrettons de ne pouvoir signaler qu'en passant les belles illustrations qui ornent l'important ouvrage de dom Albert L'Huillier.

11. — Il serait inutile de s'arrêter à faire l'éloge d'un livre comme celui qu'écrivit sur *la Vie et la mort de saint Dominique* Thierry d'Apolda, l'un des disciples du patriarche des Frères Prêcheurs. Que pourrions-nous dire qui approchât, même de loin, de ce fait incontestable? Ce livre a été écrit par un religieux qui a pu être témoin de la vie de Dominique; il a été adopté par l'Ordre tout entier : il n'a cessé, depuis plus de six cents ans, d'être considéré par les fils de Dominique comme un portrait fidèle de leur illustre père: il est étudié et médité par eux et il enfante encore chaque jour des fruits de salut. Il ne nous reste qu'une chose à dire, c'est que la traduction accomplie par M. l'abbé

Curé est toujours très exacte et qu'elle suit fidèlement le texte original sans rien perdre de l'aisance et de la marche libre du français le plus pur. Il est juste aussi de signaler les annotations très abondantes ajoutées par M. Curé; elles fournissent des renseignements précieux sur l'ordre des Frères Prêcheurs et sur les fondations de saint Dominique, aussi bien que sur les souvenirs qu'il a laissés, et qui sont vivants encore de nos jours. — En fermant ce livre, nous ne pouvons nous empêcher d'exprimer le vœu que tous ceux qui ont lu l'ouvrage de M. Richard Copley Christie sur *Étienne Dolet, martyr de la Renaissance*, traduit de l'anglais par un professeur agrégé de l'Université (Paris, 1886, in-8 de XXII-557 p.), puissent prendre connaissance du livre de Thierry d'Apolda; ils verraient combien sont fausses et ridicules les idées que propagent les protestants et les universitaires au sujet de saint Dominique.

12. — Saint Jean de Capistran est aussi l'une des gloires les plus éclatantes de l'ordre de Saint-François, et il brilla à l'une des époques les plus sombres de la vie de l'Église. C'est en 1425 que commença son apostolat, et il mourut le 23 octobre 1456. M. L. de Kerval retrace d'une manière vive et animée le caractère de cet ami de Dieu, plutôt qu'il ne raconte ses actes. Ce n'est pas la vraie marche historique, mais c'est un tableau exact et attachant. En effet, mettant de côté l'ordre chronologique, le biographe considère tour à tour le saint, le réformateur, l'apôtre, le fléau de l'hérésie, le théologien et le guerrier. Durant près d'un demi-siècle, saint Jean de Capistran mena la vie la plus austère. Parvenu aux premiers emplois de la famille religieuse à laquelle il appartenait, il y fit refleurir les plus héroïques vertus et fut réellement « la colonne inébranlable des Ordres de Saint-François. » Apôtre, il remplit l'Europe du « tonnerre de sa parole; » Nicolas de Fara, l'un de ses biographes, l'appelle « un autre saint Paul, repoussant du glaive de la parole les ennemis de la sainte doctrine, et portant le nom de Jésus devant les nations et les rois; » il combattit les Fraticelles d'Italie, comme l'avait fait sainte Marguerite, et parcourut la Bohême et la Hongrie pour convertir les Juifs et les Hussites. Nul n'enseigna de son temps avec plus d'éclat et de sûreté la vérité sur la souveraineté pontificale attaquée par les doctrines dangereuses de Pierre d'Ailly et de Gerson. Il mit dans tout son jour le fondement de cette suprématie du Monarque infaillible, sans laquelle toute liberté aboutit à l'anarchie, toute autorité au despotisme, toute civilisation à la ruine. Malgré l'importance des enseignements du saint missionnaire, ses œuvres dogmatiques, ascétiques et morales, à l'exception de quelques traités, sont jusqu'à ce jour inédites; elles sont conservées à Rome et ne forment pas moins de douze volumes in-4° de 700 pages chacun : elles renferment des trésors de piété et de doctrine. Mais comment, plongé

dans une activité sans merci, le missionnaire intrépide a-t-il pu composer tant d'écrits? C'est le secret de la sainteté. Les Turcs, sous Mahomet II, menaçaient la chrétienté; Jean de Capistran prêcha la guerre sainte et releva les courages. En 1456, il s'enferma avec Hunyade dans Belgrade assiégée, et contribua puissamment à la défense de la ville. Il mourut le 23 octobre de la même année. Le siècle où vécut ce vaillant fils de saint François ressemblait au nôtre par la confusion des doctrines et les désordres des mœurs; son histoire, puisée aux meilleures sources, est pleine d'actualité. M. L. de Kerval a su donner beaucoup de vie à ses tableaux et il ne s'est pas contenté d'étudier les ouvrages imprimés, il a recouru aux manuscrits des Franciscains de l'*Ara Cœli* à Rome.

13. — Le P. Agathange reçut le jour à Vendôme, le 31 juillet 1598, d'une famille qui tenait un rang distingué dans la ville, et dont le nom était Noury. Le P. Agathange entra de bonne heure au couvent des capucins du Mans. En 1619 il y reçut l'habit et prononça ses vœux l'année suivante. Il fut envoyé à Poitiers, où il fut remarqué par le P. Joseph du Tremblay, qui fondait alors les missions du Levant, où le P. Agathange ne tarda pas à être envoyé. Il y fit paraître des prodiges de courage et de patience, et les fruits de son ministère répondirent aux fatigues qu'il endura. Il dut bientôt se rendre dans la mission d'Abyssinie avec le P. Cassien, de Nantes. Déjà ils commençaient à ramener à l'Église catholique un grand nombre d'âmes, lorsqu'on leur fit endurer le martyre par les intrigues d'un apostat, dans la ville de Gondar en Dambya, en 1639. Aussitôt après leur glorieuse mort, des lumières miraculeuses et d'autres prodiges éclatèrent sur leur tombeau. En 1756, le P. Emmanuel, de Rennes, publia leur vie, à Rennes, (in-12). Cet ouvrage a été reproduit, il y a un petit nombre d'années, par M. Antoine d'Abadie, de l'Institut, à cause des renseignements précieux qu'il renferme sur l'Abyssinie. L'ouvrage que nous annonçons est un simple abrégé composé dans un but d'édification. S. S. Léon XIII a témoigné le désir de voir reprendre le procès de canonisation de nos deux missionnaires capucins.

14 et 15. — Tout livre qui traite de saint Vincent de Paul est toujours sûr d'exciter l'intérêt du lecteur ; plus il contient de détails, plus il captive son esprit ; mais tous n'ont pas le loisir d'étudier les beaux ouvrages de M. le chanoine Maynard ou de M. Arthur Loth ; la langue un peu surannée d'Abély n'est plus du goût d'un grand nombre, et les récits de Collet sont passablement ennuyeux. Tous ces livres cependant ont chacun leur mérite, et il y a profit à les lire. M. l'abbé Berbiguier adresse son livre aux ouvriers des villes et des campagnes, et le but qu'il se propose est de leur faire aimer la religion en montrant les vertus qu'elle produit. Saint Athanase, faisant l'éloge de saint Antoine,

disait : « C'est une grande preuve de la divinité de notre sainte religion, qu'aucune secte hérétique ne puisse se glorifier de posséder un homme semblable. » M. Berbiguier ajoute : « Voyez ce qu'a été Vincent de Paul, ce qu'il a fait ; et demandez-vous si vous pouvez trouver ailleurs une pareille abnégation, un dévouement aussi absolu ; par le fruit vous jugerez de l'arbre ; par le fils vous apprendrez à connaître la mère, l'Église catholique. » Pour faire connaître Vincent de Paul, l'auteur raconte, avec une simplicité qui n'est pas dépourvue de charme, la vie de son héros. Dans ce récit, nous n'avons rien remarqué d'inexact, et il nous semble que tous les traits essentiels sont suffisamment accentués. — C'est à un autre public que s'adresse M. Jean Morel; le format et l'illustration du volume le disent aussi bien que le style, qui est plus coloré et plus mouvementé. Son but est d'exciter les classes aisées à se dévouer aux œuvres de charité. Saint-Vincent de Paul a été déclaré par N. S. P. le pape Léon XIII, le patron spécial de toutes les associations qui se proposent le noble but de soulager les souffrances du prochain. Le livre de M. Jean Morel , qui retrace la vie entière de saint Vincent dans ses lignes principales et donne un aperçu des œuvres fondées par lui, est écrit avec une chaleur communicative bien propre à entraîner dans cette noble voie.

16. — Les échos de Rome nous apportent la nouvelle que N. S. P. le pape Léon XIII, dans une fonction solennelle célébrée le 27 novembre 1887, a prononcé que l'on peut procéder sûrement à la canonisation du vénérable Louis-Marie Grignion de Montfort. Ce fait doit être accueilli avec joie par tous les cœurs catholiques, c'est un gage certain de voir bientôt ce serviteur de Dieu orné de la dernière auréole que l'Église puisse lui accorder ? Ce sera, pour les familles religieuses qu'il a fondées, un stimulant nouveau pour les faire travailler au salut des âmes qu'elles procurent déjà avec l'édification universelle. Pour la France, il y aura là un gage assuré de nouvelles grâces. C'est en effet toute la France qui est intéressée à la gloire de Grignion de Montfort, puisque ses fils et ses filles sont répandus dans tout notre territoire ; mais la Bretagne, le Poitou, la Saintonge et une partie de la Normandie furent les théâtres principaux de son zèle. Durant quinze ou seize ans, le serviteur de Dieu ne cessa de parcourir ces pays et d'y annoncer la parole de Dieu avec une force et une bénédiction céleste qui produisirent des merveilles. De plus, il y établit les missionnaires, les frères, les sœurs qu'il avait fondés, et qui continuèrent et continuent même de nos jours les œuvres auxquelles il les avait destinés. Il ne faut pas croire que ce serviteur de Dieu remplit son ministère sans rencontrer de très grandes difficultés ; les plus fortes ne lui vinrent pas de la part des libertins et de ces hommes qui sont ennemis de la vertu, par là même qu'elle condamne leurs vices ; non, ce furent les jansénistes qui

dressèrent devant lui les plus grands obstacles. Non seulement ils le calomnièrent et décrièrent de toutes les manières, mais ils le firent interdire des fonctions ecclésiastiques. Il y a là un chapitre curieux de l'histoire ecclésiastique. M. l'abbé Quérard le fait bien ressortir ; mais le point qu'il a surtout en vue, c'est de montrer la parfaite orthodoxie du serviteur de Dieu dans les idées qu'il a émises sur l'état du christianisme durant les derniers temps du monde ; puis de prouver les fruits de salut qu'il a produits durant ses missions. Sans doute les historiens précédents avaient traité ces chapitres qui se présentent les premiers à l'esprit ; mais aucun ne l'avait fait avec la même abondance de témoignages. Comment M. Quérard s'est-il procuré ces preuves qui avaient échappé à ses devanciers ? En consacrant plusieurs années à suivre les traces du bienheureux Louis-Marie, et en interrogeant partout les témoignages des archives locales et même les souvenirs encore vivants des populations. Il y aurait là un sujet curieux d'étude sur la profondeur des souvenirs que laissent les amis de Dieu partout où ils passent. Notre auteur ne s'arrête pas à ces considérations ; son but est de mettre devant les yeux de ses lecteurs les œuvres admirables et fécondes de Louis-Marie, et il remplit ce but abondamment. Il est vrai qu'il y a dans son livre de trop fréquentes négligences de style (t. III, p. 129, 145 et passim), quelques citations inexactes (ibidem, p. 217, 273 et passim) ; quelques noms écrits d'une manière fautive : Noblet pour Le Nobletz (t. I, p. 30). En un endroit, l'auteur parle des décrets infaillibles de la cour de Rome (t. I, p. 20), expression qui peut s'interpréter d'une manière fausse. Pour la composition générale, l'auteur a un peu abusé des citations, surtout il y a trop de cantiques, et ces cantiques, il faut en convenir, ne justifient guère ce que dit l'historien du génie poétique de son héros. Ce qu'il y a de vraiment au-dessus de tout éloge, ce sont les vertus du serviteur de Dieu et les œuvres qu'il a fondées. M. Quérard a bien mérité de l'Eglise en mettant les unes et les autres dans une pleine lumière.

17. — Au moment où le bienheureux Louis-Marie Grignion de Montfort commençait ses travaux apostoliques en Bretagne, un autre serviteur de Dieu, François Rocco, venait au monde dans la ville de Naples (1700). A l'âge de dix-neuf ans il embrassa la vie religieuse dans l'ordre des Frères Prêcheurs, et prit le nom de Grégoire. Les dominicains étaient très puissants dans la capitale du royaume des Deux-Siciles, puisqu'ils y possédaient onze couvents. De très bonne heure, le P. Rocco se fit un nom parmi la population indigente ou qui vivait du travail de ses mains, par le dévouement absolu qu'il fit voir pour cette classe fort nombreuse. Il trouva dans le roi Charles III un appui pour toutes ses œuvres ; mais lorsque le ministre Tannucci se fut emparé du pouvoir, le dominicain rencontra dans le ministre un adver-

saire et un envieux. Les choses allèrent si loin que le religieux fut exilé (1761). Peu de temps après la famine fit sentir ses rigueurs (1764); il fallut rappeler le P. Rocco, que les cris du peuple demandaient avec instances, et son retour fut une véritable ovation. Il fit pour le bonheur des déshérités de la fortune ce que le gouvernement était impuissant à exécuter. Pour ne citer qu'un seul exemple de la manière ingénieuse dont il usait de son influence en venant en aide au gouvernement comme aux particuliers, il nous suffira de ce trait : les rues de Naples n'étaient point éclairées la nuit, et, à la faveur des ténèbres, il se produisait beaucoup de désordres ; le pieux dominicain fit des représentations à l'administration qui promit d'aviser ; les jours s'écoulèrent et il n'y eut pas de mesures prises ; sur de nouvelles instances de sa part, on lui avoua que les ressources pécuniaires faisaient défaut : alors il demanda à s'en charger lui-même, ce qui lui fut facilement octroyé ; il monta en chaire et parla si fortement sur la nécessité de tenir une lumière allumée toute la nuit devant les madones qui ornaient extérieurement presque toutes les maisons de la ville que, dès le soir même, les rues de la cité avaient changé d'aspect et avaient chassé les ténèbres qui favorisaient les crimes et les désordres. A la mort du dévoué religieux, en 1782, il n'y eut qu'un cri dans Naples pour saluer cet ami du peuple comme un saint et un envoyé de Dieu. Sa vie, écrite par S. E. le cardinal Capecelatro et traduite par M. A. André, offre le plus vif intérêt.

18. — La vie du Frère Salomon est remplie de leçons utiles, et écrite d'après des documents nouveaux et absolument authentiques, presque tous conservés dans sa religieuse famille avec le respect dû aux restes d'un martyr. Parmi ces documents, il faut compter en première ligne la correspondance très volumineuse qu'il entretint avec ses proches jusque dans les derniers temps de sa vie. Grâce à ces renseignements intimes, il nous est permis de suivre le travail de la grâce dans cette âme prédestinée, mais qui ne parvint, néanmoins, à la perfection que par des luttes intérieures assez longues. Son caractère pétulant fut promptement soumis par la sage discrétion de sa pieuse mère. Un défaut plus difficile à vaincre fut une excessive timidité qui le rendit victime du respect humain et amena les fautes qu'il se reprocha le plus amèrement durant le reste de sa vie. Une fois ces faiblesses de la nature vaincues, et après son entrée dans l'institut des Frères des Écoles chrétiennes, il marcha avec la fermeté de la foi dans les sentiers les plus difficiles de la vie parfaite. Les vues surnaturelles de foi et de zèle qui étaient ses guides dans toutes ses actions furent le principe de son dévouement et en même temps du développement de ses facultés. Les supérieurs ne tardèrent pas à découvrir ces qualités éminentes, et ils lui confièrent les emplois les plus importants, surtout

celui de former les novices. Remarquons en passant qu'il leur inspirait le plus grand amour pour l'Église et la vénération la plus profonde pour le Souverain Pontife. Cependant, depuis plusieurs années, il était devenu secrétaire du supérieur général, et il l'accompagnait dans ses voyages, ce qui nous a procuré des relations du plus vif intérêt. Il est plus intéressant encore de voir les sages précautions que le supérieur prescrivit à tous ses religieux, à la veille de la persécution, et dès le 23 août 1789. De son côté, le Frère Salomon, avec une prudence surhumaine, prévoit le dernier sacrifice qui peut lui être demandé et s'y prépare par un redoublement de ferveur, ne se reposant pas uniquement sur ses bonnes intentions. Cela ne l'empêche pas de travailler avec ardeur pour les intérêts de son institut. Il est établi par ses supérieurs à Paris, pour agir dans ce sens. Il voit trois membres de l'Assemblée législative qui étaient liés avec sa famille ; il cherche surtout à intéresser à sa cause Brissot de Warville, son cousin, qui, au premier abord, lui donne d'utiles conseils, mais qui bientôt l'abandonne, dès qu'il s'aperçoit que ces relations peuvent être nuisibles à son ambition. Le Frère Salomon, lui, n'abandonna pas le poste où ses supérieurs l'avaient placé, et il gardait seul, déguisé, la maison des Frères de la paroisse Saint-Sulpice, lorsqu'il fut dénoncé et arrêté, le 13 août 1792. Renfermé au couvent des carmes, il fut massacré dans la chapelle le 2 septembre suivant. Espérons qu'un jour il sera élevé sur les autels à côté de son père le Vénérable Jean-Baptiste de la Salle. Cette vie est très importante et écrite avec beaucoup de simplicité et de charme par l'auteur des *Annales de l'Institut des Frères des Écoles chrétiennes,* livre d'un grand mérite, et dont nous avons entretenu les lecteurs du *Polybiblion*. Nous n'avons remarqué qu'une simple faute d'impression (p. 202).

19. — C'est de notre temps qu'est morte Angèle de Sainte-C***, comtesse de P***, et sa jeune fille Marie, toutes les deux de la congrégation de Notre-Dame, maison des Oiseaux à Paris. La mère s'est éteinte le 1er mai 1845, et l'on vient de rééditer, pour la troisième fois, sa vie écrite par la religieuse qui dirigea son éducation et qui fut son appui et sa conseillère constante et toujours écoutée. Le succès de cet ouvrage est dû en partie à l'attrait spécial qu'ont ces souvenirs pour les jeunes filles qui ont le bonheur de grandir dans l'atmosphère des maisons religieuses, mais il a surtout pour cause l'intérêt plus grand que présente le développement, à notre époque, de la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus, et la reconnaissance sympathique des âmes pieuses pour celle qui fut l'instrument de la Providence pour l'établissement du *Mois du Sacré-Cœur de Jésus.* Louis Veuillot, parlant de ce livre dans les *Libres-Penseurs*, remercie Dieu de lui avoir envoyé une lecture si fortifiante et si salutaire. Il y voit les confessions de la

foi, de l'innocence et de l'humilité triomphantes. Il en apprécie beaucoup le mérite littéraire. Nous regrettons de ne pouvoir transcrire ici son jugement motivé, et nous nous contentons d'ajouter que, outre le portrait fidèle d'une âme d'élite au couvent, dans la maison conjugale, à la tête d'une nombreuse famille, on y voit aussi un tableau complet de la famille religieuse du bienheureux Pierre Fourier.

20. — Le P. François-Eugène Captier vint au monde le 9 octobre 1829, fut l'un des premiers associés du P. Lacordaire pour la fondation du tiers ordre enseignant sous la règle de Saint-Dominique, et il y remplit l'un des rôles les plus importants. Déjà à Oullins, où il fut prieur, il donna la mesure de son talent comme éducateur et administrateur ; mais ce fut à Arcueil, où il s'installa en juin 1853, qu'il fit paraître toute sa valeur. Cependant, il faut le dire, le P. Captier n'était pas né avec des talents éclatants ; mais il avait une rare fermeté de caractère et une vertu éminente : le désir du bien et l'attachement au travail, au devoir, lui permirent de remplir une carrière des plus fécondes. Ces vertus reçurent la récompense la plus enviable : durant les deux sièges de Paris, il se dévoua avec ses confrères à soigner les blessés ; au moment où la Commune allait expirer, elle voulut couronner son œuvre de ruine en versant le sang des religieux paisibles qui avaient prodigué leurs forces pour sauver des combattants tombés sous les balles des assiégeants. Le 18 mai 1871, les dominicains d'Arcueil furent arrêtés et renfermés au fort de Bicêtre ; le 25 suivant, ils furent massacrés à l'avenue d'Italie, au moment où les soldats de l'ordre entraient dans Paris, et en haine de la religion catholique.

21. — M. Jean-Louis Duplay s'éteignit doucement au grand séminaire de Lyon, le 17 décembre 1877, dans un âge fort avancé, étant né le 21 janvier 1788. Il gouvernait le séminaire de Saint-Irénée depuis un grand nombre d'années, et telle avait été la sagesse de sa direction que le clergé entier du diocèse le pleura comme il aurait pleuré un père. Les laïques religieux se joignirent à ces regrets, et ceux mêmes qui n'avaient pas le bonheur de partager leurs sentiments exprimèrent hautement leur vénération pour ce prêtre que ses vertus rendaient vénérable à tous. M. l'abbé Chausse, aumônier du pensionnat des Frères, à Saint-Étienne, qui avait connu intimement le digne fils de M. Olier, se mit aussitôt à recueillir ses notes et ses souvenirs et écrivit le livre charmant de simplicité et de droiture que nous avons sous les yeux. L'historien nous montre M. Duplay, élevé par une mère profondément chrétienne, et, malgré son âge si tendre, déjà initié à la connaissance et à l'amour des saints mystères, qui se célèbrent à l'ombre de la maison paternelle durant le triomphe de l'impiété révolutionnaire. Durant le cours éprouvé d'une longue carrière, nous admirons l'homme calme, simple, modeste, confiant en la Providence divine, au

milieu des circonstances les plus diverses et des événements les plus critiques. L'auteur fait connaître en peu de mots les événements et les personnages qui y remplirent un rôle ; il s'ensuit que la vie de M. Duplay devient l'histoire du clergé lyonnais de 1788 à 1877. L'historien trace un tableau du grand séminaire de Saint-Irénée, depuis M. d'Heurtevent, qui vint en prendre la direction avec d'autres prêtres de la compagnie de Saint-Sulpice en 1659, jusqu'à nos jours. Il ajoute à la vie de M. Duplay un article sur chaque établissement d'instruction secondaire du diocèse de Lyon. Ce qui concerne la fondation, les progrès, les épreuves de ces différentes maisons, les maîtres les plus distingués qui les ont dirigées, les élèves les plus remarquables sortis de leur sein, tout est représenté avec précision. Si nous ajoutons que le style de la Vie de M. Duplay est simple et digne, qu'il a le mérite de faire oublier l'auteur pour fixer toute l'attention du lecteur sur les personnes qu'il met en scène, nous aurons donné une idée à peu près complète de ce très bon livre.

22. — La vie du P. Captier et celle de M. Duplay nous ont fait voir deux hommes qui ont dévoué leur existence à l'éducation de la jeunesse ; l'abbé Louis de Lagrange nous invite à continuer cette étude de l'éducateur chrétien. Par ce dévouement entier de lui-même, l'abbé de Lagrange crut accomplir sa vocation sacerdotale et religieuse, et les fruits que ses travaux incessants ont produits prouvent qu'il avait véritablement entendu la voix du ciel qui l'appelait. Aidé par des correspondances nombreuses, par des notes personnelles prises par l'abbé de Lagrange jour par jour, le R. P. Simler peut le suivre avec la plus grande exactitude durant sa courte carrière de quarante et un ans. Au premier abord, il semble que l'auteur aurait pu resserrer ses récits et que deux volumes aussi forts pour la vie d'un ecclésiastique qui n'a pas rempli un rôle de premier ordre, c'est beaucoup ; mais il n'est pas difficile de comprendre la pensée de l'écrivain, qui a composé son livre non en vue d'un public indifférent, mais surtout pour la double famille spirituelle que laissait l'abbé de Lagrange, nous voulons dire de la Société de Marie et des nombreux élèves qu'il avait formés au collège Stanislas, et qui, grâce à l'excellente éducation qu'ils avaient reçue, étaient devenus comme les descendants d'une même souche. Outre ce point de vue, l'auteur s'est proposé, croyons-nous, en citant de nombreux extraits de la correspondance, des discours, des Mémoires, des rapports et autres écrits de M. de Lagrange, de donner les principes vrais sur l'éducation chrétienne et de les laisser exposer par un homme qui avait pour lui l'autorité d'une véritable vocation et de l'expérience. Le livre du R. P. Simler est très propre à remplir ces divers buts, et, en le lisant, il est impossible de ne pas former des vœux pour que tous ceux qui

sont chargés à un degré quelconque et dans quelque position que ce soit, des fonctions redoutables de former la jeunesse, lisent et méditent cet ouvrage, et qu'ils se pénètrent profondément de ses maximes.

— Il nous serait difficile d'assigner les parties les plus importantes de ce bel ouvrage qui traite de tant de sujets divers; mais il est un intérêt qui se manifestera à tous les yeux dès le premier abord, c'est celui qu'inspirent toujours les vrais serviteurs de Dieu. « Louis-Étienne de Lagrange, a très bien dit Mgr d'Hulst, était de la race des saints, c'est-à-dire de ces chrétiens qui prennent l'Évangile à la lettre, pour en faire la seule lumière de leurs voies, le seul mobile de leur conduite... » Voilà la raison qui a fait la supériorité de l'abbé de Lagrange et qui fait que l'on s'attache avec amour à étudier sa vie très exactement écrite par le R. P. Simler, supérieur général de la Société de Marie de Paris.

23. — Nous terminerons cette revue d'ouvrages hagiographiques par un livre qui embrasse tout l'ensemble de cette science et qui s'offre à nous avec les approbations très élogieuses de Mgr l'évêque de Moulins et de Mgr l'évêque de Pamiers. L'auteur, M. Louis du Broc de Segange, s'occupait d'archéologie avec un vif intérêt. Comme il était profondément chrétien, il ne pouvait manquer d'être attiré par le charme tout particulier qu'offre l'hagiographie dans ses sujets variés à l'infini. Il n'étudiait point les vies des amis de Dieu par une vaine curiosité, mais avec l'esprit qu'il faut apporter à ce travail. Son livre témoigne d'un bout à l'autre des sentiments de piété avec lesquels il a abordé et rempli la tâche qu'il s'était imposée. Au désir de remédier à un péril social, M. du Broc de Segange joignait celui de faire connaître à ses frères par la foi les saints auxquels ils avaient droit de s'adresser avec confiance pour être guéris dans les défaillances spirituelles ou physiques qui sont le triste apanage de la nature humaine. En effet, avec le concile de Trente, tous les catholiques professent « que les saints qui règnent avec Jésus-Christ, offrent à Dieu des prières pour les hommes; que c'est une pratique bonne et utile de les invoquer et d'avoir recours à leurs prières, pour obtenir des grâces et des faveurs de Dieu, » et l'on voit avec joie dans l'ouvrage qui nous occupe notre foi confirmée par la constante pratique du peuple chrétien et par la bienfaisante intervention des bienheureux auprès de Dieu. M. du Broc de Segange était un archéologue fervent, et son livre sur les saints patrons suffirait seul à le prouver : à chacun des amis de Dieu dont il traite, il assigne les attributs, ou, comme on dit depuis quelque temps, les caractéristiques auxquelles on le reconnaît dans les œuvres d'art. Ici le lecteur pourrait craindre de rencontrer une réédition du beau travail publié en 1867 par le R. P. Charles Cahier, S. J. Qu'il se rassure ; ces deux ouvrages ont beaucoup de points communs,

mais ne se copient pas. Ils ont été composés dans des buts différents, et quoique le livre de M. de Segange ne fasse que de paraître, il était commencé il y a au moins trente ans. Durant ce long intervalle l'auteur n'a cessé d'accumuler les renseignements. Les sources auxquelles ils sont empruntés sont de valeur très inégale, et c'est par là que nous commencerons nos critiques. Nous ajouterons que généralement les références sont souvent insuffisantes, et, en troisième lieu, nous constatons une grande négligence dans la correction des épreuves. Exemples : Sainte Berthe est dite abbesse d'Annonay (t. I, p. 311), pour Avenay, au diocèse de Reims; saint Jacques Mineur (p. 318 et 546) pour saint Jacques le Mineur; Roorbacher (p. 412) pour Rorhbacher; Ricanati (p. 434), pour Recanati; Cambrai est dit archevêché dès le XIIe siècle tandis qu'il ne fut érigé à cette dignité qu'en 1559 (p. 435); l'ordre mineur, pour l'ordre des Frères mineurs (p. 457); Valentia, pour Valentin (p. 507); Ludovicus (p. 494), pour Aloïsius. Il se trouve même quelques notices, en petit nombre, dans lesquelles on fait dire aux textes anciens ce qu'ils ne contiennent certainement point, comme pour sainte Eugénie ou Ouine du Mans (t. I, p. 440), et pour saint Liboire, évêque de la même ville (t. II, p. 67); quelquefois l'auteur se sert du terme vulgaire au lieu du nom canonique: ainsi il dira: saint Vincent de Paul, fondateur des Lazaristes et des Sœurs de la Charité, pour : fondateur des Prêtres de la Mission et des Filles de la Charité (t. II, p. 45). Nous nous arrêtons à ces remarques légères pour nous acquitter de notre devoir de critique et pour éveiller l'attention des éditeurs lorsque viendra l'heure d'une nouvelle édition. Mais aucun lecteur sérieux ne sera surpris de quelques erreurs de ce genre dans un ouvrage qui contient treize cent soixante notices. Le plus grand nombre accuse évidemment des recherches personnelles étendues et approfondies. Il y en a beaucoup qui ajoutent des données importantes à tout ce que les hagiographes précédents avaient dit, et désormais il y aura grand profit à tirer de ce livre pour les historiens, les archéologues, les peintres et tous ceux qui ont à représenter les saints, les faire connaître et mieux encore qui désirent les honorer comme il est juste de le faire.

DOM PAUL PIOLIN.

THÉOLOGIE

Le Mariage, par le T. R. P. MONSABRÉ des Frères Prêcheurs. Paris, P. Lethielleux, 1887, in-8 de XII-384 p. — Prix : 7 fr. 50.

Il suffit de parcourir les chroniques judiciaires pour constater les funestes effets de la législation actuelle du mariage. La société civile a méconnu la sainte doctrine de l'Église, et les membres qui la composent, s'ils s'en tiennent à ses lois, sont nécessairement en proie à

tous les excès, sans protection contre la plus cruelle instabilité. Quelle dignité, quelle affection, quel calme espère-t-on rencontrer dans une union souvent hâtive qui n'est en définitive que la consécration matérielle d'un instinct brutal? Bien différente est l'œuvre de Dieu. Le Créateur, en plaçant la première femme auprès de son époux, pour faire de ces deux vies une même existence, de ces deux âmes un unique amour, a sanctifié dès le principe l'union matrimoniale; Jésus-Christ, le divin réparateur, l'a encore élevée plus haut, et en a fait un sacrement. Dès lors, le mariage cesse de pouvoir être envisagé comme un vulgaire contrat. Dieu intervient pour lui conférer un plus noble caractère, il surnaturalise l'union charnelle et substitue à ses liens humains et périssables les douces chaînes de l'amour éternel. Nous sommes bien loin des profanations hideuses qui, en dénaturant le mariage, ruinent la société; bien loin surtout des déclamations ridicules qui ont ramené dans nos lois le divorce, cette provocation constante à l'adultère. L'amour chrétien dans le mariage, ainsi élevé et purifié, c'est, ne l'oublions pas, le principe de ces nobles et purs sentiments qui animent l'amour paternel, et surtout, c'est le fondement d'une société honnête, puissante et respectée. Tels sont les enseignements féconds donnés au lecteur du beau livre que la maison Lethielleux vient de publier avec un soin tout particulier. Les jeunes époux trouveront dans l'œuvre de l'éloquent dominicain les conseils et les encouragements qui manquent souvent à leur inexpérience. Même dans les familles chrétiennes, aujourd'hui, à cause de l'atmosphère matérialiste où nous vivons, on considère trop le mariage au point de vue purement humain, on ignore ses grandeurs et le but surnaturel qu'il a dans le plan divin. Relisons donc ces pages admirables où vibre encore l'accent convaincu de l'orateur de Notre-Dame, et nous éprouverons un sentiment de soulagement et de bien-être qui nous dédommagera des miévreries et des turpitudes auxquelles les bons journaux eux-mêmes ne savent pas refuser le rez-de-chaussée de leurs feuilles. Tout le monde se rappelle l'impression profonde que produisit le P. Monsabré dans tous les esprits honnêtes, avec ses admirables conférences sur le mariage : son livre perpétuera le bienfait de sa parole et demeurera la protestation la plus autorisée et la plus persuasive contre toutes les insanités de la presse moderne et les appréciations qui en sont la conséquence.

G. Périès.

SCIENCES ET ARTS

Économie sociale et politique, *ou Science de la vie*, par l'abbé Camille Rambaud. Lyon, Vitte et Perrussel; Paris, Lecoffre, 1887, in-8 de XII-359 p. — Prix : 4 fr.

Avec ses cent-six chapitres qui se succèdent sans ordre bien rigoureux, comme autant de courtes causeries dépourvues de toute préten-

tion, ce livre sera le bienvenu dans les bibliothèques populaires, auxquelles il est spécialement destiné. Enseigner aux plus humbles à connaître, et par là même à apprécier les innombrables bienfaits de la civilisation : démonter pièce à pièce les ressorts si compliqués de la machine politique et sociale, afin d'en faire mieux comprendre le prodigieux mécanisme ; dissiper les préjugés trop répandus dans les classes laborieuses à l'endroit de la propriété, de l'hérédité, du rôle bienfaisant du capital, de l'organisation des grandes usines ; mettre en garde contre les suites fâcheuses de l'indolence, contre les périls de la routine, exciter de toutes manières au travail, à l'effort personnel, montrer indistinctement à tous, riches et pauvres, patrons et ouvriers, quels sont leurs devoirs et leurs obligations envers le pays et la société où la Providence les a fait naître, voilà le but et l'ambition de l'auteur. Sans doute, dans ce vaste ensemble, il y a tel point de détail, telle théorie économique propre à déconcerter et à étonner certains lecteurs ; mais comment ne pas rendre hommage à l'esprit profondément pratique et profondément chrétien qui a inspiré à M. l'abbé Rambaud, cet apôtre infatigable de la classe ouvrière, une aussi instructive et aussi opportune publication? Institut de France, sociétés savantes, revues et journaux l'ont accueillie avec le même sympathique empressement.

C. H.

La Question agraire. *Étude sur l'histoire politique de la petite propriété*, par R. Meyer et G. Ardant. Paris. Morot et Chuit, 1887, in-8 de 301 p. — Prix : 7 fr. 50.

Ne pouvant résumer dans le détail ce premier volume de *la Question agraire,* je me bornerai à indiquer les tendances économiques de ses auteurs. Le prolétariat qui menace tous les jours les bases de notre organisation sociale tire lui-même son origine de cette organisation. Toutes les législations européennes de la propriété pourraient être comparées, par un amateur de métaphores à la Carlyle, à d'immenses fabriques de prolétaires ; la définition même du droit de posséder implique une dissolution plus ou moins prochaine de ce droit : *Jus utendi et abutendi.* En effet, la grande propriété est amenée, par la force des choses, à absorber la petite ; elle n'en aurait pas envie que l'autre l'en supplierait, mais ce n'est pas l'envie qui lui manque, et elle a le choix entre les moyens de se satisfaire. Le plus puissant, le plus rapide, c'est sans contredit le prêt hypothécaire, contre lequel les grands capitaux tiennent seuls ; la petite propriété succombe infailliblement. Mais à chaque expropriation de nouveaux prolétaires sont lancés à l'assaut de la société.

Cependant il n'y aurait que demi-mal, si la grande propriété devenait stable, si l'oligarchie foncière se maintenait. Mais le régime français

ne permet pas au sol de s'immobiliser dans une famille. Tout domaine est soumis à des morcellements périodiques, qui sont, la plupart du temps, suivis de changements dans le régime des terres : cette classe de tenanciers, de demi-propriétaires, si nombreuse au moyen âge, ne peut plus se former. La succession des maîtres entraîne une succession encore plus rapide des serviteurs : de là, cette vie agitée, cette fièvre, ce mauvais frisson qui agite le monde moderne.

Un disciple de Spencer dirait : C'est le résultat de l'évolution, intégration et désintégration, formation et dissolution. Au fond ce ne sont là que des mots : MM. Meyer et Ardant l'ont bien compris. Rien, dans la nature des choses, n'indique que la durée des institutions, que l'espace compris entre leur naissance et leur fin doive être si court. Aussi les deux économistes se sont-ils préoccupés du remède. D'abord ils n'admettent pas que la petite propriété puisse disparaître impunément de l'Europe ; s'il doit toujours y avoir des prolétaires, du moins ne doivent-ils former qu'une minorité ; si les conditions du travail moderne laissent s'amasser une cohue souffreteuse de gens sans possession territoriale, encore doit-il exister une classe moyenne assez nombreuse pour servir de traits d'union entre les prolétaires et la classe riche. Les auteurs de *la Question agraire* voudraient donc que la loi intervînt pour protéger les individus contre leurs propres caprices, qu'elle réduisît le *jus abutendi* en rendant moins aisées les prises d'hypothèques. Dans quelle mesure comptent-ils demander ces réformes, il est difficile de le préciser. Le présent volume n'est qu'une enquête à travers les législations des deux continents. Est-il besoin de dire qu'avec leurs airs de hardiesse, MM. Meyer et Ardant traitent toutes les questions à un point de vue très conservateur? On n'a qu'à remarquer l'importance qu'ils donnent aux constitutions de la Chine, « conservées » depuis tant de siècles, et du Canada, jeunes encore, mais qui semblent destinées à un si bel avenir. Ch. M.

Annuaire du Bureau des longitudes pour l'an 1888. *Avec des notices scientifiques.* Paris, Gauthier-Villars, 1888, in-8 de IX-608 p. — Prix : 1 fr. 50.

Quelques modifications d'une certaine importance ont été apportées en 1888, sinon à la composition même de l'*Annuaire du Bureau des longitudes* dans sa partie technique, du moins à l'ordre et à la disposition des matières qui en font partie. Le Bureau des longitudes a décidé de faire deux parts des matières de son Annuaire : l'une comprenant les matières sujettes à des modifications ou changements incessants, et qui doivent nécessairement y figurer chaque année, telles que le calendrier et les instructions et renseignements qui s'y rattachent, les hauteurs barométriques, les éléments des planètes et des

comètes périodiques, les systèmes de poids et mesures, monétaires, etc., etc.; l'autre composée d'articles sur des sujets d'un intérêt moins constant, ou dont les données ne varient qu'à des intervalles relativement éloignés, et que l'on peut, en conséquence, ne pas reproduire chaque année. Ces derniers, publiés successivement pendant une série d'années, reviendront en tour de publication lorsque leur intérêt se sera suffisamment renouvelé, et donneront lieu, de la sorte, à un certain roulement. C'est ainsi que, dans l'Annuaire de 1888, le chapitre relatif à la *Géographie* et à la *Statistique* a subi de notables réductions.

Par contre, il a été apporté à la partie du volume concernant le calendrier bien des données nouvelles qui n'y avaient pas trouvé place les années précédentes, notamment un calendrier perpétuel, accompagné de tableaux pour la vérification des dates. Dans la division relative au *Système solaire*, on a ajouté une instruction sur la construction des cadrans solaires, la définition et la description technique du phénomène du mascaret, ainsi que les définitions de différents termes dénominatifs des phénomènes lunaires et terrestres, y compris, pour ces derniers, les coordonnées et les longueurs d'arcs, considérés tant sur le méridien que sur les parallèles. Le *Tableau des comètes*, contenant l'historique et les éléments de chacune d'elles, a été déchargé de toutes les comètes apparues de 1850 à 1885, et que l'on peut aller chercher dans les annuaires des années précédentes; mais on y a fait figurer celles de 1845 à 1849. qui n'avaient pas encore été publiées, et celles qui ont été observées en 1886.

Une innovation typographique est grandement à louer dans l'Annuaire de 1888 : les matières y ayant été disposées dans un ordre plus rationnel, on a pu les grouper en huit divisions ou chapitres; et chacun de ces groupes est précédé d'un titre spécial, au-dessous duquel se lit une table abrégée des matières contenues dans ce groupe ou chapitre. Cette disposition très simple donne une beaucoup plus grande facilité pour les recherches, et ne saurait être trop approuvée.

Après la partie technique, les *Notices*. Elles constituent la partie que l'on peut appeler « littéraire » de l'Annuaire, et sont toujours fort goûtées. On les compte, cette année, au nombre de trois. La première, *l'Age des étoiles*, est la publication d'une lecture faite à la séance publique annuelle des cinq Académies, le 25 octobre 1887, par M. l'astronome Janssen, membre de l'Académie des sciences. C'est un aperçu fait au point de vue de la vulgarisation, des données actuelles de la cosmogonie céleste, telles qu'elles résultent des multiples ressources fournies depuis deux siècles, et surtout dans la seconde moitié du nôtre, par les lunettes astronomiques, par l'analyse spectrale et par la photographie. A part un enthousiasme poussé peut-être un peu trop

loin pour « ce grand principe de l'évolution, qui est appelé à devenir un des plus féconds de la science astronomique, » mais que le savant astronome nous semble, au cas particulier, appliquer un peu à côté de la question, cette *Notice*, tracée avec un incontestable talent d'écrivain, mérite les plus grands éloges : aussi a-t-elle eu un succès assez grand pour que l'*Annuaire* n'ait pas eu la primeur de sa publication. Plusieurs journaux et revues scientifiques l'avaient donnée avant qu'il eût fait son apparition.

La seconde *Notice* est due à M. le contre-amiral Mouchez, directeur de l'Observatoire. C'est le compte rendu des travaux du congrès astronomique international réuni à l'Observatoire de Paris, en avril 1887, pour l'exécution de la carte photographique du ciel. On se rappelle que, dans l'Annuaire de 1887, le savant marin avait brillamment exposé les résultats immenses à attendre, pour les progrès ultérieurs de la science, de l'application projetée de la photographie au levé général de la sphère céleste. Un congrès international d'astronomes devait se réunir et s'est en effet réuni, à la date ci-dessus, pour régler le mode d'opérer et répartir le travail entre les divers observatoires du monde entier. Le directeur éminemment compétent de celui de Paris déplore, non sans raison, une décision du congrès qui limite à la quatorzième grandeur les étoiles qui devront être comprises dans la carte générale du ciel, alors que la sensibilité de la plaque photographique est assez grande pour reproduire, moyennant un temps de pose suffisant, les étoiles des quinzième et seizième grandeurs, et même à la rigueur de la dix-septième, qui échappent d'ordinaire à nos instruments les plus puissants. Mais d'ici à ce que tous les préparatifs de l'opération soient terminés, il se passera un intervalle assez long pour qu'on ait le temps de revenir sur cette décision regrettable. Espérons qu'il en sera ainsi.

Le vénérable M. Antoine d'Abbadie, ce grand savant et cet homme de bien, n'a pas craint, malgré son âge avancé, d'entreprendre un fatigant et périlleux voyage en Grèce, en Égypte, sur le littoral de la mer Rouge et en Palestine, pour déterminer des coordonnées magnétiques qui, nombreuses dans nos régions de l'Europe occidentale, sont ou étaient nulles pour l'Orient. C'est le récit sommaire de ce voyage scientifique que l'infatigable observateur nous donne, en troisième *Notice*, sous ce titre : *Récit d'un voyage magnétique en Orient.* Les déboires, les difficultés, les ennuis et déconvenues de toute sorte que son dévouement à la science lui a fait essuyer, sont racontés par lui, avec une sérénité exempte de toute amertume. Et l'on ne saurait trop admirer cette abnégation, cet oubli de soi, qui paraissent s'ignorer eux-mêmes, dans le zèle du savant pour le progrès de la science, comme dans son ardeur à remplir la mission ingrate dont il s'était généreusement chargé.

J. d'E.

La Statique graphique et ses applications aux constructions, par MAURICE LÉVY. 2e édition. Paris, Gauthier-Villars, 1886, 4 vol. et 4 atlas, gr. in-8 de 349, 335, 418 et 330 p., et 26, 6, 8, 4 planches. — Prix de chaque volume avec atlas : Tome I : 22 fr. ; — Tome II : 15 fr. ; — Tome III : 17 fr. ; — Tome IV : 15 fr.

Cet important ouvrage de mécanique se divise en deux parties. La première traite des principes et applications de statique graphique pure. La statique graphique substitue le dessin au calcul dans les problèmes relatifs à la stabilité des constructions. L'auteur rappelle les principes du calcul graphique et quelques notions d'élasticité et de mécanique nécessaires à la compréhension de l'ouvrage. Puis il aborde la théorie des polygones funiculaires, déduit leurs propriétés de leur définition mécanique même et en étudie les applications : polygone des pressions, moments fléchissants, moments d'inertie. La théorie des figures réciproques, due à l'Italien Crémona et à l'Anglais Maxwell, permet de déterminer les tensions et pressions dans les poutres réticulaires, dites *frameworks*. M. Lévy n'oublie pas la méthode des trois barres de Culmann, qui a l'avantage de donner directement la tension d'une barre quelconque. L'auteur étudie ensuite le passage d'un convoi sur une poutre à deux appuis simples et donne pour la recherche des moments fléchissants deux méthodes : la première, de M. Weyrauch, assez pénible et approchée ; la seconde, d'un capitaine du génie français, M. Veutre ; celle-ci, rigoureuse et élégante, permet d'étudier la question dans tous ses détails. Citons encore la théorie des coniques d'inertie, la construction du noyau central des aires planes, l'étude des polyèdres réciproques.

Puis, viennent quatre notes : la détermination des pièces d'une construction par les formules de Launhardt et de Weyrauch ; — la théorie d'instruments, dont les plus connus, dus à Amsler, donnent l'un, le planimètre, la mesure des aires planes ; l'autre, l'intégrateur, non seulement les aires, mais encore les moments statiques et les moments d'inertie ; — les courbes funiculaires : — les lignes isostatiques.

Dans la seconde partie, l'auteur s'occupe des « Applications de la Statique graphique à la Résistance des matériaux. »

Après avoir donné les principes généraux de la résistance, l'auteur pose immédiatement le grand problème qu'il va maintenant étudier : le passage d'un convoi, non plus comme précédemment sur une poutre à deux appuis simples, mais sur des poutres quelconques, puis sur des arcs. Le problème se simplifie aussitôt grâce à la conception des lignes d'influence, due à M. Fränkel, en 1876, et utilisée depuis (1879) par M. Winckler, dont la construction permet de trouver la position la plus défavorable du convoi, et par M. Lévy qui en a étendu l'emploi aux arcs métalliques. Les différents genres de poutres, les principaux types d'arcs sont successivement étudiés. Chaque théorie débute par

un théorème, dit fondamental, dont l'auteur déduit en effet la solution graphique ou analytique de tous les problèmes qui s'y rattachent. Dans la comparaison fort juste des poutres continues et des poutres à deux appuis simples, nous regrettons de ne pas voir signaler les avantages militaires des secondes. En temps de guerre en effet, celles-ci donnent toutes facilités pour supprimer un passage par la destruction d'une seule travée ; les dommages sont nécessairement plus considérables et l'opération plus difficile avec des travées solidaires. Dans l'étude des poutres continues, l'auteur commence par exposer les principes communs à toutes les poutres de ce genre, pour descendre ensuite par degrés jusqu'aux cas les plus particuliers. Signalons l'idée, peut-être plus théorique que pratique, de la dénivellation systématique des points d'appui, afin de réduire certains moments fléchissants trop forts ; — l'étude de l'action du vent sur les grandes fermes métalliques, question si tristement mise à l'ordre du jour, il y a quelques années, par la catastrophe de la Tay, près de Perth, en Écosse, le 29 juillet 1880 ; — une note sur les arcs reliés à des poutres continues, dont le pont du Douro de MM. Eiffel et Seyrig est l'exemple le plus remarquable, puisque dans notre fameux viaduc de Garabit on a préféré avec raison interrompre les poutres supérieures au droit de chaque palée. Viennent ensuite des sujets d'une grande importance pratique : le calcul des chaudières ; — la théorie des voûtes, basée sur le principe de l'équilibre-limite ; — celle de la poussée des terres sur les murs de soutènement ; — enfin, l'étude des systèmes réticulaires à lignes surabondantes.

La clarté, la précision du style, qualités doublement nécessaires au mathématicien, règnent partout dans l'ouvrage. Une classification judicieuse, qui semble toute naturelle, enchaîne et relie des sujets si nombreux. M. Lévy ne s'est pas contenté de réunir les travaux de ses devanciers, pour former un cours complet de mécanique, il y a joint des études personnelles, et elles sont multiples et variées. Nous ferons au moins remarquer : l'emploi de la ligne de poussée dans les arcs métalliques (tome III, section I) ; — une nouvelle méthode pour trouver les arcs d'égale résistance (tome III, note 1) ; — enfin, une note sur les systèmes, qui, à volume égal de matière, présentent la plus grande force (tome IV, note 1). Sur tous ces points, l'éminent académicien montre une puissance de raisonnement et une perspicacité vraiment rares. Il sait tirer d'un théorème tout ce qu'il en peut déduire, ordonner la suite de ces résultats et en former un ensemble qui satisfait merveilleusement l'esprit. Félicitons aussi l'auteur d'avoir donné dans son ouvrage de nombreux renseignements pratiques, une foule de résultats numériques, destinés à faciliter les calculs dans la plupart des cas usuels : telles, les tables de Bresse sur les poutres symé-

triques à section constante (tome II, chap. IX) ; — sur les arcs circulaires reposant sur rotules (tome III, chap. I).

Nous rappellerons en terminant les origines de la statique graphique, dont les premiers fondateurs furent Varignon, qui trouva son fameux théorème dès 1725, et Coulomb, l'un des plus puissants génies mathématiciens de la fin du dernier siècle. Dans ce siècle Poncelet, Méry, Chasles..... firent beaucoup de travaux épars, mais sans en former un corps, sans en faire une science. Survinrent Culmann avec sa méthode des trois barres, Crémona et Maxwell avec les figures réciproques. Dès lors la théorie était créée ; il ne restait plus qu'à lui donner ses développements naturels. C'est ce que nous devons aux travaux de MM. Weyrauch, Winckler, Bresse, Durand-Claye..... et de l'auteur de ce livre. Jusqu'ici les Américains, les Allemands et les Suisses, nous avaient précédés dans la carrière. La statique graphique, enseignée à l'École polytechnique de Zurich, était à peine connue dans nos écoles françaises. Mais depuis quatre ans, M. Lévy professe à l'École Centrale un cours de cette science, auquel il donne chaque année de nouveaux développements. A. N.

BELLES-LETTRES

Notions d'étymologie classique, grecque, latine et française, *d'après les principes de la méthode comparative,* par P. D. Bernier, licencié ès lettres, prêtre de Sainte-Marie de Tinchebray (Orne). Paris, 1885, Poussielgue, in-18 de VIII-364 p. — Prix : 4 fr.

Nous venons bien tard, à notre grand regret, annoncer aux lecteurs du *Polybiblion* cet excellent manuel, heureuse démonstration du développement que prend l'enseignement classique dans nos établissements libres, et de la valeur croissante des professeurs qui s'y consacrent.

Le premier mérite de M. l'abbé Bernier, c'est d'avoir su réunir dans un petit livre d'un modeste format tout ce qui, dans ce domaine, peut et doit légitimement intéresser maîtres et élèves. Le même discernement qui a présidé au choix des matières se retrouve dans le détail de la rédaction : l'auteur possède l'art de condenser, chaque fois du moins que le sujet le comporte, définitions et explications dans de courts alinéas faciles à comprendre et surtout à retenir.

L'ouvrage se divise en trois parties : la première et la plus importante est intitulée : *l'Analyse étymologique*, les deux suivantes : *l'Histoire des mots* et *la Synonymie*. En somme, c'est un cours succinct et néanmoins à peu près complet de philologie comparée. L'auteur montre très bien ce qui a manqué aux anciens pour aborder sérieusement les difficultés de l'étymologie : aujourd'hui même, malgré de constants et très remarquables progrès, cette science est loin d'être

sortie partout de la sphère des tâtonnements et des conjectures, et il y aurait un véritable danger à pousser trop loin ces recherches, profitables sans nul doute, mais sur tant de points confuses et mal définies. C'est, au reste, l'avis de M. Bernier lui-même, qui les veut « sagement et discrètement pratiquées ; » à la suite de certaines assertions, il ajoute cet aveu qui pourrait être étendu à beaucoup d'autres : « Ceci est encore un problème. » Cette réserve faite, il faut reconnaître que son ouvrage nous offre sur la constitution des mots une foule de remarques aussi curieuses qu'instructives.

Les chapitres consacrés aux racines, aux mots primitifs, aux mots dérivés, aux suffixes des noms et des adjectifs, sont très remarquables : le même éloge s'applique à ceux où est exposé le mécanisme si complexe et si délicat des déclinaisons et des conjugaisons : on y trouve la justification inattendue d'une foule d'anomalies bien faites pour dérouter les profanes.

L'*Histoire des mots* confine de très près au récent ouvrage de M. Darmesteter : *La Vie des mots dans le langage,* lequel contient tant de découvertes et de révélations piquantes. Seulement ici, nous n'en avons qu'un aperçu sommaire ; quelques pages au lieu d'un volume. Même exposé rapide de tout ce qui touche aux synonymes ; l'essentiel s'y trouve : toutefois quelques exemples ne nous ont pas paru très bien choisis.

Nous nous permettons de signaler en terminant, comme offrant un intérêt exceptionnel aux élèves et aux professeurs, d'une part, l'*Introduction*, où l'auteur esquisse, d'une plume aussi facile que savante, l'histoire des trois langues classiques, et de l'autre, la *Conclusion,* où ces trois langues sont comparées entre elles au double point de vue de la littérature et de la grammaire. De telles connaissances sont de celles que nous voudrions voir partout répandues. C. Huit.

Le Mystère des Trois Doms joué à Romans en MDIX, publié d'après le manuscrit original, avec le compte de sa composition, mise en scène et représentation, et des documents relatifs aux représentations théâtrales en Dauphine, du XIVe au XVIe siècle, par feu Paul-Émile Giraud, ancien député, ancien correspondant du ministère de l'instruction publique, et Ulysse Chevalier, chanoine honoraire, membre non résidant du comité des travaux historiques. Lyon, librairie ancienne d'Auguste Brun, 1887, in-4 de CXLVIII-928 p. Tiré à 200 exemplaires. (Collection des *Documents inédits sur l'histoire du Dauphiné.*)

Histoire du théâtre en France. *La Comédie et les Mœurs en France au moyen âge,* par L. Petit de Julleville, professeur-suppléant à la Sorbonne. Paris, Leopold Cerf, 1886, in-18 de 361 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. Paul-Emile Giraud, ancien député de la Drôme, dont, selon l'expression de M. Léopold Delisle (*Bibliothèque de l'École des chartes,* t. XLII, 1881, p. 486) « la longue carrière a été remplie de bonnes

actions de toute espèce, » et qui a prouvé par son exemple quels fruits heureux peut encore porter en province l'érudition française, M. Paul-Émile Giraud publia en 1848 (Lyon, imp. Perrin, in-8 avec fig.), le texte d'un manuscrit qu'il avait reçu en don quelques années auparavant, et qu'il a plus tard donné lui-même à la Bibliothèque nationale. Ce manuscrit renfermait le compte détaillé de la composition, mise en scène et représentation du mystère des Trois Doms, joué à Romans en 1509. Ce curieux document a été maintes fois utilisé depuis par les historiens de notre ancien théâtre. Les Trois Doms sont les trois martyrs Séverin, Exupère et Félicien, dont les reliques étaient autrefois conservées dans l'église de Saint-Barnard, à Romans, et qui étaient considérés comme les patrons de cette ville et du Dauphiné tout entier. M. Giraud attachait donc une double importance à la pièce composée et représentée en leur honneur. Mais le texte même de cette pièce avait échappé à ses recherches, quand tout à coup, en décembre 1881, le manuscrit en fut découvert à Romans même, dans un grenier, au milieu d'autres registres poudreux. M. Giraud s'empressa de l'acquérir, et il fait actuellement partie de la belle bibliothèque qu'a héritée de son oncle M. Paul Giraud, conseiller à la Cour d'appel de Lyon. Mais M. Giraud ne se contenta pas de la possession de ce manuscrit, il voulut en faire part au public, et il se mit aussitôt en mesure de le publier, en s'adjoignant pour ce travail notre éminent collaborateur M. le chanoine Ulysse Chevalier. Cette publication fit la joie des dernières années de M. Giraud. Mais la moitié à peine du volume était imprimée quand ce vénérable vieillard s'éteignit paisiblement, le 30 septembre 1883, « plein de jours et de bonnes œuvres. » L'édition a été terminée avec le soin pieux d'un disciple par M. le chanoine Chevalier, qui, nos lecteurs n'en doutent pas, en a fait, en puisant dans le trésor de son érudition, un véritable monument à la mémoire de son maître.

Le texte du drame est précédé d'une ample introduction dans laquelle M. le chanoine Chevalier rapporte d'abord les mentions faites du mystère des Trois Doms par divers auteurs, et donne la description des deux manuscrits contenant, l'un, le mystère lui-même, l'autre, le compte publié en 1848 par M. Giraud. Le savant éditeur expose ensuite en détail, avec pièces à l'appui, dans quelles circonstances fut décidée et menée à bonne fin la représentation de 1509, les moyens employés durant dix mois pour arriver à cette fin et les incidents divers auxquels l'entreprise donna lieu. Puis il décrit les préparatifs et l'organisation matérielle de la mise en scène, l'établissement et la décoration du théâtre, et nous donne d'utiles renseignements relativement aux répétitions, aux costumes, à la « montre du jeu, » etc. Vient ensuite une analyse, scène par scène, de la pièce, divisée en trois journées, sub-

divisées chacune en « matinée » et « après dînée, » suivie d'une appréciation de cette œuvre, qui littérairement n'est pas un chef-d'œuvre. « Tel qu'il est pourtant, avec les défaillances, les longueurs et la pauvreté de style qui le caractérisent, cet ouvrage a dû atteindre son but, qui était d'arracher, pour un moment, toute une foule au prosaïsme de la vie vulgaire, et de la mettre dans un contact plus intime avec les saints qu'elle aimait. » — M. le chanoine Chevalier étudie après cela le budget du mystère, le compte des recettes et des dépenses, et en évalue les chiffres en monnaie moderne, valeur intrinsèque et valeur relative, ce qui l'amène à toucher la difficile question du « pouvoir » comparé de l'argent. Puis il consacre un paragraphe à la légende des trois saints martyrs, qui fournit la matière du mystère représenté à Romans, en énumère et en classe les sources, et reproduit à ce sujet les textes les plus importants. Enfin, dans un dernier paragraphe, qui n'est certes pas celui qui fait le moins d'honneur à son infatigable activité, il résume le résultat de ses recherches dans les archives départementales et municipales du Dauphiné, pour retrouver les mentions relatives aux représentations théâtrales qui ont eu lieu dans cette province, et dresse une liste des plus curieuses, s'étendant de 1365 à 1541, et divisée en deux groupes : 1° mystères et représentations religieuses; 2° « entrées, » histoires, moralités, farces, etc. Cette liste est semée des plus utiles remarques.

Voilà ce qui précède le texte du mystère dans l'édition que nous annonçons aujourd'hui à nos lecteurs. Voici les précieux compléments qui le suivent : 1° une édition nouvelle du compte publié en 1848 par M. Giraud; 2° le texte même des *Documents relatifs aux représentations théâtrales en Dauphiné de 1365 à 1541*, recueillis par M. le chanoine Chevalier et résumés par lui dans le dernier paragraphe de son *Introduction*. Ce dernier appendice, qui n'occupe pas moins de 270 pages, achève dignement la publication, vraiment imposante, par laquelle M. le chanoine Ulysse Chevalier a bien mérité tout à la fois de notre histoire provinciale et de notre histoire littéraire et ajouté un titre nouveau à tous ceux qui l'ont déjà placé au rang des hommes dont s'honore le plus et le plus justement l'érudition française.

M. le chanoine Chevalier a justement cité et mis à profit dans son *Introduction* le remarquable ouvrage de M. L. Petit de Julleville : *Histoire du théâtre en France : les Mystères* (cf. *Polybiblion*, t. XXXIV, p. 124), qui notamment dans son second volume, contient un si grand nombre d'utiles renseignements sur ce sujet. M. Petit de Julleville, continuant ses travaux sur notre ancien théâtre, en a voulu étudier aussi la partie comique. Il l'a fait d'abord dans un volume intitulé : *Les Comédiens en France au moyen âge*, dont nous avons naguère rendu compte à nos lecteurs (*Polybiblion*, t. XLVI, p. 359). Puis il a repris la même étude sous

une autre face dans l'ouvrage que nous avons sous les yeux : *La Comédie et les Mœurs en France au moyen âge*, dont le caractère et les qualités sont tout à fait semblables à ceux du précédent et qui, sans pouvoir être regardé comme épuisant la matière, l'a très heureusement dégagée et éclaircie. L'auteur y a exposé en sept chapitres, écrits d'une façon très nette et très agréable, les aspects principaux que lui a offerts un sérieux et judicieux examen des textes : I. Les Origines. Le Théâtre comique au XIII[e] siècle et au XIV[e] siècle. Adam de la Halle. — II. Les Genres comiques. Moralités. Farces. Sotties. Monologues. — III. Moralités religieuses, édifiantes ou pathétiques. — IV. L'Histoire de France au théâtre. — V. Satire des divers états. — VI. Satire de l'amour, des femmes et du mariage. — VII. La Renaissance et son influence sur le théâtre comique. Nous avons remarqué dans l'*Introduction* et dans la *Conclusion* des considérations fort justes et fort sensées, bien que discutables peut-être sur tel ou tel point. En résumé, ce petit volume fait grand honneur à l'érudition et aux qualités d'écrivain de son auteur. En terminant cet article, nous croyons utile de faire connaître à nos lecteurs l'existence de l'important complément donné par M. Petit de Julleville à ses deux ouvrages sur les origines de la comédie en France par son *Répertoire du théâtre comique en France au moyen âge* (Paris, L. Cerf, 1886, gr. in-8). Mais nous nous bornons à mentionner ce dernier travail, car nous ne le connaissons que par l'annonce qui en est faite au revers du faux-titre de *la Comédie et les Mœurs en France au moyen âge*. MARIUS SEPET.

Érasme en Italie. *Étude sur un épisode de la Renaissance accompagnée de douze lettres inédites d'Érasme*, par PIERRE DE NOLHAC, maître de conférences à l'École des Hautes-Études. Paris, C. Klincksieck, 1888, in-8 de VIII-139 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. de Nolhac constate tout d'abord que le voyage d'Érasme en Italie, qui se prolongea pendant près de trois années (1506 à 1509), laissa dans l'âme du grand humaniste des souvenirs ineffaçables et exerça sur la formation de son esprit et l'achèvement de sa personnalité, une influence qui n'a pas été assez remarquée, même par les écrivains qui ont le mieux parlé de lui. Cette période de la vie d'Érasme est, du reste, ajoute-t-il, « l'une des moins connues. L'absence de documents précis et authentiques a donné lieu à diverses erreurs, qui se répètent souvent de livre en livre. Il n'y a pas, dans sa volumineuse correspondance, plus de quatre ou cinq lettres écrites d'Italie, et encore sont-elles très courtes. Dans la petite série que nous publions de lettres d'Érasme à d'illustres Italiens, il en est qui remontent à cette époque intéressante. Elles nous ont servi pour fixer avec quelque certitude une chronologie jusqu'à présent douteuse. Les renseignements

très nombreux, épars dans les œuvres imprimées d'Érasme, recueillis et groupés autour des textes nouveaux, ont pris, peu à peu, une valeur plus grande, une signification plus utile ; plusieurs documents inédits du même temps nous sont aussi venus en aide, et nous avons essayé de tirer de ces sources diverses l'histoire, aussi complète que possible, du séjour d'Érasme en Italie. »

C'est un voyage très instructif et très agréable que nous faisons en compagnie d'Érasme et de M. de Nolhac, de Londres à Paris, de Paris à Orléans, à Lyon, à Turin, où le spirituel Hollandais fut reçu docteur (le 4 septembre 1506) ; à Florence, à Bologne, où il assiste à l'entrée triomphale de Jules II (11 novembre 1506), et où il se perfectionne dans l'étude de la langue grecque, sous la direction du professeur Bombasio, à Venise, où il est introduit dans la maison d'Alde Manuce, dont l'hospitalité laissait fort à désirer au point de vue gastronomique, et où il rédigea et publia ses *Adages* (l'achevé d'imprimer porte la date de septembre 1508) et où il brilla parmi les membres de l'Académie aldine à Padoue, à Ferrare, à Sienne, à Rome, où il arriva de la fin de février au commencement de mars 1509, et où il devait faire deux autres séjours, le dernier après une course à Naples. Il serait trop long d'énumérer tous les personnages célèbres que vit Érasme en ses voyages. Contentons-nous de nommer parmi eux l'imprimeur parisien Josse Badius, l'orléanais Nicolas Béraud, le pape Jules II, le professeur Scipion Fortiguerra, Jean Lascaris, J.-B. Egnazio, Marc Musurus, Girolamo Aleandro, Celio Calcagnini, Tommaso Inghirami, bibliothécaire du Vatican, le cardinal Raffaello Riario, etc. Le récit abonde en piquantes particularités. Il faut louer dans l'auteur d'*Érasme en Italie*, l'écrivain comme le critique, le traducteur comme l'annotateur. Il faut aussi louer en lui l'éditeur, qui a si bien mis en lumière les lettres d'Érasme, dont douze sur quinze étaient inédites, lettres adressées à Alde Manuce, à François d'Asola, beau-frère du célèbre imprimeur, à un prélat romain dont le nom n'est pas connu, à Sadolet, à Bembo, tirées les unes d'un recueil d'autographes du fonds de la reine Christine au Vatican, les autres d'une collection de lettres reçues par le cardinal Bembo et conservée à la Bibliothèque Barberini.

Le volume est terminé par un *Index des noms* et est précédé d'un sonnet très bien tourné en l'honneur d'Érasme

(O mon vieux maître Érasme, incomparable ami),

sonnet bien digne du poète auquel nous devons les beaux vers des *Paysages d'Auvergne* (Lemerre, 1888). T. DE L.

HISTOIRE

Atlas universel de géographie moderne, ancienne et du moyen âge, par VIVIEN DE SAINT-MARTIN et SCHRADER. Paris, Hachette, in-fol. — Prix de la livraison : 6 fr.

La cartographie officielle française ne laisse pas d'être représentée par des ouvrages de premier ordre et que l'Angleterre, ni même l'Allemagne n'ont le droit de considérer comme inférieurs à leurs productions si remarquables d'ailleurs. Il suffit de citer les cartes de l'état-major éditées par le Ministère de la Guerre avec une exactitude scientifique si rigoureuse, et les feuilles, imprimées en couleur, de la grande carte de France, exécutée au 1/100,000e par les agents du service vicinal, sous la direction du Ministère de l'Intérieur : le public connaît et apprécie ces magnifiques entreprises géographiques, mais ce que nous voulons lui signaler aujourd'hui, c'est celle, non moins considérable et splendide, inaugurée il y a dix ans par l'initiative privée de la maison Hachette. Cette librairie, voulant publier un atlas du monde entier, qui fût au courant à la fois des découvertes et des renseignements les plus récents, et des perfectionnements de l'art de la gravure appliqués à la cartographie, en confia d'abord la direction à un savant éminent, président honoraire de la Société de Géographie, M. Vivien de Saint-Martin, dont le nom n'a besoin pour personne d'aucun commentaire, puis à M. Franz Schrader, l'habile typographe à qui nous devons la première carte exacte de la chaîne des Pyrénées. On peut dire que l'œuvre qui sort de leurs mains est absolument irréprochable. Nous avons sous les yeux la 7e livraison de ce grand *Atlas de géographie universelle* qui va prendre hardiment la première place parmi toutes les publications analogues françaises, anglaises ou allemandes. — L'atlas complet doit avoir 110 cartes : celles contenues dans les six premières livraisons sont les suivantes (à raison de trois par livraison) : deux cartes du ciel, régions arctiques et antarctiques (2 cartes), Iles britanniques (2 cartes), Suède, Danemark et Norwège (2 cartes), Pays-Bas, Belgique, Suisse, Russie occidentale et Roumanie, Grèce, Empire ottoman (feuille du Nord-Ouest), Mexique, Amérique centrale, Archipels de l'Océanie, monde connu des Grecs avant Alexandre. — La dernière livraison comprend les cartes de l'Italie méridionale, de l'Asie septentrionale (empire russe), la seule qui donne d'une manière exacte tout le détail du système orographique de l'Asie centrale, et de l'Océanie (carte générale). Malgré la profusion des détails, toutes ces cartes doivent à la minutie de l'exécution une clarté remarquable : c'est tout à la fois une œuvre de science et d'art, qui fait également honneur à notre pays, aux auteurs, à leurs collaborateurs et aux éditeurs, et qui ne laisse aux plus difficiles qu'un seul desideratum : celui de voir diminuer les lenteurs de la publication. Certes, nous savons combien un

pareil travail exige de soin de toutes parts, par conséquent de temps; mais la première livraison a paru en 1877, et nous ne sommes aujourd'hui qu'à la septième, ce qui ne fait pas une par an! A ce compte-là, nos petits-enfants seuls ont l'espoir de voir l'*Atlas universel* complètement terminé; et alors, combien de cartes auront besoin d'être remaniées en raison des modifications de frontières que les événements pourront apporter aux délimitations actuelles de tel ou tel pays!... On annonce que les épreuves de la huitième livraison, qui doit comprendre les deux premières feuilles d'une grande carte de France qui sera complète en six, sont presque terminées; nous en souhaitons vivement la très prochaine apparition, convaincu à l'avance que cette carte sera une des plus belles que l'on aura jamais vues, et espérant que les autres se suivront à intervalles de plus en plus rapprochés.

R.

Nouveau Dictionnaire de géographie universelle, *contenant la Géographie physique, politique, économique, historique, l'ethnologie et la bibliographie,* par VIVIEN DE SAINT-MARTIN, avec la participation de L. ROUSSELET. Paris, Hachette, in-4. — Prix de chaque livraison : 2 fr. 50.

Trois volumes de cette publication, hors ligne à tous points de vue, et les deux premiers fascicules du quatrième sont actuellement en vente, et conduisent le lecteur à la lettre *N* et au mot *Nîmes*. L'ouvrage aura cinq volumes, du type du grand dictionnaire de Littré; et ce sera sans contredit le monument géographique le plus complet comme le plus intéressant de notre époque, si féconde cependant en travaux scientifiques exacts et précieux. Comme distribution et proportion des matières, on peut dire que les trois cinquièmes du dictionnaire sont occupés par l'Europe et les deux autres cinquièmes par les pays en dehors de l'Europe, et dans cette répartition, la très belle et très large part a été faite à la France : c'est ainsi que pour ce mot, le dictionnaire contient 171 colonnes de petit texte à 100 lignes la colonne, c'est-à-dire une description générale absolument complète de notre pays et équivalant à plus de deux volumes in-8... Sans compter les descriptions spéciales, consacrées à chaque localité particulière; le reste est à l'avenant, et l'étranger n'est pas négligé non plus : le mot *Mexique*, par exemple, comprend 75 colonnes du même texte. On est véritablement confondu de la masse prodigieuse de renseignements fournis par un si gigantesque travail! L'ordre et la méthode y règnent partout, car les auteurs sont restés fidèles à leur programme, et après les descriptions techniques de la configuration physique et des productions naturelles, la partie politique et économique, non moins que l'historique, ont sollicité leur attention et provoqué des études pleines d'intérêt pour le lecteur, qui trouverait difficilement ailleurs une telle abondance de détails. Des indications bibliographiques terminent

chaque article un peu considérable. Les sources originales, les explorations contemporaines les plus récentes ont été mises à contribution avec autant de soin que les documents les plus sérieux sur nos anciennes provinces et sur l'ethnographie. — Il est pourtant un point réservé par l'auteur : je veux parler de la concordance de la géographie moderne avec la géographie classique ou ancienne. M. Vivien de Saint-Martin annonce, pour faire suite, ou pendant, à son *Nouveau Dictionnaire de géographie universelle*, la publication d'un second dictionnaire embrassant la géographie grecque et romaine, la biblique, la byzantine, l'arabe, etc. Ce dictionnaire sera le complément naturel des cartes historiques de l'atlas pour les temps classiques et du moyen âge. — En attendant qu'il voie le jour, nous ne pouvons que recommander le *Nouveau Dictionnaire* comme un ouvrage des plus utiles aux gens sérieux que sa lecture charmera et instruira tout ensemble fort agréablement. L'esprit du livre est généralement à l'abri de tout reproche; les descriptions en sont claires et exactes, ainsi que chacun peut le constater en lisant les articles consacrés aux localités qui lui sont le plus familières, soit que l'on considère uniquement la configuration naturelle des pays, soit que l'on cherche des renseignements d'un ordre administratif, économique ou politique, soit que la partie historique vous attire plus spécialement. — Cette publication fait le plus grand honneur à son auteur, et lorsqu'elle sera complétée par le *Dictionnaire de Géographie ancienne* annoncé et l'*Altas universel* en cours de publication, il semble que la France n'aura plus rien à envier à l'étranger, dont jusqu'ici elle avait pu paraître un peu trop tributaire, géographiquement parlant. R.

De Paris à Naples, *ou les Étapes du pèlerin en France, en Suisse et en Italie,* par l'abbé David, ouvrage orné d'une gravure et de cartes. Paris, Letouzey et Ané, s. d., in-12 de 374 p. — Prix : 3 fr. 50.

Puisque la direction du *Polybiblion* m'a infligé le pensum de lire ce livre, j'en dirai du moins toute ma pensée. On pardonnera à l'éditeur d'annoncer pompeusement sur la couverture un vieux bois représentant Saint-Pierre de Rome, et deux cartes des chemins de fer tirées du Livret-Chaix ; mais on sera en droit de demander à l'auteur où sont les pèlerinages de Suisse que promet le titre. Va-t-il dire quelque chose de nouveau, ou tout au moins quelque chose sur les sanctuaires décrits dans un livre célèbre de Louis Veuillot ? Nous avons tort de l'espérer : l'écrivain nous raconte, en trois pages, qu'il est allé à Genève pour voir le lac ; il a même pris le bateau à vapeur jusqu'à Lausanne et, au retour, il a eu le mal de mer ; nous sommes heureux de savoir que le débarquement à Genève « suffit pour faire disparaître le mal *dans sa racine* » (p. 37) ; mais où sont les « étapes du pèlerin ? » Nous ne

sommes pas moins surpris de débuter par un grand chapitre sur Paris, où la piété tient sa place, il est vrai, mais où figure le récit d'un Congrès à Versailles, d'une promenade aux Champs-Élysées, etc. ; on pouvait aussi, peut-être, se dispenser de nous apprendre que l'Arc de l'Étoile « fut élevé sous le règne de Napoléon I[er], afin de perpétuer les hauts faits de ce grand capitaine, » et qu'au Bois de Boulogne, une « foule considérable prend ses ébats » (p. 25). Le voyage d'Italie débute par une quarantaine au lazaret de Bardonnèche ; c'est le moment du choléra, et l'auteur a bravé les dangers du voyage de Naples, « malgré les avis de toutes les personnes de connaissance. » Le séjour au lazaret est la plus intéressante page du livre, car c'est la seule où le touriste ne répète pas ce qui a été dit cinq cents fois avant lui, et quelquefois mieux. Franchissons les Alpes à sa suite et donnons, par quelques extraits, une idée de sa manière. Turin : « La gare de cette ville produit le plus bel effet *à* tous les voyageurs. » Chapelle de saint Sépulcre : « L'architecte Guarini *a peint* son originalité dans la construction de la coupole » (p. 67). Gênes : « Dans le quartier de la ville neuve, tout est grandiose, édifices *et population* » (p. 79). Le Musée du Vatican : « N'est-il pas instructif de savoir que le pontife de la religion véritable a dans ses appartements, *en forme de décoration*, toute cette collection de fausses divinités? » (p. 187). Naples : « Une véritable fourmilière humaine emplit de ses trémoussements les longues rues... Le pavé se trouve jonché de détritus de toute sorte, de trognons de choux, d'écorce d'*oranges*, car les *légumes* forment la base de la nourriture du peuple » (p. 203). Le Palais Pitti « renferme seize salles, dans lesquelles vous trouverez toutes les magnificences que peuvent produire l'or et les matières précieuses »... (p. 275 ; il y a aussi des peintures, paraît-il, dont le chef-d'œuvre « sans contredit » est la Vierge à la chaise, de Raphaël). Venise : « Du débarcadère sautons dans une de ces nombreuses gondoles amarrées au quai, et *vogue la galère!* Des gondoles de Venise, *on en a dit* beaucoup de bien et aussi beaucoup de mal. Les uns les ont dépeintes sous des couleurs si *chatoyantes*, qu'on ne saurait les reconnaître sous ces traits... » (p. 305). Le narrateur est également informé sur tous les sujets. Voit-il le *Laocoon?* il nous raconte aussitôt l'aventure de cet infortuné prêtre de Neptune. S'arrête-t-il à Monaco? il nous apprend avec détail comment les joueurs pontent ; comment le croupier fait tourner le cylindre. Fait-il l'ascension du Vésuve? ce sont les éruptions, les pluies de cendre, les « horreurs du cataclysme. » Va-t-il à Venise? voici l'histoire du Conseil des Dix, les mystères du pont des Soupirs, et, bien entendu, une abondante description du mariage du Doge avec la mer. Quand le voyageur ne risque pas ces nouveautés en son propre nom, il nous donne des pages entières tirées des bons auteurs, tels que le guide Joanne. La critique

d'art lui réussit moins (voir ses opinions sur Michel-Ange, p. 278). La langue qu'il emploie n'est pas toujours conforme aux grands modèles : il confond « donateur » et « donataire » (p. 182), « attachée » et « rattachée » : (« Pérouse est maintenant attachée au royaume d'Italie, » p. 262) ; il écrit volontiers : « Rien de comparable *comme* une soirée sur ce chemin pittoresque... » (p. 236). Mgr l'évêque de Séez a fait examiner cet ouvrage et a cru pouvoir l'approuver ; c'est une haute garantie d'orthodoxie, mais elle ne préjuge rien pour la grammaire. L'orthographe n'est pas moins singulière. Voici quelques spécimens de noms propres : *Fiézole* (p. 268, 284), le Lydo (p. 304, 325), le *Siccolo*, journal de Milan, Strabies (pour Stabies. p. 221), Marcil-Ficin (p. 265, pour Marsile Ficin), *Bertholde* (pour Barthole, p. 272), etc. Les épreuves ont sans doute été peu corrigées. Avertissons aussi l'auteur, pour un autre voyage, de se tenir en garde contre ce que lui racontera son cicerone ; il montre vraiment trop de complaisance pour les traditions apocryphes et n'en laisse passer aucune sans la recueillir. Il a aperçu par exemple, à Rome, la tour dite de Néron, « haute tour en briques *portant un cachet* antique. » « Un jour, s'écrie-t-il (p. 118), les Romains purent apercevoir sur le sommet de cet édifice leur empereur Néron, en costume de comédien et de joueur de harpe, contempler cet incendie de Rome allumé par ses ordres, etc. » On sait que la tour a été construite au moyen âge. Si toutes les sottises des guides sont consciencieusement répétées, le voyageur a une bonne provision d'inexactitudes qui lui appartiennent en propre : Dante, selon lui, a visité le Mont-Cassin (il veut dire Boccace) ; la Fornarina est la femme de Raphaël (il était si simple de dire son modèle) : le cloître de Saint-Jean-de Latran, « en style ogival (?) imite celui du Campo-Santo de Pise » (?) ; la Bibliothèque Laurentienne est à Venise (p. 23, 143, 201, 275, etc., etc.). Arrêtons-nous : le lecteur trouve trop long ce compte rendu. Nous l'aurions fait abrégé, si le livre ne se rattachait à une question à laquelle la critique n'a pas le droit de rester indifférente. Il faut couper court à une littérature d'« impressions » qui menace de nous envahir. Le premier venu, qui fait, en Italie ou ailleurs, le plus banal des voyages, se croit le droit de faire imprimer ses notes et de les offrir au public, sans avoir pris la peine de les mettre en œuvre. En comptant seulement un volume in-12 pour cent billets circulaires délivrés par la compagnie Paris-Lyon-Méditerranée, on peut arriver à un total bibliographique tellement effrayant que l'esprit se refuse à le calculer. Par grâce, Messieurs les touristes, gardez pour vous et vos amis vos carnets de voyage.

P. DE NOLHAC.

Histoire des premiers temps de l'Église, d'après les Actes des Apôtres et les Épîtres, par l'abbé Mérit, chanoine honoraire, curé de Saint-Pierre de Saumur. Tours, A. Cattier, 1887, in-8 de VIII-342 p. et 3 grav. hors texte.

Ce nouvel ouvrage de M. l'abbé Mérit fait suite à sa *Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ,* d'après les quatre Évangélistes. C'est l'histoire de la prédication apostolique et des commencements de la société chrétienne, d'après les Actes et les Épîtres des Apôtres. Suivant pas à pas les écrivains sacrés, l'auteur a recueilli avec soin dans leurs pages inspirées tout ce qui a pu ajouter un trait au tableau de l'Église naissante et au récit des faits et gestes de ses premiers membres ; il a groupé dans leur ordre la série des événements et coordonné avec art les différents matériaux que lui ont fournis les textes sacrés. Il s'en tient à ces sources sûres, et sur quelques points seulement il complète les données de l'Écriture sainte par celles de la Tradition. Une première partie, qui comprend environ un tiers du volume, nous donne un tableau rapide des origines de l'Église depuis l'Ascension de Notre-Seigneur, et nous initie à la vie intime des premiers chrétiens ; elle nous fait connaître les travaux des Apôtres, et spécialement de saint Pierre, jusqu'à son arrivée à Rome et à la fondation de l'église d'Alexandrie par son disciple saint Marc. La seconde partie, qui occupe à peu près tout le reste du volume, a pour objet l'apostolat de saint Paul : ses prédications, ses voyages, ses épîtres. Enfin, un appendice d'une vingtaine de pages est consacré à l'apôtre saint Jean. La vie du saint évangéliste s'y trouve retracée et ses œuvres étudiées depuis l'Assomption de la sainte Vierge jusqu'à sa bienheureuse mort à Éphèse.

Comme on le voit, ce n'est point un ouvrage d'érudition que M. l'abbé Mérit a prétendu donner au public, mais plutôt une œuvre d'édification et d'enseignement religieux; car, comme il le dit lui-même dans un court préambule, son intention n'est pas de discuter sur des faits et des dates, mais d'affermir la foi du lecteur et de réjouir sa piété. Il a, croyons-nous, pleinement atteint ce but. Ajoutons que ce récit déjà si intéressant des œuvres merveilleuses opérées par l'Esprit-Saint dans la fondation de l'Église se trouve rehaussé par les charmes d'un style toujours facile, plein de couleur et d'animation, qui a depuis longtemps assigné à M. l'abbé Mérit un rang distingué parmi nos bons écrivains et assuré à ses œuvres un succès auquel tous les amis de l'Église sont heureux d'applaudir. C. P.

Campagne de Prusse (1806), d'après les archives de la guerre, par P. Foucart, capitaine breveté au 39e régiment d'infanterie. *Iena,* avec 2 cartes et 3 croquis. Paris, Berger-Levrault, 1887, in-8 de XVI-730 p. — Prix : 10 fr.

Voilà un bon livre, non seulement pour les militaires, mais encore

pour tous ceux qui s'intéressent particulièrement aux questions historiques. M. Foucart a pensé que nous avions assez de récits fantaisistes de la campagne d'Iéna, et qu'il était temps d'en donner, non pas une nouvelle narration, mais un récit officiel, où les appréciations particulières cédaient le pas aux faits, aux événements précis. Ce livre n'est pas une compilation, il n'est pas davantage une œuvre originale où le capitaine Foucart aurait exposé ses vues sur la conduite des opérations militaires par Napoléon en 1806 : c'est l'enregistrement « jour par jour » des ordres donnés par l'empereur, le major-général, les maréchaux, pour la marche des troupes, leur concentration, les approvisionnements, etc., etc. En réalité, c'est là un travail d'étude qui servira puissamment les militaires à se rendre compte de ces grands principes de stratégie qui demeurent les mêmes en dépit des années, et quels que soient les perfectionnements de la tactique. Nous devons être d'autant plus reconnaissant au capitaine Foucart d'avoir entrepris une telle œuvre qu'elle n'est point de celles qui rapportent grande gloire, étant modeste autant qu'utile, puisqu'elle se borne à l'enregistrement et à la copie de documents publics. Des cartes suffisantes permettent de suivre franchement le récit des opérations, et deux tables, dont une analytique, mettent le lecteur à même de rechercher rapidement les éclaircissements dont il peut avoir besoin dans le courant de sa lecture. C'est un détail qui a son importance dans un travail du genre de celui-là, où les comparaisons s'imposent à chaque instant si l'on veut que l'étude soit profitable.

Nous pensons que M. le capitaine Foucart, qui s'est arrêté à la journée du 14 octobre, c'est-à-dire à Iéna et à Auerstadt, nous donnera la fin de la campagne : nous nous plaisons à ne considérer son présent livre que comme le tome premier de son ouvrage. A. DE S.

Histoire de la seconde République française, par Pierre de la Gorce. Paris, 1887, Plon et Nourrit, 2 vol. in-8 de III-493 et 628 p. — Prix : 16 fr.

Comment la seconde République est-elle née? Quelle a été sa vie? Comment et pourquoi a-t-elle succombé? C'est à ces trois questions que ces deux volumes répondent. Pour éclairer son sujet de nouvelles lumières, l'auteur a puisé à des sources dont il donne souvent, pas assez peut-être, l'indication précise. Il a utilisé tous les témoignages sincères et de précieux documents inédits. Son travail a beaucoup d'ampleur.

Et d'abord comment est née la seconde République? M. de la Gorce ne nie pas, malgré ses sympathies pour la royauté du 7 août, les symptômes d'anarchie intellectuelle et morale, les tumultes de certains cours publics, les influences délétères des romans-feuilletons,

les dangers des publications révolutionnaires, les faits de corruption dans les régions supérieures, les entraînements des spéculations, les grands procès et les grands crimes. Mais il estime que la nation était lasse de son bien-être; elle l'était plutôt du cercle étroit où s'enfermait une politique d'oligarchie; de plus, il passe sous silence le scepticisme de la bourgeoisie, l'irréligion gouvernementale trop souvent hostile à l'Église. Et pourtant, quand la Révolution éclata, brisant le trône qu'elle avait élevé, le « doigt de Dieu » n'est pas visible à l'historien. Il rappelle les banquets réformistes où l'opposition dynastique fit le jeu des démolisseurs, les effarements de la cour, les ministères éphémères, l'abdication, l'inaction de l'armée, alors que le maréchal Bugeaud, son chef, aurait pu rapidement écraser l'émeute, puis la fuite précipitée du Roi, s'écriant : « Comme Charles X ! » Les républicains eux-mêmes furent étonnés de leur victoire; Lamartine avait fait écarter la régence; la monarchie, entourée de princes valeureux, soutenue par une grande majorité parlementaire, s'écroulait.

Sur ses ruines, trois républiques apparaissaient : l'une, bourgeoise, avec Marrast; une autre, jacobine, s'échelonnant de Ledru-Rollin à Blanqui; une autre enfin, socialiste, avec Louis Blanc. Dans le gouvernement provisoire, elles eurent toutes les trois des représentants. La république bourgeoise ou modérée avait le nombre mais non la force, car Ledru-Rollin et Louis Blanc, flatteurs des passions populaires, la combattaient, et Lamartine, à qui son *Histoire des Girondins* faisait une position fausse, n'avait que son éloquence pour écarter le drapeau rouge; ses instincts de gouvernement étaient vagues et pleins de contrastes. Le nouveau pouvoir, sorti des barricades, avait à pacifier la rue, à sauvegarder les finances, à maintenir la paix extérieure; il était inhabile à cette triple tâche. Les émeutes se succédaient; cependant avec l'armée et les bons citoyens, il contint l'anarchie. Lamartine refusa patriotiquement d'engager la France dans une conflagration européenne. Mais, ni Garnier-Pagès ni plus tard Goudchaux ne réorganisèrent les finances.

La Commission exécutive, où Lamartine siégeait avec Ledru-Rollin, n'eut à la suite du gouvernement provisoire ni prestige ni puissance. On avait dû enfin, par le suffrage universel, consulter la nation. L'Assemblée Constituante, en dépit de la pression exercée par Ledru-Rollin et ses proconsuls, fut la victoire de la République modérée, mais la démagogie et le socialisme, unis par Louis Blanc dans un même effort, continuèrent leurs complots. L'échauffourée du 15 mai 1848 en fut l'explosion; puis, à l'occasion d'un décret restrictif des ateliers nationaux, toutes les forces du socialisme révolutionnaire et du jacobinisme se coalisèrent dans une insurrection gigantesque; dès le 21 juin la Commission exécutive avait vécu, tous les pouvoirs avaient été

conférés, pour le salut public, au général Cavaignac. Ce fut alors le point culminant du péril social. L'auteur expose avec netteté cette phase décisive de la République. La victoire fut chèrement achetée; le sang et la prière d'un auguste martyr sauvèrent la France mieux que n'auraient pu faire la résistance de l'Assemblée, la vaillance héroïque de l'armée, de la garde nationale et des mobiles. En définitive, les journées de juin frappèrent la République d'un coup mortel. Jacobins et socialistes ne cessèrent pas, il est vrai, de conspirer et d'agir; le pays se détachait d'eux énergiquement.

La Constituante avait le devoir, non seulement d'assurer l'ordre public, mais de venir en aide au Saint-Père, dont les nobles réformes avaient disparu dans le triomphe de la démagogie. L'Italie, travaillée par les sociétés secrètes, et d'ailleurs hostile à la race allemande, s'était soulevée contre l'Autriche. M. de la Gorce applaudit au libéralisme national que des patriotes honnêtes, mais prompts aux illusions, MM. Balbo d'Azeglio et quelques autres, mettaient au service d'une cause que le carbonarisme exploitait. M. de Metternich était plus clairvoyant; il comprenait et signalait la portée du mouvement dangereux qui emportait l'Italie. Et, en effet, l'exaltation des esprits grandissait, l'incendie révolutionnaire atteignait Rome, Pie IX pouvait être d'un jour à l'autre captif de la démagogie. Cavaignac et l'Assemblée eurent l'honneur, à défaut d'une intervention directe dans les affaires de la capitale du monde catholique, de vouloir assurer par des mesures actives la sécurité du Pontife; sa retraite à Gaëte rendit inutile cette initiative.

Ce n'est pas tout. La mission populaire de l'Assemblée, c'était de faire une Constitution. Son inexpérience la servit mal : elle rejeta l'institution de deux Chambres, adopta le suffrage direct, et non à plusieurs degrés, pour l'élection des représentants de la France, et de plus mit en présence deux pouvoirs rivaux : l'Assemblée et son Président, sans rien décider qui pût prévenir ou finir légalement une collision.

M. de la Gorce fait alors sortir de son ombre une figure mystérieuse. Dégoûté de la république, le peuple tournait ses regards vers Louis Bonaparte. La Constituante, après avoir indignement proscrit les princes d'Orléans, toléra, sur la proposition de Jules Favre, la mise en scène politique de Napoléon : elle croyait n'avoir rien à craindre, elle introduisait l'ennemi dans la place. Louis Napoléon fut deux fois élu représentant; ce succès éclatant en présageait un autre. Cavaignac, profondément honnête, avait contre lui ses attaches républicaines et ses souvenirs de famille. Bonaparte, au contraire, portait un nom prestigieux qui lui assurait la victoire. Son nom signifiait pour la bourgeoisie, l'ordre; pour un grand nombre d'ouvriers, le socialisme; pour

la généralité du peuple, la souveraineté nationale ; pour tous, la gloire. On oubliait ses folles équipées de Strasbourg et de Boulogne, l'affiliation de sa jeunesse au carbonarisme et son invasion des États romains ; ses promesses conservatrices étaient prises au sérieux ; son silence était réputé profondeur ; sa bonté naturelle et sa dextérité séduisaient. Aussi eut-il aux élections présidentielles, 10 décembre 1848, une très grande majorité de suffrages ; Cavaignac quitta le pouvoir avec une loyauté qui honora son caractère.

D'autre part, l'Assemblée législative, élue le 13 mai 1849, marqua les tendances de l'opinion. Il y eut près de cinq cents monarchistes, et parmi eux deux cents légitimistes. Son mandat difficile et multiple, c'était de protéger dans la personne du souverain Pontife les intérêts catholiques, de neutraliser les attentats révolutionnaires, d'émanciper l'enseignement, de reviser la Constitution, de vivre en harmonie avec le Président.

Comment remplit-elle ce mandat ? Elle eut la gloire de définir nettement le but équivoque de l'expédition romaine, inauguré par Cavaignac et la Constituante ; Pie IX ne tarda pas à reprendre son autorité ; prudent et sensé, il se borna aux réformes administratives et financières, dont Thiers lui-même, dans un rapport justement loué par M. de la Gorce, reconnut la sagesse. De son côté, Louis-Napoléon, fidèle à son passé, vit avec défiance l'intervention française. Il avait sa politique à lui, souvent contraire à celle de ses ministres, et la politique de son entourage ; sa lettre malheureuse au colonel Edgard Ney fut de sa part une réaction, pour le moment elle n'eut pas de suites.

En face des menées démagogiques et des émeutes antiromaines et antifrançaises du 13 juin, l'Assemblée se montra vigilante et ferme. Le jacobinisme socialiste, en effet, restait menaçant, la « solidarité » républicaine embrassait le centre et le midi du pays.

La liberté relative de l'enseignement, arrachée au monopole universitaire fut une autre conquête pour la Législative. L'auteur expose amplement les grands débats où les orateurs catholiques et les orateurs libéraux déployèrent toutes les ressources de l'éloquence ; il prouve qu'en ces circonstances une transaction devenait nécessaire, que la loie votée, malgré ses restrictions et les justes réserves des autorités ecclésiastiques, eut de très beaux résultats. Un bref de la secrétairerie pontificale félicita M. Molé, M. de Montalembert, M. de Falloux, des services rendus par eux à l'Église. Le Père de Ravignan, agissant sans doute au nom de son ordre, remercia M. Thiers de sa loyale intervention... De 1850 à 1852, deux cent cinquante-sept établissements libres furent créés.

Il faut aussi féliciter la Législative de ses remarquables travaux

d'économie sociale ; sympathique aux classes ouvrières, elle améliora sensiblement leur situation matérielle et morale. Par malheur, les dissentiments politiques de la monarchie persistèrent ; ce qu'on appelait alors la « fusion » ne put se faire, malgré l'intelligente activité de M. le comte de Chambord ; à cette occasion, l'auteur s'empresse de rendre hommage à l'esprit élevé et patriotique du Prince, à son grand caractère, à sa modération conciliante, qui n'enlevait rien à la dignité de son attitude. Seulement il a tort de l'appeler un prétendant ; M. le comte de Chambord était un principe.

L'insuccès des projets monarchiques se compliqua de l'impossibilité d'une revision de la Constitution ; grâce à l'opposition des républicains et des orléanistes exclusifs, cette tentative éminemment nationale échoua, l'Empire était fait.

Ici l'auteur, après avoir savamment, et d'une façon alléchante, expliqué la vie de la seconde République, expose comment elle s'achemine vers une fin tragique. C'est l'ère des « conflits; » un chapitre spécial en narre les causes, les vicissitudes, le dénouement. On ne le lit pas sans avoir l'absolue conviction que le Président, l'œil sur le but de son ambition, ne cessa de la servir par une politique personnelle qui enfin, saisissant son heure, celle des divisions et de l'impuissance de l'Assemblée, prépara son coup d'État et l'accomplit, alors qu'il se croyait sûr de ses ministres « avides de faire une prompte fortune, » de l'armée, de la bourgeoisie et du peuple. M. de la Gorce démontre que les républicains, en affranchissant Bonaparte de ses entraves électorales, en s'opposant à la revision constitutionnelle, à la motion des questeurs, dernier appel à la défense de l'Assemblée contre un coup de force imminent, firent eux-mêmes et le coup d'État et le second Empire, quittes à poser plus tard en victimes de l'un et de l'autre. Au reste, l'auteur n'hésite pas à censurer, avec preuves à l'appui, l'œuvre du Deux-Décembre. Que serait devenue la France, si l'explosion socialiste dont il raconte les horreurs avait réussi ? Quant à la seconde République, dit-il, « si on la compare à la première et à la troisième, alors on l'absout ; on ne se contente pas de l'absoudre, on se prend à la regretter. »

Malgré quelques réserves et quelques desiderata, il faut louer dans cet ouvrage l'impartialité, le mouvement dramatique des récits, les convictions catholiques et monarchiques, l'appréciation en général exacte des hommes et des choses. Somme toute, il se place dignement, ce qui est beaucoup dire, à côté du livre de M. Victor Pierre sur le même sujet.

PAUL RODERY.

Mœurs et Coutumes de la France. *La Famille d'autrefois (le mariage, la naissance, la mort)*, par Henri Bouchot, ancien élève de l'École des chartes, attaché au Cabinet des estampes de la Bibliothèque nationale. Paris, H. Lecène et H. Oudin, 1887, in-4 de 324 p., orné de 30 gravures inédites, d'après les originaux de la Bibliothèque nationale. — Prix : 4 fr.

Dès les temps les plus reculés, la famille a eu des coutumes, en quelque sorte consacrées, qui, à l'occasion des grands événements du foyer, les mariages, les naissances, les morts, prêtaient aux manifestations de sa vie des caractères particulièrement remarquables. Ces caractères ont varié selon les époques ; les relever, n'est-ce pas retracer, sous ses différents aspects, une des formes les plus attachantes de la vie sociale ? C'est ce que vient d'effectuer M. Bouchot dans une œuvre d'ensemble, qui emprunte aux sources dont elle s'est inspirée une réelle originalité. Déjà, nous lui devions un travail plein d'une très intéressante érudition au point de vue iconographique : *le Livre, l'Illustration et la Reliure*. Aujourd'hui, sa *Famille d'autrefois* nous est présentée, elle aussi, à la lumière de documents du même genre et qui sont bien propres à affriander les gourmets : — Chartes et manuscrits peu connus de la Bibliothèque et des Archives nationales, livres rarissimes, miniatures, tapisseries historiées, livres d'heures à vignettes, dessins et inscriptions de pierres tombales..., et, par-dessus tout, estampes avec leurs naïves légendes, dépeignant au naturel coutumes et costumes.

Tel est le filon auquel s'est attaché M. Henri Bouchot, et dont il s'est appliqué à mettre en valeur les richesses. Sur Paris se concentrent, il est vrai, les recherches ; mais Paris est pris presque comme un observatoire ; et, autour de ce point central, avec une méthode lumineuse, sont coordonnés, époque par époque, les faits indispensables du sujet. Les divisions de l'ouvrage répondent à l'énoncé du titre. Le mariage, la naissance, la mort, sont successivement étudiés dans leurs principales coutumes : 1° depuis les origines jusqu'au XIIIe siècle; 2° du XIIIe siècle jusqu'à la Renaissance ; 3° de la Renaissance jusqu'à la Révolution.

L'auteur crayonne tour à tour, dans leurs mœurs et leur façon de vivre, les Gallo-Romains à demi-païens, les Francs à demi-barbares des temps mérovingiens et carlovingiens, les seigneurs féodaux et les bourgeois du moyen âge, les hommes raffinés du XVIe siècle, les contemporains de Louis XIV, déployant à l'envi le luxe et le faste. Il rend hommage à l'action de l'Église qui seule, au prix d'infatigables efforts, eut le pouvoir de discipliner des natures grossières ; mais, il nous semble outrepasser la mesure dans l'esquisse qu'il nous donne du régime féodal, et où, en regard du mal, il n'indique presque aucun élément de bien. Pour le XIe siècle, par exemple, n'eût-il pu mentionner tout au moins l'admirable portrait que Guibert de Nogent

nous a laissé de sa mère, et les quelques lignes où il nous découvre l'intérieur domestique si pur, à l'abri duquel se fit son éducation?

Du fond du tableau et même de ses coins les plus sombres, se détachent des scènes d'une vérité pleine de charme, que l'auteur a su rendres vivantes par un pinceau fin et délicat. Scènes joyeuses des fiançailles et des mariages, des naissances et des baptêmes, représentées comme si nous y étions, avec de curieux détails sur les rites et banquets, et de gracieuses particularités de costumes. A la cérémonie de l'échange des promesses, nous admirons la fiancée des XIVe et XVe siècles, ayant ses cheveux épars, symbole de sa jeunesse virginale, la tête couronnée d'un chapelet de fleurs, et en robe vermeille. Plus tard, nous contemplerons l'épousée devenue mère, parée comme au jour de ses noces, en attendant ses relevailles, se distraire dans la compagnie de ses commères, dont les *Caquets de l'accouchée,* au XVIIe siècle, recueilleront les gais et piquants propos. — Puis viendront les jours de deuil; la mort se manifestera également avec ses traditions, avec ses images symboliques d'abord des plus simples et dont les sculpteurs et les auteurs de danses macabres, au lendemain de la Renaissance, exagéreront à plaisir le terrible réalisme.

Parmi les traits que relève l'auteur, nous regrettons de n'en trouver aucun, au sujet de coutumes d'un ordre plus intime et plus significatif sous le rapport des mœurs domestiques. Celles-ci étaient beaucoup moins répandues dans le Nord qu'au Midi; mais elles n'y étaient pas inconnues. Nous savons que des familles y tenaient des mémoriaux, où venaient s'inscrire, en des termes quelquefois fort touchants, les actes constitutifs de leur existence. La chose n'était-elle pas intéressante à noter?

Le livre de vulgarisation dont nous sommes redevables à M. Henri Bouchot sera d'autant mieux accueilli que l'érudition s'y montre dégagée d'un appareil scientifique rebutant pour les gens du monde, et qu'il est très littéraire. Magnifiquement imprimé, une autre garantie de succès lui est assurée par les trente gravures inédites dont il est enrichi.

CHARLES DE RIBBE.

Don Carlos et Philippe II, par le comte CHARLES DE MOÜY, ambassadeur de France à Rome. 3e édition. Paris, Perrin, 1888, in-12 de XXIV-368 p. — Prix: 3 fr. 50.

En réimprimant, après vingt-cinq ans, une étude historique qu'on n'avait pas oubliée, M. de Moüy annonce dans une nouvelle préface qu'il a fait tous ses efforts pour composer un « livre définitif, » en profitant « des documents qui ont été publiés depuis l'époque déjà éloignée où il avait paru. » Nous ne voudrions pas nous laisser aller à de mesquines critiques; mais il nous faut dire cependant les raisons pour lesquelles

l'ouvrage ne nous semble pas tout à fait au courant de la science historique, et nous le ferons d'autant plus librement, que sur l'ensemble nous sommes bien près d'adopter les conclusions de l'auteur.

Les documents espagnols paraissent être aussi complets que possible. M. de Moüy cite le plus souvent les textes en note, ce qui rend le contrôle facile. Mais les sources françaises sont moins scrupuleusement désignées. Il est fait usage, à chaque page, du témoignage de l'ambassadeur de France près du roi d'Espagne, M. de Fourquevaulx, dont les dépêches, si connues qu'elles soient, demanderaient à être indiquées avec plus de précision, en renvoyant aux folios du manuscrit. Il en est de même des lettres de Catherine de Médicis, en réponse à la correspondance du diplomate qu'elle avait placé près de sa fille bien-aimée : on ne peut ignorer que ces lettres viennent d'être publiées avec des annotations très compétentes par M. de la Ferrière ; il aurait été très simple de renvoyer au volume des documents inédits de l'histoire de France qui le contiennent.

La jeune princesse de Valois, mariée à Philippe II en 1560, et qui joue un rôle romanesque dans la triste histoire de don Carlos, est constamment appelée « Isabelle » par l'auteur. Nous ne croyons pas qu'elle ait jamais porté ce nom ; elle n'est connue que sous celui d'Élisabeth, qui lui venait de son parrain Henri VIII ; et il est impossible d'ignorer que M. le marquis du Prat a consacré à la biographie de cette malheureuse reine un beau volume, publié en 1859, et composé justement d'après les dépêches de M. de Fourquevaulx. Plusieurs chapitres traitent de don Carlos, et auraient mérité d'être cités, d'autant qu'ils sont appuyés sur cent cinquante pages de pièces inédites. Plus récemment, un historien, mort dans tout l'éclat de son talent, M. Forneron, a examiné le point délicat des rapports de l'infant avec son père dans son érudit et important ouvrage sur Philippe II (4 vol., 1881-82). Sa brillante exposition résume d'une façon très pittoresque de nombreuses recherches, et ne pouvait passer inaperçue.

Enfin, puisque M. de Moüy est à la portée, mieux que personne, des archives du Vatican, nous lui signalerons une curieuse lettre du roi d'Espagne au pape saint Pie V, en date du 20 janvier 1568, au lendemain de l'arrestation de l'infant. Il en existe une analyse, malheureusement trop succincte, dans un carton des archives nationales (Hist. ecclésiastique, L. 391, fol. 14). « Le roi ne pouvant mettre une digue aux excès provenant de la nature et du caractère du prince, n'a vu d'autre ressource pour s'acquitter de ses devoirs envers Dieu et pour le bien de ses Royaumes et Estats que de le mettre en prison (malgré sa douleur et ses sentiments que Sa Sainteté peut aisément juger, étant son fils aîné). Il fera connaître à Sa Sainteté ce qu'il arrivera au sujet de cette affaire. »

Ce qui arriva, c'est que don Carlos mourut au bout de six mois dans sa prison, solution la plus heureuse pour lui-même, pour l'Espagne et pour le roi son père. Mais on comprend qu'avec la réputation d'implacable férocité qu'a laissée avec assez juste raison Philippe II, les historiens n'aient pas manqué d'accuser le père de la fin prématurée de son fils. L'auteur donne la note exacte, en concluant à une mort naturelle, amenée peut-être par des excès de table, dont le prince était coutumier, et que ses gardiens se préoccupaient médiocrement de réprimer. Il expose, dans un long récit et d'après tous les témoignages contemporains, les faits étranges qui, de jour en jour plus fréquents, ne laissaient aucun espoir de guérison et rendaient l'héritier légitime du trône le personnage le plus dangereux du royaume. Son jugement ne diffère guère de celui porté par le savant historien de Belgique, M. Gachard, dans son ouvrage également intitulé : *Don Carlos et Philippe II;* et sa réfutation du livre publié en 1878 par don José Guell y Rente est absolument convaincante. C'est dire que M. de Moüy a fait une œuvre intéressante et utile sur un sujet qui a donné lieu dans le passé aux plus vives controverses.

G. BAGUENAULT DE PUCHESSE.

Histoire contemporaine d'Angleterre, *depuis l'avènement de la reine Victoria jusqu'aux élections générales de 1880 (1837-1880)*, par MAC CARTHY, membre de la Chambre des Communes. Traduit de l'anglais avec l'autorisation de l'auteur par LÉOPOLD GOIRAND, député. Paris, Didier, 1885, 5 vol. in-8 de XXXVII-366, 339, 275, 265 et II-294 p. — Prix : 30 fr.

Nous serions bien en retard pour rendre compte de l'*Histoire contemporaine d'Angleterre*, de M. Mac Carthy, si le dernier volume, daté comme les autres de 1885, ne venait seulement d'être livré au public. Cet important ouvrage porte en anglais le tire plus étendu de : *History of our own times*. L'histoire du règne de la reine Victoria forme bien le fond du tableau, mais elle est rattachée à l'histoire générale de notre temps par de nombreux épisodes largement développés. Ces apparentes digressions sont, d'ailleurs, justifiées : quels que soient les événements et en quelque endroit qu'ils se passent, toujours et partout l'Angleterre intervient avec la question de son intérêt et réclame une indemnité. On ne peut raconter son histoire sans y mêler celle de l'univers. M. Mac Carthy est un publiciste distingué, ancien éditeur du *Morning Star*, puis rédacteur en chef des *Daily News*. Il a collaboré à la *Westminster review* et à la *London quarterly review*, et a publié quelques romans. Il est aujourd'hui membre de la Chambre des Communes, où il a pris rang dans le groupe parnelliste. Cette longue pratique de la politique lui a permis d'écrire facilement un livre qui lui fait honneur. Après sa connaissance des hommes et des choses, je louerai surtout

la modération et l'impartialité de ses jugements. M. Mac Carthy parle en bons termes de la France et du mouvement religieux en Angleterre; il aime son pays sans se croire tenu, ni de toujours le justifier, ni de dénigrer les autres. Ses portraits sont aussi particulièrement réussis. Le traducteur a sa part de ce dernier éloge : il les aurait retouchés. M. Goirand annonce encore dans son avant-propos qu'il a « sacrifié hardiment la plupart des citations latines et des exemples ou métaphores tirés de l'antiquité. » Il a ainsi fait preuve de bon goût : ce genre d'ornementation est tout à fait passé de mode. Mais il devrait supprimer également les citations anglaises ou se mieux renseigner sur leur origine. *Rasselas* et l'*Arcadia* ne sont pas des poèmes, mais des contes en prose. Il ne faut pas traduire *The Newcomes,* qui est un nom propre de famille, par les *Nouveaux venus*. Dire sèchement qu'Edmond Spenser — M. Goirand préfère l'appeler Édouard Spenser — « a fait paraître *la Reine des Fées,* » me semble un singulier renseignement sur une œuvre si connue. En citant une mélodie de Moore, il serait aussi à propos de rappeler le succès des *Mélodies irlandaises* que celui de *Lalla Roukh*. Le nom Browning est plusieurs fois précédé des mots Miss ou Mlle : c'est Miss Élisabeth Barrett qu'il faudrait dire, nom sous lequel Mrs. Browning était déjà célèbre avant son mariage. Le « poète Lauréate » qui a célébré la charge de Balaklava s'appelle Tennyson. M. Mac Carthy, qui consacre deux chapitres fort bien traités à la littérature du règne, ne peut être rendu responsable de ces négligences, et je suppose que M. Goirand lui-même aura eu recours à quelque aide peu érudit pour le travail de la traduction et de l'annotation.

Je serais même porté à croire que les épreuves de ce cinquième volume — qui s'est fait assez longtemps attendre pour arriver correct aux mains du public — ont à peine été revues par M. Goirand, tant les fautes d'impression y pullulent : j'en ai compté jusqu'à trois ou quatre dans certaines pages (p. 224). Je ne donne cette excuse que pour ce qu'elle vaut, et n'admets guère qu'elle justifie les répétitions d'une même coquille, ni les altérations du sens. C'est ainsi que deux fois nous retrouvons Reader au lieu de Reade, et deux fois aussi Le Sing au lieu de... Lessing. C'est ainsi que M. Goirand fait dire à son auteur : « Aux écrivains que nous venons de citer, on doit ajouter... » (p. 233), et ce sont les mêmes noms déjà énumérés qui reviennent. Ailleurs (p. 248), parlant de Dickens : « Ses connaissances générales, assez restreintes, étaient celles d'un gentilhomme anglais bien élevé. » Or, Dickens, qui n'était pas gentilhomme, n'avait rien non plus de la solide culture intellectuelle de l'aristocratie anglaise. L'auteur a sans doute écrit *gentleman,* dont le sens, assez connu pourtant, est ici parfaitement acceptable. Enfin, pour en finir avec les critiques, il me

semble que dans une citation du *Dieu des bonnes gens* de Béranger (p. 103), il eût fallu rechercher le passage en question et rétablir les cinq mauvais vers du texte, au lieu de retraduire nonchalamment en prose la traduction anglaise. Toutes ces négligences dénotent soit un certain manque de respect pour l'auteur et pour le public, soit une connaissance imparfaite du sujet. En ce qui touche l'histoire parlementaire, je serais tout disposé à fermer les yeux sur beaucoup d'imperfections : il est de dogme maintenant en France que les sciences politiques se savent d'intuition. Mais l'histoire littéraire n'est pas un carrefour banal ; sans exiger de mot de passe pour reconnaître les initiés, j'aime qu'on s'essuie au moins les pieds avant d'entrer dans le sanctuaire. Ce dernier volume se termine par une table analytique qui révèle une main plus soigneuse et plus exercée. Spenser, Lessing, Reade, Rlackmore, Warren, etc., y retrouvent l'intégrité de leurs noms, et le « poète Lauréate » a disparu. EMM. DE SAINT-ALBIN.

Memorie sulla la Vita e gli scritti di M^or^ Domenico Turano, vescovo di Girgenti. *Discorso funebre. Note e ricordi*, pel sac. GIOVANNI BELLOMO. Palermo, tip. di Camillo Tamburello, 1886, in-4 de 239 p. et un portrait.

Le 2 février 1886 mourut à Palerme, dont il était originaire, Mgr Dominique-Marie Turano, ancien évêque de Girgenti. Il était dans sa soixante-onzième année et s'était rendu célèbre dans toute la Sicile par ses vertus sacerdotales, son zèle apostolique, ses talents d'orateur et d'écrivain. Tous les journaux de Palerme, même les journaux libéraux, mais spécialement la *Sicilia cattolica*, rendirent un juste hommage à sa mémoire. L'abbé Giovanni Bellomo, chapelain pour l'administration des sacrements de la paroisse de Sainte-Croix, à Palerme, lui a élevé un monument dans l'ouvrage dont nous avons transcrit le titre.

On y trouve les inscriptions composées pour l'ornement de l'église au jour des funérailles et une description de cette cérémonie, l'oraison funèbre, qui est éloquente et se rapproche plus du genre français que la plupart des discours de même nature composés en Italie. A la suite se lisent des notes historiques, au nombre de trente et une. Plusieurs sont développées et offrent un véritable intérêt historique. Trois brefs adressés par Pie IX à l'évêque de Girgenti pour louer son zèle sont reproduits textuellement. Enfin neuf notices sur des personnages ou des institutions, et la dernière contenant le récit des honneurs funèbres rendus à Mgr Dominique Turano dans les diocèses de Girgenti et de Monreale.

Ce prélat commença par être chanoine de Palerme, et tandis qu'il résidait dans cette ville, il exerçait un apostolat fructueux, surtout

parmi la noblesse. Il prêcha avec succès, dirigea l'éducation de quelques gentilshommes, et convertit deux protestants de marque. Nommé le 13 mars 1872 au siège épiscopal de Girgenti, qui est l'ancienne Agrigente, il remplit avec un zèle apostolique des fonctions toujours difficiles, mais surtout à l'époque où il vécut, au milieu d'un pays bouleversé par les révolutions. Il visita tout son diocèse, et son voyage fut une marche triomphale. Il prêchait dans toutes les églises. Il présida aux retraites ecclésiastiques et y prit la parole très souvent. Il tint le synode et y promulgua des décrets de discipline. Il fonda un séminaire sous le patronage de saint Augustin et de saint Thomas, et il écrivit de nombreux ouvrages sur lesquels il peut être utile de s'arrêter un instant :

Les écrits de Mgr Turano se partagent en plusieurs catégories : 1° *Leçons d'archéologie biblique* (imprimées en 1864 et 1880, in-8) ; — *La Symbolique, ou explication des miracles de Notre-Seigneur Jésus-Christ* (1876-1878, 4 vol. in-8) ; — 2° Œuvres de polémique : *Le Catholicisme exposé contre les erreurs des Vaudois* (Palerme, 1861 ; Girgenti, 1875) ; — *Réponse à Georges Appia, Vaudois, et à son livre « Rome et l'Écriture »* (Palerme, 1882, in-8; Girgenti, 1885, avec appendice) ; — *Sur la Bible de Déodati* (Palerme et Girgenti) ; — 3° Œuvres ascétiques : *L'Homme nouveau en Jésus-Christ et son aliment quotidien* (3e édit., Girgenti, 1875) ; — *La Nouvelle Création, ou la Parole que tous ne comprennent pas* (Palerme, 1868, in-16), c'est une exhortation à la virginité ; — *La Gloire de Jésus-Christ dans sa Passion* (Palerme, 1855) ; — *Triduum de saintes affections envers Jésus-Christ dans l'Eucharistie* (Girgenti, 1881 ; — 4° Œuvres pastorales, comprenant seize mandements, 1872-1882 ; — 5° Homélies et panégyriques, au nombre de six, 1854-1875 ; — 6° Quatre oraisons funèbres ; — 7° Deux traductions d'apologies du christianisme, l'une traduite de l'anglais, l'autre de l'allemand.

Les ouvrages inédits de Mgr Turano ne sont guère moins nombreux que ceux qui ont été imprimés. L'objet principal de ses études fut la Bible ; il avait fait une étude approfondie du livre sacré, il connaissait la langue hébraïque et il en avait donné des leçons publiques. Parmi les auteurs dont il aimait à se servir et dont il invoquait volontiers l'autorité, il y avait un bon nombre de Français, dom Calmet et notre savant contemporain, M. l'abbé Vigouroux. DOM PAUL PIOLIN.

Catalogue analytique des manuscrits de la bibliothèque d'Abbeville, précédé d'une notice historique, par A. LEDIEU, conservateur. Abbeville, Eug. Caudron, 1886, in-8 de LXXXIII-113 p. — Prix : 6 fr.

Le catalogue de la bibliothèque d'Abbeville paru en 1836 n'avait plus aucune utilité. Les manuscrits y étaient décrits en appendice, sans

soin et sans ordre. M. Ledieu, nommé conservateur de ce dépôt en 1879, n'a point perdu de temps. Il s'est mis à l'œuvre avec courage, et après le catalogue des imprimés — achevé mais non publié, — il a décrit un à un les manuscrits et reconstitué un fonds beaucoup plus considérable qu'on ne l'aurait pu supposer. Actuellement, leur nombre est de deux cent-trois. M. Ledieu a pris modèle sur les meilleurs travaux du même genre : il a pleinement réussi. Le plus curieux de ces manuscrits est l'*Évangile carolingien* (nº 4), déjà décrit par Dom Grenier et la *Gazette des Beaux-Arts* en août 1883. Malgré tout, la description de M. Ledieu est tout à fait neuve et accompagnée de trois belles planches. Signalons encore un *Livre d'heures* du XIVe siècle (nº 12) fort intéressant par son calendrier et ses miniatures ; un intéressant recueil de lettres autographes écrites au chanoine Masclef (nº 76) ; enfin une série de documents relatifs à l'histoire d'Abbeville, du Ponthieu et du département de la Somme, qui ont été mis à profit par les historiens locaux ou qui proviennent de collections particulières léguées gracieusement à la bibliothèque d'Abbeville. Le détail de tous ces recueils est dressé avec tout le soin désirable : l'historien de Saint-Wulfran, de Saint-Riquier et des communes voisines devra faire un séjour à la bibliothèque d'Abbeville et y consulter entre autres le *Cartulaire blanc* (nº 114) et le *Cartulaire rouge* (nº 115), et les copies du *Cartulaire d'Auchy-les-Moines* (nº 189) et de celui de *Saint-Josse-sur-Mer* (nº 190). M. Ledieu avait déjà appelé en 1882 l'attention du public sur un *Terrier du Ponthieu* qui fait partie du même dépôt.

H. S.

BULLETIN

Un programme social. Conférence par le P. H. CASTERLEIN, S. J. Namur, Wesmael-Charlier, 1887, in-8 de 32 p.

Cette conférence est un fort beau morceau oratoire en même temps qu'une belle page de philosophie. L'auteur, qui est un des plus savants religieux de la Compagnie de Jésus en Belgique, démontre que, pour assurer le bonheur temporel de la société, il faut y faire régner une quadruple harmonie : 1º l'harmonie du droit et du devoir ; 2º l'harmonie de la liberté et de l'autorité ; 3º l'harmonie des inégalités sociales et de la fraternité humaine ; 4º l'harmonie des besoins qui tourmentent la société et des ressources dont elle dispose. La doctrine chrétienne contient seule le secret de ces quatre harmonies, et seule la pratique des vertus chrétiennes peut les réaliser autant que le comporte la condition de l'humanité sur cette terre. Ce n'est qu'un programme ; mais il fait penser longtemps après qu'on l'a lu.

X. X.

Le Pays du Cant. *Le Cant dans la vie sociale anglaise*, par SIDNEY WHITMAN. Traduit de l'anglais sous la direction de l'auteur. Paris, Quantin, 1887, in-16 de 296 p. — Prix : 3 fr. 50.

Le *Cant* est la forme anglaise de l'hypocrisie ou tout au moins du men-

songe, du convenu, par lequel on cherche à tromper les autres et soi-même. C'est un produit de la notion étroitement comprise de la *respectability*. Un homme qui connaissait admirablement l'Angleterre et qui l'admirait disait qu'on peut faire beaucoup de certaines vilaines choses et rester un *gentleman*, voilà le *cant* de la *respectability* pris sur le fait. M. Sidney Whitman poursuit les manifestations du *Cant* dans les relations sociales, dans les mœurs, dans la presse, dans la politique, dans les principes affichés, dans les discours parlementaires et les conversations de salons. Il le flétrit dans la haute classe qui a dominé politiquement le pays jusqu'à la réforme électorale de 1880, et qui le domine encore socialement. Il le flagelle surtout dans les classes moyennes qui ont le culte aveugle de la richesse et de cette fausse *respectability*. Les deux principaux foyers de ce pharisaïsme moderne sont l'Église établie, qui, depuis Henry VIII a fait servir son immense patrimoine uniquement à accroître la richesse des *Upper ten thousand* et à la presse londonienne qui est une entreprise de mensonge, de lâcheté et d'égoïsme, dirigée comme une affaire industrielle par des marchands et des hommes de loi.

Naturellement, dans un livre de ce genre, il y a beaucoup d'exagération et d'injustice ; mais les faits qu'il cite sont exacts.

Après avoir lu les trois quarts du volume, on croirait que l'auteur est un révolutionnaire, et l'on éprouve une surprise agréable en trouvant à la fin des conclusions très modérées : *disestablishment* de l'Église d'Angleterre, modification dans la composition de la chambre des lords, codification des lois civiles, institution d'un ministère public, lois favorisant le transfert de la propriété et créant de petits domaines, amélioration des logements ouvriers, développement de l'instruction populaire, abolition des privilèges des riches qui oppriment les pauvres : voilà ce qu'il demande à une réforme législative. Il désire le maintien « de l'inoffensive constitution de la royauté qui est beaucoup plus puissante pour faire le bien que capable de nuire. » Il fait appel à l'esprit chrétien et à la solidarité humanitaire de toutes les classes et souhaite que ces sentiments prennent la place des conversions au catholicisme si multipliées dans la haute classe et de l'engouement populaire pour l'armée du salut. Nous n'avons pas besoin d'insister sur les points faibles de ces conclusions. Elles nous donnent une idée du programme et du ton des radicaux anglais. M. Sidney Whitman en est un, et il fustige les whighs, M. Gladstone en tête, avec encore plus de colère que les tories. Dans la préface de la traduction française, l'auteur dit que son livre a eu peu de succès en Angleterre, mais qu'il en aura davantage en France. C'est le contraire qui serait à souhaiter : les Anglais feraient bien d'étudier leurs défauts. Quant aux Français, au lieu de prendre un plaisir malsain à observer les côtés faibles de leurs voisins, ils feront mieux de relire la *Constitution sociale de l'Angleterre*, de Le Play, et les *Notes sur l'Angleterre*, de Taine.

XX.

Marine marchande et Colonies, par A. Rochaïd. Paris et Rennes, Oberthur, 1887, petit in-8 de 155 p. et une carte. — Prix : 1 fr. 50.

M. Rochaïd a réuni en un petit volume divers articles qu'il avait publiés dans la *Revue française* sur des sujets variés. Le premier traite de la colonisation en Algérie et Tunisie et tend à établir que le développement de la population européenne est nécessaire pour assurer la prospérité de ces possessions françaises ; malheureusement l'élément étranger y prédomine fatalement ; le seul remède à cette situation, selon l'auteur, est de neutra-

liser les diverses nationalités l'une par l'autre en encourageant l'immigration de divers points de l'Europe. Dans son second article sur la crise de la marine marchande, M. Rochaïd énumère avec beaucoup de compétence les causes qui font péricliter les armements en France et qui, surtout, sacrifient complètement le cabotage national à celui de l'étranger; la principale doit naturellement être cherchée dans les traités de commerce. Un troisième chapitre est consacré aux chemins de fer de l'Algérie et de la Tunisie. Sous le titre : *Deux Provinces et deux Capitales,* il expose ensuite une théorie assez discutable d'après laquelle il y aurait lieu de détacher de l'Algérie le département de Constantine pour l'annexer à la Tunisie. Enfin, dans le dernier article, M. Rochaïd prétend épargner, autant que possible, aux soldats français le service dans les colonies malsaines en le confiant dans une large proportion à des contingents indigènes : par exemple, les Asiatiques serviraient en Afrique, les Africains en Asie. Malheureusement, les essais qui ont été faits de ce système si séduisant n'ont pas été heureux ; les tirailleurs algériens employés en Cochinchine et au Tonkin se sont montrés sans doute bons soldats, mais ils étaient trop portés à maltraiter et piller les indigènes, en sorte qu'aussitôt la conquête terminée, il a fallu les éloigner au plus vite pour ne pas compromettre la pacification. On peut contester aussi une autre assertion de M. Rochaïd : il considère comme une des causes, minimes il est vrai, de la dépopulation de la France, le célibat des prêtres ; tout en admirant le dévouement des religieuses françaises que l'on rencontre dans tous les hôpitaux du globe, il insinue qu'elles rendraient plus de services à la patrie, si elles étaient de bonnes mères de famille. Ne sait-il pas que dans plusieurs contrées, l'influence française n'est plus représentée que par nos missionnaires et nos sœurs de charité ? Le petit ouvrage de M. Rochaïd sera lu avec plaisir par les personnes qui s'intéressent aux questions traitées. COMTE DE BIZEMONT.

Aide-Mémoire de photographie pour 1887, publié sous les auspices de la Société photographique de Toulouse, par C. FABRE, docteur ès sciences. Douzième année, — deuxième série, — tome II. Paris, Gauthier-Villars, 1888, gr. in-18 de 328 p. — Prix : 1 fr. 75.

Cet ouvrage est une sorte d'almanach photographique, destiné à mettre les amateurs et les photographes au courant des progrès de la photographie. Il est divisé en trois parties : *Photographie théorique*, *Photographie pratique*, *Photographie industrielle*. Nous ne saurions présenter une analyse plus claire et plus succincte de ces trois parties que celle que l'auteur donne lui-même dans sa préface : « La première partie est surtout une revue des progrès accomplis pendant l'année qui vient de s'écouler; elle contient aussi une liste complète des sociétés et des publications photographiques. Dans la deuxième partie, nous avons cherché à résumer les principes fondamentaux de la photographie. Les renseignements, formules, tableaux que nous donnons seront suffisants, croyons-nous, pour rappeler à l'opérateur les notions pratiques qu'il a déjà acquises, mais qu'il peut ne plus avoir présentes à la mémoire. La troisième partie s'adresse plus spécialement au commerçant ; il aura là, pour ainsi dire sous la main, la liste de ses clients, et l'amateur et le praticien trouveront réunis, dans cétte partie, des indications fort utiles qui pourront leur éviter des recherches longues et souvent difficiles. Un agenda termine le volume ; il permettra d'écrire, jour par jour, des notes qui, peu à peu, viendront compléter cet annuaire

du photographe. Dans la revue des travaux accomplis pendant l'année, nous insistons spécialement sur les procédés, appareils, produits chimiques qui nous ont donné de bons résultats. » — L'ouvrage contient un grand nombre d'annonces de toutes sortes et est très propre à intéresser les amateurs qui souvent n'ont pas la facilité de se mettre au courant des actualités photographiques. CH. D'A.

L'Officier allemand, son rôle dans la nature, par un officier d'infanterie. Paris, L. Westhauser, 1888, in-12 de 203 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ce qui ressort en premier lieu de la lecture de ce petit livre, c'est qu'un peuple chez lequel existe le respect et l'amour des institutions militaires est généralement un peuple jeune, plein de sève, de vie, d'une force considérable d'épanchement et d'épanouissement. Une nation chez laquelle l'armée n'a plus la prépondérance sociale, ou tout au moins n'occupe plus un rang favorable, est une race finie, perdue, destinée à disparaître. L'officier d'infanterie auteur du petit livre que nous analysons connaît bien l'armée allemande. La peinture qu'il nous fait de l'officier allemand est vraie, elle est « vive, » et nous souhaitons que ce tableau soit répandu le plus possible, non pas dans l'armée française, où il est connu, mais dans la masse de la société, où il montrerait la véritable source de la puissance allemande. Les soins que les rois de Prusse ont consacrés de tout temps à leur corps d'officiers, les privilèges dont ils l'ont entouré, les égards dont ils l'ont comblé expliquent outre mesure la valeur actuelle de cette corporation d'élite. Avec le quart de ces privilèges les officiers français furent jadis les premiers du monde, et il ne tient qu'à nous de faire revivre cette supériorité. A part quelques légères erreurs historiques, comme de dire, par exemple, qu'avant 1807 le service était obligatoire et personnel en Prusse, à part quelques appréciations un peu trop bienveillantes en faveur de nos ennemis, le livre que nous analysons est curieux à lire, instructif à méditer : nous ajouterons qu'il est consolant à parcourir, en nous montrant que nous égalerons quand nous le voudrons un ennemi que nous avons surpassé il n'y a pas bien longtemps, et qui n'a de bon que ce qu'il nous a emprunté. A. DE S.

Les Chiens militaires dans l'armée française, par L. JUPIN, lieutenant au 32e régiment d'infanterie. — Paris, Berger-Levrault, 1887, in-8 de XII-176 p. — Prix : 3 fr. 50.

Le colonel de La Barre-Duparcq, l'écrivain et l'érudit que l'on connaît, nous avait donné jadis un intéressant volume intitulé *les Chiens de guerre;* voici aujourd'hui *les Chiens militaires*, de M. Jupin, qui ne le cèdent en rien à leurs aînés. Mais au lieu que l'ancien directeur des études à Saint-Cyr avait étudié la question surtout au point de vue historique, M. Jupin l'envisage au point de vue cynégétique et pratique. C'est du dressage du chien au point de vue des services à lui demander à la guerre que nous parle le nouvel écrivain, et nous dirons que, présenté sous ce rapport, son travail est à la fois curieux et instructif. Dans plusieurs armées on étudie en ce moment cette question des chiens de guerre, et les résultats obtenus déjà permettent d'espérer qu'on pourra tirer de l'emploi, en certaines circonstances, de ces intelligents animaux, de sérieux avantages. Comme « sentinelles, » comme « pourvoyeurs » de munitions sur le champ de bataille, comme « éclaireurs, » comme « estafette, » le chien

militaire a déjà rendu de véritables services en Allemagne et en Russie : il y a donc lieu de nous pourvoir de ces utiles et précieux auxiliaires. M. Jupin a su faire un livre pratique, sans prétentions, à la fois intéressant et original, nous le signalons aux curieux. aux militaires et aux chasseurs.

A. DE S.

Histoire anecdotique des métiers avant 1789, par HENRI BOUCHOT. Paris, Lecène et Oudin, 1887, in-8 de 160 p. — Prix : 1 fr. 45.

L'auteur a divisé son livre en six chapitres comprenant les métiers de luxe, les métiers de relations (*sic*), ceux ayant l'alimentation pour objet, enfin les métiers se rapportant au vêtement, au fer, au bâtiment et au meuble. Il est permis, et c'est notre cas, de ne point partager toujours la manière de voir de M. H. Bouchot ; nous trouvons surtout qu'il n'a pas fait ressortir suffisamment l'esprit religieux si connu des anciennes corporations. A ce point de vue, le tableau d'ensemble qu'il présente laisse à désirer. Malgré cela, cette *Histoire anecdotique des métiers avant 1789* sera lue avec plaisir et profit ; elle a l'avantage de renfermer un certain nombre de reproductions de miniatures ou de gravures anciennes qui ont du mérite.

LA GRETTE.

Perse. Les Satires. *Étude et traduction française,* par ÉMILE ROUSSE. Paris, Hachette, 1886, in-16 de 145 p. — Prix : 2 fr.

En ce court volume, M. Émile Rousse a publié, en même temps qu'une traduction intègre, une sérieuse étude sur Perse et ses commentateurs.

Les vers du satirique latin auront eu, à la vérité, autant de contempteurs que d'enthousiastes, depuis Scaliger jusqu'à M. Désiré Nisard, depuis Casaubon jusqu'à son dernier traducteur. M. Martha, par exemple, dans son ouvrage sur *les Moralistes de l'Empire romain,* n'a-t-il pas fait de Perse une sorte de naïf se laissant entraîner, malgré la douceur de son caractère et sans guère de conviction, à suivre les errements de la secte stoïque?

M. Rousse, qui sous une forme retenue laisse voir cependant un profond sentiment de sympathie et d'estime à l'égard de l'écrivain dont il vient d'interpréter l'œuvre, a rendu meilleure justice au seul poète qu'ait produit le stoïcisme.

Aulius Persius Flaccus l'emporte sur Horace et Juvénal eux-mêmes, car si au point de vue exclusivement littéraire ceux-ci ont laissé à la postérité des chefs-d'œuvre hors ligne en leurs manières si diverses, la pensée initiatrice de leurs œuvres ne plane pas dans les hautes régions où la foi stoïcienne ravissait l'âme du jeune poète du Portique. Ne pouvant même effleurer, dans les bornes d'un simple compte rendu, les problèmes littéraires et philosophiques que soulève l'œuvre de Perse, hâtons-nous de conclure en notant que M. Émile Rousse, soutenu d'ailleurs par les nombreux travaux d'érudition qui ont été publiés, surtout depuis la Renaissance jusqu'à nos jours, sur le même texte, a triomphé avec distinction des obscurités de l'original latin, où foisonnent les doubles sens, les allusions et les sous-entendus pleins d'ambiguïté. Les vers de notre stoïcien forment une trame obscure pareille aux nuages d'un ciel orageux, que traversent des lueurs vives et fugaces. Même après deux mille ans, ces clartés sont assez brillantes pour rendre bien distincte, à travers la pénombre des siècles, la douce figure de Perse, se détachant dans sa pureté sur le fond sanglant de la Rome impériale.

FRÉDÉRIC LOLIÉE.

Contes populaires recueillis dans la Grande Lande, le Boru, *les Petites Landes et le Marensin,* par FÉLIX ARNAUDIN. Paris, Lechevalier; Bordeaux, Vᵉ Moquet, 1887, in-12 de 310 p. — Prix : 5 fr.

M. F. Arnaudin recueille depuis plusieurs années tout ce qui peut encore exister de la littérature orale dans les Landes. Il a ainsi formé une collection dont il vient de détacher les matériaux qui forment son joli volume. C'est un essai, mais un très heureux essai. Le livre contient dix contes, texte et traduction : travail qui intéressera les philologues sur la prononciation du patois grand-landais et comme indication de nombreuses chansons, des fragments de chacune d'elles. Le premier conte est une variante de l'histoire si connue du Bonhomme Misère, histoire que l'on retrouve sur tous les points, et dont la version la plus répandue est celle que Charles Deulin a donnée dans ses *Contes d'un buveur de bière.* Le troisième récit, *Compère Tonison,* offre une donnée qu'on rencontre dans les *Contes de Grimm ;* dans Fernan Caballero, *Cuentos y poesias populares andaloces,* p. 47, édition de Leipzig; dans les *Novelle popolari italiane* de Comperetti, t. I, p. 46; dans les contes de Norwège, *Norwegische Volkrmarchen* d'Abijöenson, et dans bien d'autres ouvrages analogues. Les huit autres contes me semblent plus originaux; mais avec le goût qu'inspire aujourd'hui la littérature populaire comparée, les récits qui fournissent des références ne sont pas les moins recherchés. M. Arnaudin nous paraît avoir rendu avec beaucoup de fidélité le texte patois. Sa préface est bien pensée, bien écrite, et nous espérons qu'il ne tardera pas à publier le livre dont il nous donne un si bon échantillon.

TH. P.

Le Chemin de France, *suivi de Gil Braltar,* par JULES VERNE. Paris, Hetzel, 1887, in-12 de 324 p. — Prix : 3 fr.

Dans son nouveau roman, M. Jules Verne s'écarte sensiblement du genre qu'il avait suivi jusqu'à ce jour ; ce ne sont plus, à proprement parler, des aventures de voyage, c'est un épisode patriotique des guerres de la Révolution. Un fils de paysan picard s'est engagé dans la cavalerie et a glorieusement conquis les galons de sous-officier; il profite d'un congé pour aller voir sa sœur, qui est en service dans une famille d'origine française établie en Allemagne; dans cette famille il y a un jeune homme qui va épouser la petite-fille d'un gentilhomme français habitant la même ville; mais il a pour rival un officier prussien. La guerre éclate entre la Prusse et la France; naturellement, l'officier prussien profite de cette circonstance pour tenter d'atteindre son but et de se venger de ceux qui le gênent; il obtient l'expulsion brutale des Français, l'incorporation de son rival dans son propre régiment, et l'incarcération du sous-officier; mais celui-ci est bientôt remis en liberté et prend le chemin de France avec sa sœur, le vieux gentilhomme et sa fille. Après diverses péripéties émouvantes, le sous-officier rejoint son poste, fait les campagnes de l'Empire, devient capitaine, et profite des loisirs de la retraite pour écrire la dramatique histoire de son congé en Allemagne, et c'est ce chapitre de ses mémoires, émaillés d'expressions picardes, que nous présente M. J. Verne. Le volume est complété par l'histoire d'un fou espagnol, nommé Gil Braltar, qui, à la tête d'une armée de singes, s'empare de la forteresse anglaise de Gibraltar. Il serait difficile de prétendre que les nouvelles conceptions de M. Jules Verne soient à la hauteur de ses premiers romans d'aventures; mais ce livre pourra encore amuser la jeunesse et lui inspirer des sentiments élevés; on

y trouve même un certain esprit religieux, mais on peut regretter que l'auteur ait évité avec le plus grand soin d'exprimer le moindre blâme contre les excès de la Révolution.

COMTE DE BIZEMONT.

Montesquieu. *Esprit des lois,* Livres I-V, par EDGAR ZÉVORT. Paris, Quantin, Picard et Kaan, 1887, in-8 de 102 p. (*Bibliothèque de l'Enseignement secondaire spécial*).

Racine. *Esther,* par JULES WOGUE, in-8 de 134 p. (*Même Collection*).

Racine. *Les Plaideurs,* par THÉODORE COMTE, in-8 de 117 p. (*Même Collection*). — Prix de chaque volume : 1 fr. 50.

Les éditions des classiques se multiplient, — autant que les programmes. Voici qu'à son tour la maison Quantin entreprend la publication d'une *Bibliothèque de l'Enseignement spécial.* Matériellement il y a progrès sur les librairies classiques ; papier, caractère, format, reliure, tout est élégant et coquet. Quant aux notices et aux commentaires, le soin de les rédiger a été confié à quelques brillants professeurs de l'Université, sous la direction d'un maître, M. Manuel.

M. Zévort, qui a écrit un livre sur *Montesquieu,* n'a pas eu de peine à donner un commentaire clair et bref des cinq premiers livres de l'*Esprit des Lois ;* il avait d'ailleurs les notes de Voltaire, d'Helvétius et de M. Laboulaye, où il a eu raison de puiser largement.

M. Wogue, un israélite fort érudit, a fait, après M. Athanase Coquerel, une sorte de *Commentaire biblique* sur *Esther.* Il a consciencieusement rédigé une longue et savante notice, trop savante même pour les élèves de l'enseignement spécial, qui ne sauront sans doute pas s'intéresser à des études détaillées du texte de la Bible et de l'histoire des Perses. Trop savantes aussi et surtout trop abondantes sont les notes historiques, philologiques et littéraires, qui noient un peu le texte, coupé encore à chaque instant par le commentaire développé de chaque scène importante et de chaque acte, et flanqué à la fin d'un lexique assez inutile, où l'on apprend (si on l'ignore), que « adultère » peut s'employer comme adjectif, et que « frivole » signifie « sans consistance. »

D'une plume plus légère, M. Théodore Comte, a écrit une très élégante notice sur *les Plaideurs,* et mis au bas du texte de Racine des notes vives et spirituelles, qui expliquent tout en peu de mots, et que les maîtres liront avec autant de plaisir que les élèves : c'est tout à fait un modèle. L'enseignement spécial est décidément à la mode ; ce sont les professeurs de l'enseignement secondaire eux-mêmes qui font pour lui d'excellents livres : souhaitons que les élèves de l'enseignement secondaire ne soient pas seuls à les lire.

GABRIEL AUDIAT.

Œuvres choisies de Voltaire. Paris, Jouaust et Sigaux, t. I, 1887, in-16 de XLIII-312 p. — Prix : 3 fr.

Les Essais de Montaigne. Même librairie, 1887, t. IV, in-16 de 306 p., t. V, in-16 de 302 p. (*Nouvelle Bibliothèque classique*). — Prix du volume, 3 fr. 50.

Nous avons dit que MM. Jouaust et Sigaux ont entrepris la publication des *Œuvres choisies de Voltaire,* qui formeront une douzaine de volumes. Le premier tome, comme nous l'avons annoncé, contient quatre tragédies. Le nouveau volume est consacré aux contes. Il débute par une introduction dans laquelle M. Georges Bengesco entre dans les plus grands détails sur leur origine, la date de leurs publications, leurs diverses éditions, etc., et se ter-

mine par d'amples notes et variantes, telles qu'on est habitué à en trouver dans la « Nouvelle Bibliothèque classique. »

Cette charmante collection s'est encore augmentée de deux voluumes des *Essais de Montaigne,* tomes IV et V. Nous avons parlé de cette édition à son début, nous y reviendrons quand elle sera terminée, c'est-à-dire quand le septième volume aura paru. TH. P.

Profils vendéens, par SYLVANECTE (Mme GEORGES GRAUX); préface de Jules Simon. Paris, Plon et Nourrit, 1887, in-12 de XV-263 p. — Prix : 3 fr. 50.

Tout ce qui touche à la guerre de Vendée excite la curiosité et présente de l'intérêt. L'auteur de ce livre a été tentée par quelques-unes des nobles figures de cette mémorable époque et a crayonné leur portrait avec une sympathie bien étonnante chez une personne qui avoue loyalement ses opinions républicaines. Parmi les chefs, d'Elbée, Bonchamps, Louis de la Rochejaquelein ont séduit plus particulièrement Mme Georges Graux. Mais, à côté de ces héros, la plume sympathique d'une femme ne pouvait manquer de placer les vaillantes créatures qui furent leurs compagnes assidues et dévouées, Mmes de Bonchamps et d'Elbée et la pauvre paysanne Jeanne Robin, qui combattit comme un brave pendant la grande guerre entre son père, son frère et son fiancé, et fut tuée à l'attaque de Thouars par une balle républicaine. Mme Graux a surtout de la sympathie pour d'Elbée et elle reproche à la marquise de la Rochejaquelein de n'avoir pas, dans ses *Mémoires*, rendu justice aux vertus, au caractère et aux talents du généralissime des Vendéens. L. L.

Le Maréchal Davout, prince d'Eckmühl. *Correspondance inédite 1790-1815, Pologne, Russie, Hambourg,* par la marquise DE BLOCQUEVILLE. Paris, Perrin, 1888, in-12 de 318 p. — Prix : 3 fr. 50.

Mme la marquise de Blocqueville, qui a publié sur le maréchal Davout les intéressants volumes que tout le monde a lus, vient de consacrer à la mémoire de son père une œuvre nouvelle. Ce dernier volume, bien que ne possédant pas l'importance du premier travail, a sa valeur : il comble quelques lacunes, met en relief des points demeurés trop obscurs, et permet d'apprécier mieux encore la figure du vainqueur d'Auerstadt. — A vrai dire, nous regrettons de voir figurer dans cette publication quelques lettres, comme celle datée de Hesdin (24 avril 1790) dans laquelle le chevalier Davout, officier au régiment Royal-Champagne cavalerie, dénonce son colonel, — M. de Fournèze, « député à l'Assemblée nationale, mais de ceux qui sont du côté droit de la salle. » — La mémoire du maréchal n'a rien à gagner à ce que l'on rappelle ces erreurs de jeunesse, où il fut le client et l'ami de Mirabeau et de Carnot. Quoi qu'il en soit, et en tenant compte des faiblesses que la piété filiale excuse et fait comprendre, nous n'avons que des éloges à donner à la nouvelle publication de l'éminent écrivain. La *Correspondance inédite* de Davout doit être lue par tous ceux qui s'occupent de l'histoire de la Révolution et de l'Empire : c'est dire que ce livre intéressant s'adresse à l'unanimité du public. A. DE S.

Précis des guerres du second Empire, par H. FABRE DE NAVACELLE, colonel d'artillerie. Paris, Plon et Nourrit, 1887, in-12 de 320 p. — Prix : 3 fr. 50.

Présenter l'histoire des campagnes militaires sous une forme attrayante,

instructive et qui ne soit pas purement technique, n'est pas toujours une œuvre facile. L'écrivain peut devenir monotone, forcé qu'il est de donner certains détails nécessaires pour l'intelligence didactique des événements; trop préoccupé d'intéresser, il en arrive à éloigner certaines spécialités qui enlèvent tout mode scientifique à son œuvre. M. le colonel de Navacelle, connu déjà par d'intéressantes publications militaires, nous semble s'être tenu ici dans le « juste milieu » où réside, dit-on, le vrai mérite. Son *Précis des guerres du second Empire* se lit sans fatigue, nous dirons même avec intérêt. Toutefois, ce travail s'adresse surtout aux gens qui n'aiment point à aller au fond des choses et qui se contentent des faits sans chercher dans l'histoire les renseignements qu'elle offre aux curieux et aux chercheurs. En somme, livre modeste, mais écrit dans un bon esprit, consciencieusement et avec un réel mérite. A. DE S.

Souvenirs d'un dragon de l'armée de Crimée, *avril 1854, — juillet 1856*, par CHARLES MISMER. Paris, Hachette, 1887, in-12 de 308 p. — Prix : 3 fr. 50.

Voilà un livre sans prétentions, sans prétentions militaires au moins, qui nous reporte aux jours glorieux où la France tenait encore en Europe le rang prépondérant qui doit être le sien. Les *Souvenirs d'un dragon* sont le livre d'un soldat qui essaie de dire simplement les choses qu'il a vues et entendues, sans se mêler de tactique et de stratégie, de plans de campagne et de plans d'opération. C'est le siège de Sébastopol « vu d'en bas, » s'il est permis de nous exprimer ainsi, c'est-à-dire sous un aspect qui échappe ordinairement aux historiens ou narrateurs plus ou moins officiels. Sous ce rapport, nous aurions aimé voir M. Mismer suivre complètement une abstention qui donne à son livre un charme particulier, et nous regrettons d'y voir quelques pages — deux ou trois seulement — où ses critiques, encore que fondées, détonent sur la note générale humoristique et fraîche de son œuvre. M. Mismer, « engagé volontaire à dix-sept ans, » comptait déjà quatre années de service quand éclata la guerre de Crimée. Il nous apprend lui-même que ses débuts n'avaient pas été heureux et « qu'à force de ruer dans les brancards de la discipline » il était encore brigadier en 1854, quand il obtint d'entrer au 6e dragons qui partait pour la Crimée. Ce « brigadier » n'était évidemment pas le premier venu, et son livre, revu sans doute, avec la maturité des années qui nous séparent du siège de Sébastopol, dénote cependant une observation, un jugement qui doivent faire regretter qu'il ne soit pas resté dans l'armée. La cavalerie prit, comme on sait, une part très active aux opérations militaires de la presqu'île criméenne. L'auteur des *Souvenirs d'un dragon* était donc à même d'observer à son aise des événements auxquels il assistait en spectateur plutôt qu'en acteur, et il ne paraît pas avoir perdu son temps dans cette contemplation, trop inactive à son gré. Ce volume, intéressant comme un roman... intéressant, se lit d'un bout à l'autre : les réflexions judicieuses y fourmillent et les récriminations y sont rares. Ce sont de très sérieux mérites dans un travail de ce genre. Les brigadiers capables d'écrire comme M. Mismer se font de plus en plus rares dans l'armée, en dépit du service obligatoire. Tant pis pour les lettres et tant pis pour l'armée. A. DE S.

CHRONIQUE

NÉCROLOGIE. — M. Jean-Marie-Napoléon-Désiré NISARD, membre de l'Académie française, né à Châtillon-sur-Seine (Côte-d'Or), le 20 mars 1806, est mort le 25 mars, dans sa propriété de San-Remo. M. Nisard, adversaire des romantiques, a pris une très grande part aux querelles littéraires qui ont marqué le milieu de ce siècle, et son premier livre, *les Poètes latins de la décadence* (1re édition 1834) souleva de vives polémiques. Après avoir professé un cours d'éloquence latine au Collège de France, il fut appelé à remplacer M. Villemain dans la chaire d'éloquence française et ses leçons furent, en 1855, troublées par des scènes tumultueuses qui eurent de graves conséquences. L'œuvre littéraire de M. Nisard est très considérable et il convient de citer en première ligne la *Collection des auteurs latins,* avec la traduction en français, dont 27 vol. in-8, publiés sous sa direction, ont paru de 1838 à 1850. Mentionnons aussi : *Les Classes moyennes en Angleterre et la Bourgeoisie en France* (1850, in-12) ; — *Études de critique littéraire* (1858, in-12) ; — *Études d'histoire et de littérature* (1859 et 1864, 2 vol. in-12) ; — *Études de mœurs et de critique sur les poètes latins de la décadence* (3e édition 1867, 2 vol. in-12) ; — *Mélanges d'histoire et de littérature,* 1re série (1868, in-12) ; — *Portraits et Études d'histoire littéraire* (1874, in-12) ; — *Les Quatre grands Historiens latins, suivis de : Vingt-deux mois de la vie de Mirabeau* (1874, in-12) ; — *Renaissance et Réforme. Érasme, Thomas Morus, Mélanchthon* (3e édition, 1877, 2 vol. in-12) ; — *Précis de l'histoire de la littérature française, depuis ses premiers monuments jusqu'à nos jours* (nouvelle édition, 1878, in-12) ; — *Histoire de la littérature française* (7e édition, 1879, 4 vol. in-12) ; — *Souvenirs de voyages* (*France, Belgique, Prusse rhénane, Angleterre*) (2e édition, 1881, 2 vol. in-12) ; — *Discours académiques et universitaires (1852-1868)* (1884, in-12) ; — *Considérations sur la Révolution française et sur Napoléon Ier* (1887, in-12).

— Sir Henry SUMNER-MAINE, l'un des historiens les plus célèbres de l'Angleterre, né à Londres en 1822, est mort à Cannes, le 3 février. Ses premiers travaux sur les origines du droit anglais ont eu un immense succès. Il était associé étranger de l'Institut de France, membre de la Société royale de Londres, et de l'Université de Cambridge. Les controverses très vives soulevées par la publication de son ouvrage *Popular Government,* paru en 1885, sont loin d'être épuisées. La plupart de ses œuvres ont été traduites en français : *L'Ancien droit considéré dans ses rapports avec l'histoire de la société primitive et avec les idées modernes.* Traduit sur la quatrième édition anglaise, par J.-G. Courcelle-Seneuil (1873, in-8) ; — *Des causes de la décadence de la propriété féodale en France et en Angleterre* (1877, in-8) ; — *De l'organisation juridique de la famille chez les Slaves du sud et chez les Rajpoutes* (1879, in-8) ; — *Études sur l'histoire des institutions primitives.* Traduit de l'anglais avec une préface, par Joseph Durieu de Leyritz, et précédé d'une introduction par M. H. d'Arbois de Jubainville (1880, in-8) ; — *Études sur l'ancien droit et la coutume primitive.* Traduit de l'anglais par René de Kerallain (1884, in-8) ; — *De la codification d'après les idées antiques* (gr. in-8) ; — *Études sur la royauté primitive* (gr. in-8) ; — *Essai sur le gouvernement populaire* (1887, in-8). Un nouvel ouvrage de sir Henry Sumner-Maine est sous presse : *Essai sur les communautés de village en Orient et en Occident.*

— La Société littéraire russe a perdu son président, M. Victor GAÏEVSKI, mort le 14 mars, après une longue maladie. Avocat, il cultivait aussi les lettres, collaborait au *Messager de l'Europe.* et auparavant au *Contemporain,* où il écrivit surtout des articles bibliographiques ou des biographies. Son

Étude sur le poète Delvig est une des plus remarquables. Il prit part aussi à la publication des *Œuvres* de Pouchkine faite par la Société littéraire.

— On annonce encore la mort : de M. Armand de Barral, rédacteur au journal *le Radical*, mort à l'âge de 33 ans ; — de M. Jean Barrier, ancien rédacteur de l'*Univers* et du *Monde*, mort à l'âge de 79 ans ; — de M. Camille Doré, ancien officier de marine, rédacteur de la *Liberté*, mort le 7 mars ; — de M. le docteur Constantin James, né à Bayeux en 1813, qui laisse de nombreux travaux sur les eaux minérales, l'hydrothérapie, sur les névralgies et leur traitement, et un important ouvrage : *Moïse et Darwin; l'Homme de la Genèse comparé à l'Homme-singe, ou l'Enseignement religieux opposé à l'enseignement athée* (1882, in-12), mort le 12 mars à Paris ; — de M. Louis Le Bourg, auteur de *Nos Artistes au théâtre et à l'atelier* (1884, in-12), et collaborateur de plusieurs journaux, mort à l'âge de 29 ans ; — de M. le docteur Louis Martineau, né à Melun (Seine-et-Marne) en 1835, qui laisse des études gynécologiques, mort à Paris : — de M. Augustin Roger, avocat, ancien secrétaire de la rédaction du *Droit*, et auteur, en collaboration avec M. Sorel, de l'ouvrage intitulé les *Codes et Lois usuelles, classés par ordre alphabétique*. Nouvelle édition entièrement refondue et considérablement augmentée (1882, in-8), mort à l'âge de 58 ans ; — de M. Armand Vernadé, qui a donné à la collection Pankoucke, une élégante traduction des *Tristes*, d'Ovide, mort à l'âge de 92 ans.

— A l'étranger, on signale la mort : de M. Amos-Bronson Alcott, né le 29 novembre 1799, mort le 5 mars, à Concord (États-Unis) ; — de l'orientaliste George-Percy Badger, né en avril 1815, à Chelmsford (Essex), auteur de travaux sur l'histoire et la littérature arabe, mort le 22 février, à Londres ; — du Dr Karl Bartsch, professeur à l'université de Heidelberg, mort le 19 février, à 56 ans ; — du Dr H. Bohn, professeur à la Faculté de médecine de Königsberg, mort le 3 février, âgé de 56 ans ; — du mathématicien G. Breithaupt, mort le 12 février, à Cassel, à l'âge de 82 ans ; — du baron Heinrich von Bretfeld, professeur d'économie rurale à Riga, mort dans cette ville le 28 février ; — de M. Chaleil de Vareilles, rédacteur en chef du *Républicain* de Constantine ; — de M. Évan Davies, auteur de plusieurs ouvrages historiques et littéraires en langue celtique, publiés sous le pseudonyme de Myfyr Morganwoj, mort le 23 février, à Pontypridd (pays de Galles), à l'âge de 89 ans ; — de M. Théophile Ernould, fondateur et directeur de la *Belgique militaire* ; — de Mme Anastasie Kaïrow, qui collaborait à plusieurs journaux et au *Messager d'Europe*, et était assez versée dans les affaires d'Orient, morte le 5 mars ; — du poète comique Michael Klapp, mort à Vienne, le 25 février, dans sa 55e année ; — du professeur Karl Linden, auteur de remarquables études d'ornithologie, mort en février, à Buffalo (États-Unis) ; — de M. Charles-Joachim Luguebil, professeur de la langue grecque à l'Université de Saint-Pétersbourg, après avoir terminé ses études dans le même établissement, auteur d'un grand nombre d'opuscules sur toutes les branches de la philologie classique, à la culture de laquelle il avait consacré toute sa vie, mort le 9 janvier ; — de M. Vladimir Maïnow (Cornievski), membre de la Société géographique et son représentant à l'exposition ethnographique de Paris, auteur de plusieurs écrits sur les tribus finnoises, et d'un dictionnaire finnois-russe, fait pendant son préceptorat au gymnase de Helsingfors, mort le 5 mars ; — de l'économiste Moritz von Mohl, mort le 18 février, à Stuttgart, âgé de 85 ans ; — de l'historien James-Cotter Morison, qui laisse plusieurs ouvrages estimés, notamment *The Life and Times of St.-Bernard* (1863), et *Madame de Maintenon* (1885), mort à



Londres, le 26 février, âgé de 57 ans ; — du Dr Ferd. Pflug, auteur de publications populaires et d'écrits pour la jeunesse, mort à Berlin, le 28 février ; — du baron Karl von Richthofen, connu par ses études sur l'histoire du droit allemand, mort le 6 mars à Damsdorf (Silésie) ; — du publiciste Sally Gumbinner, mort le 20 février, à Berlin, à l'âge de 71 ans.

Congrès. — La Société bibliographique a tenu, du 3 au 7 avril, son second Congrès bibliographique international, au milieu du concours empressé d'un public d'élite. Nous donnerons le mois prochain un aperçu des travaux de ce Congrès, qui a été couronné d'un plein succès.

Concours et prix. — La Société des sciences, des arts et des lettres du Hainaut a publié le programme de ses concours de 1888. Nous indiquerons seulement les questions posées pour le prix annuel de 25,000 fr. institué par Sa Majesté Léopold II, roi des Belges. Concours de 1888 (exclusivement belge) : « Enseignement des arts plastiques en Belgique et moyen de développer l'art en Belgique et de le porter à un niveau de plus en plus élevé » (dépôt des manuscrits avant le 1er octobre 1888). Concours de 1889 (concours mixte) : « Des progrès de l'électricité comme moteur et comme moyen d'éclairage, des applications qui en sont ou en peuvent être faites, et des avantages économiques qui sont appelés à résulter de l'emploi de l'électricité » (dépôt des manuscrits avant le 1er octobre 1889).

— La Société bibliographique bulgare, siégeant à Sophia, a mis au concours la question suivante : « Histoire de l'éducation des Bulgares en Russie, principalement de 1830 à 1880. » L'ouvrage doit être présenté le 1er décembre 1889 et peut être rédigé en une langue slave quelconque. Le prix est de 2,000 fr.

Lectures faites a l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Dans la séance du 2 mars, M. Oppert a communiqué une inscription assyrienne faisant allusion à la mort de Sardanapale. M. Saglio a lu ensuite une note sur la braie gauloise et la heuse germanique, — Dans celle du 9 mars, M Croiset a communiqué une note sur la réalité des voyages qu'Hérodote prétend, dans son histoire, avoir faits en Assyrie et en Égypte. M. de Mély a donné ensuite lecture d'un Mémoire sur les pierres gravées antiques portant le signe du poisson. — Dans la séance du 23 mars, M. Bréal a communiqué à ses collègues l'interprétation de deux inscriptions osques.

Lectures faites a l'Académie des sciences morales et politiques.— Dans la séance du 3 mars, M. Anatole Leroy-Beaulieu a commencé la lecture d'un Mémoire sur l'Église russe et l'autocratie. — Dans celle du 10 mars, M. Charles Huit a terminé la lecture de son Mémoire sur l'authenticité du dialogue de Platon, intitulé : *Le Premier Alcibiade*. — Dans la séance du 24 mars, M. Bertrand a entretenu l'Académie de la correspondance inédite de Maine de Biran avec Cabanis, Destutt de Tracy et Ampère.

Le Registre de Clément V. — Par l'ordre de Léon XIII, le savant abbé du Mont-Cassin, Dom Luigi Tosti, assisté de quelques-uns de ses confrères, parmi lesquels il convient de signaler spécialement dom Gregorio Palmieri, a entrepris la publication du Registre de Clément V. Six volumes, comprenant sept tomes, ont paru jusqu'ici (*Regestum Clementis papae V, ex Vaticanis archetypis, SS. D. N. nostri Leonis XIII, jussu et munificentia nunc primum editum*, *cura et studio monachorum ordinis S. Benedicti*. (Romae, ex typographia Vaticana, 1885-1887, 6 vol. in-fol. de CCCXXV-284, VI-482-397, 483, 463, 468 et 354 p., avec un portrait de Léon XIII et les fac-similés héliographiques ; 50 fr. le vol.) La condition matérielle de l'œuvre est digne de la munificence pontifi-

cale. En tête du premier volume, des prolégomènes très savants fournissent une abondante collection de documents et de faits pour l'histoire des archives pontificales et spécialement des registres des papes. Vient ensuite un *Peculiaris excursus de Regesto Clementis papae V* : il comprend, d'une part, l'étude minutieuse au point de vue paléographique des registres-minutes en papier, et des registres-copies en parchemin; de l'autre, l'analyse sommaire avec de brèves citations, des lettres les plus importantes au point de vue historique. La publication du Registre lui-même a été établie sur les bases suivantes : chaque année remplit un tome à pagination distincte; seules, les lettres enregistrées ont été admises; pour un grand nombre d'entre elles, les éditeurs ont donné seulement les rubriques analytiques, les premiers mots et le *datum* ; l'ordre des manuscrits, malgré ses nombreuses interversions chronologiques, a été rigoureusement suivi ; enfin, toutes les pièces ayant une importance quelconque sont reproduites in extenso. Les références indiquant les textes déjà imprimés sont malheureusement très rares. Les notes, peu nombreuses, ont surtout pour objet les rectifications apportées par le Registre de Clément V aux noms et dates du *Gallia*, d'Ughelli, de Gams et autres ouvrages du même genre. Les six volumes parus portent à 8877 le nombre des documents analysés ou publiés in extenso jusqu'ici. Les éditeurs se réservent de donner à la fin de la publication une table par ordre de dates, le tableau des élections d'évêques et d'abbés mentionnées par le Registre, l'itinéraire très compliqué de Clément V, et une dissertation critique sur son pontificat. La masse des renseignements de premier ordre qu'il fournit est énorme, et on se rendra facilement compte de leur intérêt si l'on songe à la gravité des événements qui signalèrent le règne de Clément V. Il ne s'agit de rien moins que de l'établissement des papes à Avignon, de la conclusion du différend entre Boniface VIII et Philippe-le-Bel, de la suppression des Templiers, de la politique de Clément V dans la question de la Terre sainte, dans les affaires d'Italie, dans l'élection de Henry de Luxembourg à l'Empire. — Du Puy, Baluze et tant d'autres ont fait leur choix dans les textes, et se sont gravement trompés sur leurs dates. De là, des obscurités dans l'enchaînement des faits, des erreurs historiques, des jugements dont la révision s'impose. L'étude impartiale du Registre authentique par les critiques compétents dégagera de précieux éléments de solution pour des questions demeurées depuis si longtemps obscures. Ajoutons que le Registre de Clément V est fort riche en documents inconnus pour l'histoire de la plupart de nos églises.

Séjours des rois de France dans le Gatinais. — La Société historique et archéologique du Gâtinais ne se contente pas de publier ses *Annales*, recueil trimestriel fort bien rédigé et illustré ; elle a aussi entrepris de réunir en volumes à part les documents intéressant la région. L'itinéraire dressé par M. Eugène Thoison, dans son travail sur *les Séjours des rois de France dans le Gâtinais (481-1789)*, forme le second volume de la collection de *Documents* publiés par cette Société (Paris, Alph. Picard; Orléans, H. Herluison, gr. in-8 de XI-199 p.). On comprendra facilement l'importance considérable de l'ouvrage de M. Thoison, qui ne contient pas moins de 11,370 dates. Que de collections imprimées et manuscrites il lui a fallu dépouiller laborieusement pour arriver à un tel résultat, véritablement inespéré, surtout si l'on songe à l'étendue relativement peu considérable des pays de Hurepoix et de Gâtinais ! Les villes mentionnées dans ce volume sont rangées dans l'ordre alphabétique et sous le nom de chacune d'elles se trouve l'indication des rois qui y ont habité et de la durée de leur séjour.

L'orthographe adoptée pour le nom des localités est celle du *Dictionnaire des postes*, c'est dire que l'auteur s'est imposé un travail d'identification très ardu. Des notes, en très grand nombre, contiennent de précieux renseignements et parfois des rectifications historiques qui montrent avec quel soin M. Thoison a étudié les détails de son sujet. Exprimons un regret. Il est fâcheux qu'il n'ait pu justifier toutes les dates isolément, au lieu d'indiquer dans l'Introduction les grandes collections auxquelles il a fait plusieurs emprunts. Pour éviter de « donner au volume des proportions exagérées » nous les aurions citées là où il convenait, en abrégeant le titre autant que possible, ou même nous aurions reproduit le titre exact de ces recueils dans l'Introduction, sous une série unique de numéros, et il eût suffi d'imprimer en note chaque numéro avec l'indication du tome et de la page, pour rendre facile un contrôle indispensable en matière de chronologie. Une petite addition (p. 126) : Charles VII était certainement encore à Montereau-Fault-Yonne le 5 octobre 1437 (Cf. *Histoire de Charles VII*, par M. de Beaucourt, tome III, p. 524).

Un nouveau Corneille et un nouveau Racine. — Annonçons deux beaux volumes qui font partie de la collection des *Chefs-d'œuvre du théâtre français*, publiés par M. Jules Favre, professeur agrégé de l'Université, docteur ès lettres, lauréat de l'Académie française : Corneille : *Le Cid*, *Horace*, *Cinna*, *Polyeucte*, *le Menteur*; — Racine : *Andromaque*, *Britannicus*, *Phèdre*, *Athalie*, *les Plaideurs*. (Paris, A. Degorce, 1887, gr. in-8 de XXXII-475 p. et LXI-481 p.). M. Jules Favre a mis en tête de chaque volume une étude où il raconte, année par année, la vie des deux poètes et où, laissant de côté tout ce qui ne se rapporte point au théâtre, il passe rapidement leurs œuvres en revue. Les études sur *Corneille, sa vie et son théâtre*, sur *Racine, sa vie et son théâtre* sont excellentes à tous les points de vue. L'auteur a utilisé les travaux antérieurs, auxquels il a ajouté de fines observations. Il a eu soin d'analyser successivement toutes les pièces reproduites, et il a retracé leur histoire à la scène depuis leur première représentation jusqu'à l'époque actuelle. En ce qui regarde notre siècle, il a consulté les archives de la Comédie française, et il a pu ainsi établir exactement la liste des interprètes, célèbres ou distingués, des principaux rôles. « C'est là, dit-il, la nouveauté de notre livre; peut-être y trouvera-t-on quelque intérêt. » Assurément on trouve beaucoup d'intérêt dans ces additions qui complètent nos meilleures éditions des œuvres dramatiques des deux grands poètes. M. Favre a donné huit portraits, un par siècle, des comédiens ou comédiennes qui se sont fait le plus remarquer dans chaque pièce publiée. C'est ainsi que, dans le *Corneille*, nous possédons, outre le portrait de l'auteur du *Cid*, gravé par Ch. Lasne, et l'image de la *Tragédie*, par Watteau, dix-neuf portraits parmi lesquels on doit citer ceux de Baron, Le Kain, Maubant, Menvel, Talma, Delaunay, Molé, de M[lles] Gaussin, Clairon, Rachel, Dudlay, Le Couvreur, Broisat. C'est ainsi que, dans le *Racine*, nous possédons, outre le portrait de l'auteur de *Phèdre*, ceux de Larive, Lafon, Mounet-Sully, Ligier, Got, Barré, de M[lles] Champmeslé, Favart, Duchesnois, Georges, Raucourt, Reichemberg, etc. Les deux volumes, qui s'adressent à tout le monde, seront bien accueillis par tout le monde.

Les Juifs de France au XIV[e] siècle. — Selon la méthode actuelle de perpétuer une date mémorable par un monument littéraire, un ouvrage d'ensemble (*Jubelschrift*) a été publié pour célébrer le 70[e] anniversaire de la naissance du D[r] Graetz, professeur à l'Université de Breslau. Un Français, M. Isidore Lœb, professeur d'histoire au séminaire israélite de Paris,

a contribué à cet ouvrage, en apportant pour sa quote-part un travail intitulé : *Les Expulsions des juifs de France au* XIVe *siècle*, tiré à part : Paris, Durlacher, 1887, gr. in-8, 18 p. Dans ces pages, écrites d'après les sources originales et authentiques, l'auteur arrive à poser les conclusions suivantes : Après leur expulsion en 1306, sous Philippe le Bel, les juifs, rappelés en France sous Louis X, 1315, furent de nouveau expulsés le 24 juin 1322 par Charles IV. Rappelés en 1359-60, un édit d'expulsion fut porté contre eux vers 1367, mais ne fut probablement pas exécuté. Présents en tous cas l'an 1370, les juifs demeurèrent en France sans interruption jusqu'à l'expulsion finale de 1394.

Cas de conscience littéraire. — Sous ce titre, vient de paraître à Bruxelles, chez Jules Jossin, une brochure intéressante dans son ensemble, mais qui prête quelque peu le flanc à la critique (in-12 de 78 p., tirée à 100 exemplaires numérotés). L'auteur, qui signe A.-B. V., commence par proclamer le droit que tout écrivain possède de garder l'anonyme ou de prendre un pseudonyme. Ceci est élémentaire. Il parle ensuite de la collaboration, des livres allonymes, du plagiat, etc., avec une compétence suffisante, et il termine en reproduisant le texte de la dernière loi belge sur la propriété intellectuelle, ce qui ne touche les Français que d'une façon relative. Finalement, il rappelle, citant également le texte, la convention internationale de Berne du 9 septembre 1886 sur le même objet, laquelle convention présente un intérêt plus général. Page 21, l'auteur rapporte, à propos de Berlioz, un fait assez piquant où il est question de « criticastres. » Nous avouons humblement n'avoir compris ce bizarre substantif que grâce à un effort d'imagination. Criticastres, puisque l'auteur se sert du mot, doit vouloir dire piètre critique, de même que « écrivassier, » qui est français, signifie mauvais écrivain. Littré, un ignorant en matière de linguistique, comme chacun sait, n'a pas connu ce mot. — Dans son chapitre intitulé : *Les Comptes rendus bibliographiques*, M. A.-B. V., citant diverses autorités déjà un peu loin de nous, cherche à prouver que ces comptes rendus sont, en France, d'une façon générale, œuvre de complaisance ou d'intrigues. Cette accusation peut se justifier dans une certaine mesure, quand il s'agit de journaux littérairement insignifiants ou tout occupés de politique : les « réclames » présentées par les intéressés sont alors servies au public sous couleur d'articles littéraires ; mais, celui-ci n'est pas dupe, quoi qu'on en dise, et il sait très bien à quoi s'en tenir. Il en est tout autrement quand il s'agit de journaux et surtout de revues savamment rédigés et connus pour leur indépendance. Il y en a encore, et ces périodiques seuls comptent vis-à-vis de l'opinion. — En somme, travail utile, mais qui gagnera à être revisé.

La Presse de Montargis au XVIIIe siècle. — L'historien qui chercherait dans un journal moderne des matériaux pour une monographie de ville ou de province n'y trouverait guère que de longues et indigestes déclamations sur la politique contemporaine, quelques tirades virulentes remplies de ces aménités dont les journalistes ont soigneusement gardé le monopole, et il lui faudrait bientôt reconnaître, en présence des conclusions absolument contradictoires des feuilles ennemies, que la plupart du temps les faits sont de parti-pris dénaturés, et les appréciations plus ou moins fantaisistes. Nous avons, il est vrai, pour reposer notre esprit, la quatrième page, réservée aux annonces, qui sont l'objet de toute la sollicitude des amateurs de réclame. A Montargis, le contenu de cette quatrième page formait, il y a cent ans, la totalité des *Affiches de Montargis ou Journal du Gâtinais*, dont le premier

numéro parut chez Lequatre, imprimeur-libraire, le mercredi 19 janvier 1780 (petit in-4 de quatre pages à deux colonnes). Les *Affiches* étaient bimensuelles; l'abonnement coûtait cinq livres pour Montargis, et six livres pour la province. C'est dans la bibliothèque de cette ville que notre collaborateur M. H. Stein en a retrouvé une collection qui présente malheureusement de nombreuses lacunes à partir de l'année 1786. Les *Affiches* furent créées pour publier des annonces et des avis; on y recommande, avec tous les artifices de la réclame moderne, la pension Prince, excellente maison d'éducation à Château-Renard, les volumes du libraire Prévost, de Montargis; les portraits du sieur Pizât et du sieur Valsain, tous deux peintres; enfin le sucre d'orge des religieuses de Moret, et le rouge de la demoiselle Latour qui a « le parfum et le coloris de la rose. » Mais à côté de ces détails futiles que de renseignements précieux pour l'histoire et la topographie locales dans les avis de la conservation des hypothèques, qui donnent la liste de tous les contrats passés dans les bailliages de Montargis, de Gien, de Château-Renard, de Boiscommun et de Nemours, dans les annonces de biens à vendre ou à louer, dans la mention des baptêmes, des mariages et des décès, dans les documents sur la législation, les finances, le commerce, l'agriculture et les arts! Un peu plus tard, on réserva une place pour les travaux historiques et littéraires, témoin la publication commencée sous le titre de : *Description topographique de l'élection de Montargis*, dont il ne parut qu'une notice relative à la commune d'Aillant-sur-Meilleron. M. Stein a eu une excellente idée en attirant l'attention sur l'utilité d'un dépouillement complet de nos anciennes feuilles locales. Sa brochure sur *la Presse locale à Montargis au* XVIIIe *siècle* (Orléans, Herluison, in-8 de 29 p. Extrait des *Annales de la Société historique et archéologique du Gâtinais*) montre bien tous les résultats que l'on peut attendre d'un travail de ce genre.

Paris. — A paru à la fin de février, dans la collection de la Société de l'histoire de France, le tome VIII des *Chroniques de J. Froissart*, éditées par M. Siméon Luce avec la collaboration de M. Gaston Raynaud. Ce tome, qui comprend les années 1370 à 1377, depuis le combat de Pontvallain jusqu'à la prise d'Ardres et d'Audruicq, se compose de deux parties; la première renferme un sommaire et un très remarquable commentaire critique (in-8 CLXIX p.), la seconde contient le texte et les variantes (in-8 de 337 p.).

— Le Mémoire de Vauban, sur *la Dîme royale*, qui fut si mal accueilli par Louis XIV et ses ministres, que tous les exemplaires devaient être confisqués et mis au pilon, a cependant si bien échappé à l'oubli et à la destruction qu'il est inutile d'en rappeler en détail les sages et utiles dispositions. On sait que Vauban voulait remplacer la multitude des taxes arbitraires, qui accablaient la partie la plus pauvre du peuple, par une contribution unique du dixième au maximum du revenu en nature de toutes les terres et du revenu en argent de tous les autres biens. Ce travail, dont M. de Boislisle a retracé l'histoire complète dans son ouvrage *De la proscription de la dîme royale*, méritait d'être publié de nouveau, et M. Georges Michel, l'éditeur, a fort bien fait de le comprendre dans la *Petite Bibliothèque économique française et étrangère* (Paris, Guillaumin, in-16 de XXXVI-208 p.).

— M. Henri Stein a publié dans la *Revue d'histoire diplomatique*, de janvier 1888, diverses pièces des plus curieuses relatives à *Un faux diplomate au* XVIIe *siècle* (tirage à part chez E. Leroux, in-8 de 18 p.). Le faux diplomate en question est David Palache, qui eut l'audace de se presenter à la cour de Louis XIII, comme envoyé extraordinaire de l'empereur du Maroc en France et de faire signer un prétendu traité d'alliance entre les deux

puissances. David Palache, un juif, espérait bien tirer le plus grand profit de la situation qu'il avait su se créer ; il fut en effet comblé de présents, et il semble bien que la justice de Louis XIII ne put atteindre le coupable, lorsque son imposture eut été découverte trois ans plus tard. On voit quel intérêt offre la publication de M. Stein, qui se compose de six documents tirés des archives du ministère des affaires étrangères et de la Bibliothèque nationale de Paris, et des archives royales de La Haye.

— Prouver, d'après des citations tirées des Saintes Écritures et des œuvres des Pères de l'Église, que l'enseignement chrétien durera autant que le monde, tel est le but de M. l'abbé Augustin Lémann dans sa brochure : *l'Enseignement chrétien au temps de l'Antechrist.* (Extrait de *la Controverse et le Contemporain*, Paris, Lecoffre, Lyon, Vitte et Perrussel, in-8 de 23 p.).

— M. Alfred Rébelliau, qui avait déjà publié, à la librairie Hachette, un recueil de *Sermons choisis* de Bossuet, vient de donner à la même librairie une édition spéciale et classique des *Sermons sur la parole de Dieu et sur la mort*, texte revu sur les manuscrits de la Bibliothèque nationale, publié avec une introduction, des notices, des notes et un choix de variantes (in-18 de XVIII-58 p.). L'introduction contient d'utiles remarques sur la façon dont Bossuet composait, écrivait et prononçait ses sermons.

— M. Eugène Fallex, éditeur d'un recueil d'extraits de Diderot à l'usage des classes supérieures des lycées, (il paraît que les nouvelles tendances de l'enseignement secondaire ont, en dépit du sens commun, fait de Diderot un classique) vient de publier (ce qui se comprend mieux) pour les lettrés et les artistes, une édition nouvelle de quelques-uns des meilleurs opuscules de ce fécond et inégal écrivain. Cette édition intitulée : *Œuvres choisies* (Paris, Alphonse Lemerre, 1888, in-12 de 354 p.), comprend la *Lettre sur les sourds et muets*, l'*Essai sur la peinture* et le *Paradoxe sur le comédien*.

— M. Ernest Martin a récemment complété son édition critique du *Roman de Renart* (Strasbourg, Trübner ; Paris, Leroux, 1882-1887, 3 vol. in-8 de XXVII-484, 380 et 612 p., le troisième volume ne nous est point parvenu), par un intéressant opuscule intitulé : *Observations sur le roman de Renart, suivies d'une table alphabétique des noms propres* (in-8 de 121 p.). L'auteur examine successivement § 1, les manuscrits ; § 2, les branches ; § 3, le roman de Renart (résultats généraux que l'on peut tirer de l'examen des branches quant à la composition du roman). Nous espérons que M. Ernest Martin ne négligera pas de couronner son œuvre qui, en somme, lui fait grand honneur, par une étude générale, à laquelle nul n'est mieux préparé que lui, sur l'origine, la filiation et les caractères historiques et littéraires du célèbre roman qui tint une si grande place dans la littérature de l'Europe occidentale au moyen âge.

— Nous avons lu avec intérêt dans la *Revue internationale de l'enseignement* (n° du 15 mars 1888), des *Notes sur l'enseignement de l'histoire dans les Universités de Leipzig et de Berlin*, recueillies par M. Abel Lefranc, au cours d'une mission en Allemagne. L'auteur juge avec beaucoup de sûreté et d'indépendance l'enseignement des professeurs les plus célèbres d'outre-Rhin et ne manque jamais de tirer de ses observations des conclusions pratiques. Mais quelles sont donc ces « centralisations intelligentes » (p. 262) que M. Lefranc réclame pour la France ?

— Doit paraître, à la fin d'avril, dans la collection à 3 fr. 50 publiée par la librairie Hachette, un ouvrage intitulé : *l'Éducation en Angleterre, Collèges et Universités*, dans lequel M. le baron Pierre de Coubertin, notre collaborateur, a réuni divers fragments extraits du *Correspondant*, du *Français* et de la

Réforme sociale et relatifs à la vie des étudiants de Cambridge et d'Oxford, aux remèdes au surmenage, etc.

— La librairie Poussielgue vient de mettre en vente les *Discours du comte Albert de Mun* (3 vol. in-8), accompagnés de notes par M. Ch. Geoffroy de Grandmaison; nous reviendrons prochainement sur cette publication.

— M. Xavier Marmier vient de publier la seconde série de ses *Contes populaires de différents pays* (Paris, Hachette, in-8).

— La *Bibliothèque orientale elzévirienne* publie une étude de littérature comparée de M. d'Avril, traducteur de la *Chanson de Roland* (Classiques pour tous), de la *Bataille de Kossovo*, des *Chants du Niémen*, etc. Le nouveau travail de notre collaborateur vise le grand poème de la Perse antique : il est intitulé : *Les Femmes dans l'épopée iranienne* (Paris, E. Leroux).

— L'*Étude sur la représentation proportionnelle en Espagne*, par M. Ferdinand Daguin (F. Pichon, 1887, gr. in-8 de 23 p., extrait du *Bulletin de la Société de législation comparée*) est divisée en quatre parties : Élections municipales ; — Élections législatives ; — Élections provinciales; — Conclusion. Dans chacun de ces paragraphes l'auteur examine l'application du principe de la représentation proportionnelle, établi définitivement par les Cortès, en 1876, principe qui réserve une place et une part d'influence aux minorités dans les conseils délibérants de l'État. Bien des adversaires acharnés de nos anciennes institutions ne seraient pas peu surpris de lire cette petite note de M. Daguin (p. 3) que nous tenons à reproduire : « La délibération en commun était en usage dans la plupart des petites communes de France, avant la Révolution. Lorsqu'il s'agissait de prendre une décision sur une question grave intéressant la localité, les habitants étaient convoqués généralement à son de cloche; ils s'assemblaient sur la place publique et délibéraient sous la présidence de leurs syndics. »

— Dans sa brochure sur les *Sociétés coopératives de production* (Berger-Levrault, 1887, in-8 de 24 p.), M. Ernest Brelay montre combien la coopération productive a eu peu de succès en France et la déclare condamnée : l'ouvrier, qui en a bien vite reconnu les inconvénients, préfère de beaucoup à une association qui engage sa responsabilité en cas de revers, la simple « participation aux bénéfices » qui l'intéresse à la prospérité d'une maison sans compromettre son salaire toujours assuré.

Bretagne. — Nous avons signalé dans notre *Chronique* de décembre 1887 (p. 549) la publication d'un important ouvrage : *Le Général de la Motte-Rouge. Souvenirs et campagnes, 1804-1885*. Une brochure anonyme sur l'*Origine de la maison de la Motte-Rouge* (Nantes, E. Grimaud, in-8 de IV p.) vient de nous être adressée.

— Le *Polybiblion* (LII, 265) a déjà parlé de l'*Iconographie bretonne*, de M. le marquis de Granges de Surgères. Le tome II de cette œuvre remarquable paraîtra prochainement chez Alph. Picard, à Paris.

Comtat-Venaissin. — M. C. Brouchoud a fait exécuter un tirage à part de son article : *Une visite à la bibliothèque de Carpentras* (Lyon, imp. de Mougin-Rusand, 1887, gr. in-8 de 15 p.) inséré dans la *Revue du Lyonnais* de juin-juillet 1887. L'auteur a ainsi trouvé l'occasion d'ajouter quelques éloges à ceux qui ont été prodigués à si juste titre à Peiresc « le procureur général de la littérature » et de déplorer une fois de plus les détournements commis par Libri. La visite de M. Brouchoud avait pour but de consulter quelques documents relatifs au Viennois et à Lyon, qui seront utilisés plus tard, car l'auteur s'occupe de tout autre chose dans sa brochure.

Dauphiné. — Fort intéressante est la *Notice sur la bibliothèque de la Grande-*

Chartreuse au moyen âge, suivie d'un catalogue de cette bibliothèque au XV*e siècle*, par M. Paul Fournier (Grenoble, imp. de F. Allier, 1887, in-8 de 82 p., extrait du *Bulletin de l'Académie delphinale*). Cette notice renferme l'histoire littéraire des Chartreux, depuis saint Bruno, le fondateur de l'ordre, auquel M. P. Fournier ne craint pas d'attribuer la fondation de cette bibliothèque qui, au temps de Guibert de Nogent, avait déjà une grande réputation de richesse. L'auteur a noté avec soin tous les accroissements qui, dans le cours des siècles, ajoutèrent encore à son importance, et il nous offre ainsi une série de notes bio-bibliographiques des plus curieuses. Cette notice eût eu une valeur beaucoup plus considérable encore si M. Fournier avait pu nous renseigner sur le sort actuel de la plupart des ouvrages mentionnés dans le *Repertorium librorum domus Cartusie* qu'il a eu l'excellente idée de publier.

FLANDRE. — M. Auguste Charaux, professeur de littérature française aux Facultés catholiques de Lille, a consacré au *R. P. Marquigny de la Compagnie de Jésus* une importante notice biographique (Lille, imp. de J. Lefort, gr. in-8 de 88 p. et 3 gravures), dans laquelle il retrace les diverses phases de cette vie si bien remplie. Nous suivons le R. P. Marquigny à Rome, où il se trouvait en 1869-70, à l'époque du Concile qui examinait la question de l'infaillibilité, puis à Lyon, où il fut l'un des principaux rédacteurs des *Études religieuses*, puis à Bordeaux, à Reims, à Lille ; nous le voyons assister avec enthousiasme à la fondation des Universités catholiques, établir des conférences pour les ouvriers et les industriels. M. Charaux esquisse les thèses des plus remarquables sermons du R. P. Marquigny et nous le montre calme et digne au moment de l'expulsion des congrégations. Le R. P. Marquigny est mort sur la terre étrangère, à Frohsdorf, le 28 juillet 1885.

FRANCHE-COMTÉ. — L'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Besançon a tout récemment publié l'année 1886 de ses *Mémoires* (in-8 de XLVI-348 p.). Ce volume renferme des études et des documents fort utiles à consulter pour l'histoire de la province et même pour l'histoire générale de la France. Mentionnons spécialement : *Un voyageur allemand en Franche-Comté au* XVI*e siècle*, par M. Jules Gautier ; — *Joseph Droz*, par M. Henri Tivier ; — *Les Poètes latins à Luxeuil du sixième au dixième siècle*, par M. le chanoine Suchet ; — *Charles Fourier (1772-1831)*, par M. Estignard ; — *Notes sur quelques livres de raison franc-comtois*, par M. Jules Gautier ; — *Le Prince de Montbarrey*, par M. L. de Piépape. Ces divers travaux ont une réelle valeur ; ils méritent des tirages à part.

— La commune d'Arc, près Gray (Haute-Saône) a dû traverser des jours terribles en raison des guerres nombreuses dont la Franche-Comté a été de tous temps le théâtre. Cependant l'absence de documents a obligé M. Charles Sentupéry, qui a écrit sur cette localité une monographie intitulée : *Les Vieux Papiers de mon village, la Commune d'Arc sous l'ancien régime* (Gray, Caussade fils, petit in-8 de 63 p.), à limiter son travail à un ensemble de menus faits qui ont leur intérêt particulier en ce sens qu'ils esquissent un tableau assez exact de ce qu'était la vie locale à Arc avant 1789. Une vue ou un plan de l'ancien village eût été désirable.

LORRAINE. — Nous devons signaler à nos lecteurs plusieurs récentes publications d'un auteur dont le nom leur est devenu familier. M. Léon Germain recueille, en effet, avec une ardeur infatigable, tout ce qui intéresse sa chère province. Ce sont, d'abord, *Une Épitaphe lorraine à Dunkerque* (1887, in-8 de 11 p.) ; — *Les Armoiries du comte de Serre et des différentes branches de sa famille* (1887, in-8 de 7 p.) ; — *Épitaphe de Marie-Catherine de Fléming, femme de René-François, marquis du Châtelet et de Grandseille* (1888, in-8 de

12 p.) ; ces trois brochures sont extraites du *Journal de la Société d'archéologie lorraine* (Nancy, imp. de G. Crépin-Leblond). Puis deux travaux plus étendus, relatifs à des *Excursions épigraphiques*, dont l'une à *Basilieux (canton de Longwy)* (in-8 de 64 p., tiré à part des *Mémoires de la Société d'archéologie lorraine*, Nancy, Crépin-Leblond), et l'autre à *Mont-devant-Sassey* (1888, in-8 de 37 p., extrait des *Mémoires de la Société des lettres, sciences et arts de Bar-le-Duc)*. Dans une autre brochure, M. Léon Germain revient sur un célèbre peintre verrier, *Guillaume de Marcillat, prieur de Saint-Thiébaut de Saint-Mihiel* (Nancy, Crépin-Leblond, in-8 de 20 p.), dont il a déjà eu l'occasion de s'occuper dans trois Mémoires parus en 1883, 1885 et 1886, et il arrive à conclure que Marcillat fut nommé prieur de Saint-Thiébaut par François Soderini, dit le cardinal de Volterre. Nous signalerons en dernier lieu un travail historique plus considérable sur *René II, duc de Lorraine, et le comté de Guise* (Nancy, Crépin-Leblond, in-8 de 70 p.), dans lequel M. Germain indique l'époque exacte, restée inconnue jusqu'à ce jour, à laquelle le comté entra dans la maison de Lorraine.

— M. A. Benoît a publié dans les *Annales de la Société d'émulation des Vosges*, une *Note sur quelques collectionneurs vosgiens, au siècle dernier, l'histoire naturelle*, qui a été tirée à part (in-8 de 18 p.).

Lyonnais. — Le premier volume de la série consacrée aux *Illustrations du grand siècle* vient de paraître à Lyon, chez Vitte et Perrussel (in-12, 400 p.). Il est consacré à *Bossuet*. Le volume sur *Corneille* est sous presse. Cette nouvelle œuvre de Mgr Ricard est appelée au même succès que la série de l'école menaisienne du même auteur.

Normandie. — L'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Rouen a publié le *Précis analytique* de ses travaux en 1887. Nous relevons les titres suivants d'ouvrages dont il existe des tirages à part : *Notes sur le Guidon des marchands qui mettent à la mer*, par M. Ch. de Beaurepaire ; — *Deux Normands, membres de l'Académie des inscriptions au* XVIIIe *siècle; Louis et Jean Boivin*, par M. Christophe Allard ; — *Les Reliques de Saint-Paër d'Avranches et l'église Saint-Paterne d'Orléans*, par M. Alfred Bligny.

— M. l'abbé Sauvage, dans son discours de réception à cette Académie, a pris pour sujet l'*Histoire littéraire des archevêques de Rouen, depuis saint Mellon jusqu'à Eudes Rigault*.

— La Société de l'histoire de Normandie a terminé la publication du tome IV de son *Bulletin* ; il contient : des *Notes sur la famille du capitaine Gonneville, navigateur normand du* XVIe *siècle*, rédigées par M. Ch. Bréard ; — une *Note sur Bernardin de Saint-Pierre*, l'*Acte par lequel Jean de Montmorency se désiste en faveur d'Enguerrand de Marigny de tous droits de juridiction en la paroisse de Criquiers* ; — des *Lettres de Charles, comte de Valois, par lesquelles il approuve certaines coutumes du même village et sollicite du roi leur confirmation* : — un *Marché fait avec des pourvoyeurs pour l'entretien de la maison du duc de Montpensier* ; — le *Journal du voyage fait à Paris par les délégués de la ville de Rouen à l'occasion de l'avènement de Louis XVI*, et diverses pièces relatives aux États-généraux de 1593, tous documents publiés par M. Ch. de Beaurepaire ; — *Le Château de Tancarville en 1549*, note publiée par M. J. Julien Félix ; — les *Jouxtes solennelles entre les bourgeois de Paris, de Rouen et autres bonnes villes*, annotées par M. A. Hellot ; — les *Origines du nom de Charlemesnil*, par M. Le Verdier ; — le *Testament de Mathurin Picard*, communiqué par M. A. Huet ; — le *Registre de la Charité des Cordeliers de Bernay*, par M. l'abbé Porée ; — un compte des *Dépenses de Henri IV, en son camp de Yvetot, en 1592*, publié par M. le comte d'Estaintot ; — enfin, une table des quatre premiers volumes des Bul-

letins de la Société, dressée par M. A. Bligny (Rouen, Ch. Métérie, 1888, in-16 de 628 p.).

— Signalons aussi la publication de divers travaux de membres de la Société libre de l'Eure : *L'Église de la Couture de Bernay au* XVIII[e] *siècle* (Bernay, veuve Lefèvre, in-12 de 56 p.); — *Languet de Gergy, abbé commandataire de Bernay, de 1745 à 1750*, par F. Malbranche (Bernay, Vve Lefèvre, in-8, 31 p.).

— M. Eugène Paligot, de l'Institut, a fait paraître Bernay, Vve Lefèvre, in-8, 16 p.), pour la même Société, une *Notice biographique sur Jean Robert Bréant (1775-1850)*, savant longtemps attaché au service de la Monnaie, à Paris.

— Nous devons à M. l'abbé P. Barrat : *L'Assistance médicale dans la généralité d'Alençon durant le Gouvernement de Louis XVI (1774-1777)*. (Alençon, typ. Renaut de Broize, in-8 de 16 p.).

— M. Joüan, directeur de la Société académique de Cherbourg, publie dans la *Revue de l'Amateur manchois* une *Étude sur le vieux Cherbourg* (Bricquebec, imp. Mahaut, in-8).

PROVENCE. — Les Provençaux de Philippeville, au nombre de quatre cents, se sont réunis en Société littéraire et fraternelle, sous le nom pittoresque de *Lou Boui-abaisso* (la Bouille-abaisse).

— Une société littéraire franco-provençale s'est constituée à Nîmes, sous le nom de *la Coucourdo* (la Gourde). Elle prépare les fêtes de Nîmes en août prochain.

— Tous les journaux félibréens signalent le mérite du recueil de cantiques provençaux que vient de publier le P. Xavier. Le recueil est intitulé: *Li Cantico prouvençau. Recuei dou R. P. Savié de Fourviero à l'usage di catéchime, messioun e roumavage* (Avignon, Aubanel, in-18).

— On annonce la mise sous presse d'un recueil d'héraldique, qui paraîtra en mai, intitulé : *Armorial des nobles, bourgeois, etc., du canton de la Ciotat, Ceyreste, Cassis et Roquefort, avant 1789.*

— M. l'abbé Gamber, de Marseille, va publier un volume de critique littéraire intitulé : *Les Poètes de la foi*, consacré à Laprade, Jean Reboul, Turquéty, Reynier, etc.

SAINTONGE ET AUNIS. — M. Musset, archiviste-paléographe, bibliothécaire de La Rochelle, publie en un splendide volume (25, 60 et 100 fr. ; in-4, 204 p.) illustré de vingt planches en couleur, *les Faïenceries rochelaises*, que tous les amateurs de céramique et tous les érudits vont se disputer. Le sujet est absolument nouveau : et il est traité avec une ampleur, une sûreté d'information et un talent de dessinateur qui rendent cet ouvrage précieux, à la fois livre d'érudition et livre de luxe.

— La *Revue de Saintonge et d'Aunis* qui paraîtra désormais tous les deux mois (Prix : 10 fr. à Saintes, Mortreuil ; 1 vol. in-8 de 500 p. par an), a publié, dans son dernier numéro, *Un mouchoir antijésuitique*, où sont reproduits tous les méfaits attribués aux jesuites ; — *les Relations commerciales de La Rochelle avec la hanse teutonique*, — *La Christiade* de Babinot, livre à peu près introuvable; — *Les Essais sur la vaccine en Saintonge*, où l'on prouve qu'Emmanuel Gonzalès se vantait à tort d'être le premier enfant vacciné à Saintes ; il y avait quatorze ans que l'on y vaccinait quand il y naquit en 1815; — *Fouilles dans les remparts gallo-romains de Saintes*, où l'on trouve des monuments entiers, inscriptions, etc.

ALLEMAGNE. — La Görres-Gesellschaft a entrepris la publication d'un *Staatslexikon*, dont le quatrième fascicule nous a été récemment adressé (Fribourg en Brisgau, Herder, gr. in-8); nous reviendrons sur cet important ouvrage, lorsque le premier volume sera complet.

— Le 11e volume de l'*Altfranzösische Bibliothek*, publiée par le Dr Wendelin Foerster, a récemment paru ; il contient les œuvres du troubadour At de Mons, éditées d'après le manuscrit no 22543 du fonds français de la Bibliothèque nationale de Paris, par M. Wilh. Bernhardt (Heilbronn, Henninger, 1887, in-8 de XLIX-169 p.).

— La *Wissenschaftliche Bibliographie der Weltlitteratur*, publiée depuis le commencement de 1887, à Leipzig, par MM. Herbich et Rapsilber, a cessé de paraître après le numéro de décembre.

— Depuis dix ans, le Dr Kürschner édite un *Deutscher Literatur-Kalender*. On y trouve les noms des auteurs et leurs titres, leurs ouvrages. Tous les articles sont revisés par les écrivains eux-mêmes.

— Le savant livre sur les indulgences du P. Maurel est arrivé à sa 9e édition allemande. Les huit premières éditions étaient dues aux soins du P. Schneider, S. J. La neuvième est entièrement refondue par le P. Beringer, S. J. Une traduction française est en préparation.

— Les encycliques du Souverain Pontife, de même que les lettres intéressant l'Allemagne, sont traduites en langue allemande, sur l'ordre du pape, par Mgr Hettinger (Herder, Fribourg).

ANGLETERRE. — La *Geschichte der katholischen Kirche in Schottland*, écrite en allemand par le savant Dr Bellesheim (Mayence, 1883, 2 vol.), est traduite actuellement en anglais. Les deux volumes allemands fourniront quatre volumes de traduction anglaise. Deux ont déjà paru par les soins du bénédictin Dom Hunter Blair (London, Blackwod).

— Un ouvrage, dont les matériaux ont été recueillis durant de longues années dans le British Museum, les archives de Londres, d'Oxford et de Cambridge, va jeter un jour nouveau sur un épisode de l'histoire trop peu connue encore de la suppression des couvents en Angleterre : Le R. P. Aidan Gasquet O. S. B. a composé : *Henry VIII and the English Monasteries, an attempt to illustrate how and by what methods their suppression was accomplished* (London, F. Hodges).

AUTRICHE. — A récemment paru à Vienne la *Correspondance de Marie-Louise, 1719-1847. Lettres intimes et inédites à la comtesse de Colloredo et à Mlle de Pontet, depuis 1810 comtesse de Greneville* (Gerold).

— En attendant que l'Académie impériale des sciences de Vienne exécute son projet de publier les livres sacrés des Perses, une édition des *Heilige Bücher der Parsen* paraît à Stuttgart. Il y en a deux éditions; l'une, que nous venons de citer, l'autre en langue anglaise : *The Sacred Books of the Parsis*, par Kar Geldner.

— Son Éminence le cardinal primat de Hongrie a fondé dans son diocèse une bibliothèque dont le catalogue, qui vient de paraître, contient 1590 pages.

— Le *Centralblatt für Bibliothekswesen*, rédigé depuis 1884 par le bibliothécaire de l'Université de Halle, le Dr Hartwig, donne dans le premier numéro de cette année un état des catalogues de manuscrits conservés dans les archives et les bibliothèques de l'empire d'Autriche-Hongrie. Les notices sont rédigées par le Dr A. Goldmann, de Vienne; quoiqu'elles ne soient pas absolument complètes pour les villes de Galicie, desquelles nous avons pu faire une comparaison, ce travail n'en est pas moins fort précieux.

BELGIQUE. — Nous venons de lire un excellent discours sur *le Folk-lore et les Sociétés historiques* (Bruges, imp. de la Société d'emulation, 1888, in-8 de 15 p.) prononcé au Congrès archéologique de Bruges par notre collaborateur M. Godefroid Kurth, professeur à l'Université de Liège et auteur du beau livre : *Les Origines de la civilisation moderne*. M. Kurth définit parfaitement

ce qu'est le Folk-lore, il en démontre l'importance et dit combien la Belgique, la Flandre surtout, est féconde en traditions, en coutumes et en chansons populaires. Il pense que le pays wallon pourrait fournir une ample récolte à la science nouvelle et mentionne comme l'un des plus intéressants spécimens de recueils de chants traditionnels les *Chants populaires du pays messin* de M. de Puymaigre. Il cite encore un autre Français, M. Paul Sébillot, comme ayant rédigé un questionnaire pouvant servir de modèle. Le questionnaire semble à M. Kurth le meilleur moyen de provoquer des découvertes importantes, mais il faut qu'il soit adressé avec certaines précautions. Envoyé à des instituteurs, il ne produit que rarement les résultats espérés. « Par la nature des fonctions qu'il est appelé à remplir, le maître d'école est en quelque sorte l'ennemi des traditions populaires : il les considère comme l'expression d'un état social antérieur qu'il est en train de faire disparaître dans son village. » M. Kurth termine son discours par des conseils sur la marche à suivre pour recueillir les matériaux si nombreux et si curieux dont le Folk-lore se compose.

— Les savants qui s'occupent de numismatique n'ont pas oublié les nombreuses discussions auxquelles donna lieu, il y a vingt-cinq ans, en Belgique principalement, la numismatique de Charlemagne et l'attribution à ce prince de pièces revendiquées également pour Charles le Chauve. Depuis, en France, la numismatique carolingienne a été l'objet de travaux importants de MM. A. de Barthélemy et Gariel. M. Michel Cerexhe vient de donner une publication intitulée *les Monnaies de Charlemagne* (Gand, typ. S. Leliaert et Cie, 1887, in-8, 174 p. et 4 pl.) dans laquelle il décrit, en les classant par ateliers, les pièces de ce prince. A la fin se trouve une biographie abrégée de Charlemagne.

— M. le chevalier Bertolotti, archiviste d'état à Mantoue, vient de faire tirer à part un article publié l'an dernier dans le *Bulletin Rubens : P. P. Rubens, Corneille de Wael, Jean Roos, Antoine Van-Dyck, lettres et renseignements inédits* (Anvers, imp. Ve de Backer, 1887, in-8 de 22 p.). Il y a mis en œuvre des lettres intéressantes des artistes mentionnés dans le titre, qu'il a découvertes dans le dossier d'un procès criminel intenté à Rome en 1631 à un gentilhomme palermitain nommé don Fabricio Valguarnera.

Italie. — Le chevalier Camillo Brambilla, auteur de nombreuses publications sur la numismatique et les antiquités de Pavie et du Milanais, a réuni dans un élégant fascicule (Pavia, fratelli Fuji, 1887, in-4, 32 p. et pl.) deux nouvelles dissertations sur l'histoire monétaire : *Tremisse di Rotari, re dei Longobardi, nel Museo civico di Brescia; — Ducato pavese o fiorino d'oro di Filippo Maria Visconti, conte di Pavia.*

— On nous signale la prochaine publication d'un important ouvrage : *Theodori Prodromi Commentarios in carmina sacra Melodorum Cosmae Hierosolymitani et Joannis Damasceni ad fidem codd. mss. primum edidit, et varietate lectionis instruxit, in quinquagesimum sacerdotii natalem Leonis XIII Pont. Max.*, Henricus M. Stevenson Senior, Bibliothecae Vaticanae scriptor graecus, praefatus est J. B. Pitra S. R. E. Card. Bibliothecarius. (Romae, ex Bibliotheca Vaticana, 1888, in-4 xxvii-120 p.).

— Vient de paraître le tome IX de la *Nova Patrum Bibliotheca*, dont voici le titre : *Novae Patrum Bibliothecae ab Angelo card. Maio collectae tomus nonus editus a Josepho Cozza-Luzi, S. R. E. vice-bibliothecario, complectens, in parte prima et secunda, S. Patris Nostri Theodori Studitae Parvae et Magnae Catecheseos Sermones, in parte tertia S. Petri Episcopi Argivorum historiam et sermones* (Romae, ex Bibliotheca Vaticana, 1888).

Ventes. — Le 9 avril et jours suivants. — *Bibliothèque de M. l'abbé Bossuet*

(par le ministère de Me Maurice Delestre). Livres relatifs à l'histoire de la ville de Paris (2,336 articles).

— Du 30 avril au 5 mai. — *Bibliothèque de feu M. le baron S. de la Roche Lacarelle* (Me Maurice Delestre, assisté de M. C. Porquet). Cette bibliothèque ne comprend pas un nombre considérable de volumes (540 articles), mais on y trouve de précieuses acquisitions faites de 1866 à 1882 aux ventes du prince Sigismond Radziwill, de J.-J. Brunet, du baron Jérôme Pichon, de M. L. Potier, de M. R.-S. Turner, de M. Ambroise Firmin-Didot, du marquis de Ganay et de lord Gosford. Parmi les manuscrits précieux, citons les *Heures de la Vierge*, le *Chemin de pénitence*, par Pierre de Luxembourg; un *Pétrarque*, décoré de miniatures par Attavante. Les livres imprimés ne sont pas moins remarquables, notamment les livres des xve et xvie siècles, sur vélin, etc.

Publications nouvelles. — *Cours d'apologétique chrétienne, ou Exposition raisonnée des fondements de la foi*, par le P. W. Devivier (in-8, Retaux-Bray). — *Tatiani Evangeliorum Harmoniae arabicè*, nunc primum edidit et translatione latina donavit P. Augustinus Ciasca (in-4, Romæ, ex typ. Polyglotta). — *Theses de ecclesia Christi*, opus posthumum Ioannis-Bapt. Franzelin (gr. in-8, Romæ, ex typ. Polyglotta). — *Origine du monde, d'après la tradition*, ouvrage posthume du chanoine A. Motais, avec introduction sur la « Cosmogonie biblique » par Ch. Robert (in-12, Berche et Tralin). — *L'Index, son histoire, ses lois, sa force obligatoire*, par l'abbé Petit (petit in-8, Lethielleux). — *Histoire des sources du droit canonique*, par A. Tardif (in-8, A. Picard). — *Histoire de la philosophie. Les Problèmes et les Écoles*, par P. Janet et G. Séailles (2e fasc.) (in-8, Delagrave). — *Pensées et Fragments*, de A. Schopenhauer, trad. par J. Bourdeau (in-12, Alcan). — *Du Pont de Nemours et l'École physiocratique*, par G. Schelle (in-8, Guillaumin). — *La Représentation proportionnelle, études de législation et de statistique comparées*, publiées sous les auspices de la Société pour l'étude de la représentation proportionnelle (in-8, Pichon). — *Les Frontières de la folie*, par A. Cullère (in-12, J.-B. Baillière). — *Variations de la personnalité*, par H. Bourru et P. Burot (in-12, J.-B. Baillière). — *La Liberté et la Volonté*, par O.-K. Notovitch (in-12, Alcan). — *La Mimique et la Physiognomonie*, par le Dr Th. Piderit, trad. de l'allemand par A. Girot (in-8, Alcan). — *Annuaire de l'enseignement libre pour 1888 (15e année)* (in-16, Gaume). — *Journal-Agenda de l'officier d'infanterie pour 1888* (in-12, Baudoin). — *L'Architecture romane*, par E. Corroyer (in-8, Quantin). — *La Grammaire française d'après l'histoire*, par C. Delon (in-12, Hachette). — *La Langue grecque (Mémoires et Notices, 1864-1884)*, par G. d'Eichthal (in-8, Hachette). — *Précis de grammaire comparée du grec et du latin*, par V. Henry (in-8, Hachette). — *Dictionnaire français illustré des mots et des choses, ou Dictionnaire encyclopédique des écoles, des métiers et de la vie pratique*, par Larive et Fleury (10e série. Lozère à Mélisse) (gr. in-4, Georges Chamerot). — *L'Atlantide*, poème catalan de don Jacinto Verdaguer, trad. en vers français par J. Pépratx (in-12, Hachette). — *A pleines voiles*, par C. Grandmougin (in-12, Lemerre). — *Odes barbares*, par G. Carducci, trad. de J. Lugel (petit in-16, Lemerre). — *Pantoums*, par C. Cherfils (in-12, Lemerre). — *Strophes artificielles*, par R. Darzens (in-16, Lemerre). — *Les Brumes d'or*, poésies, par G. Bal (in-16, Lemerre). — *Du Silence*, poésies, par G. Rodenbach (petit in-12, Lemerre). — *Rimes salées*, poésies de mer, par E. Dupont (in-12, lib. des bibliophiles). — *Paroles d'amour et de raison*, poésies, par L. Cardoze (in-12, lib. des bibliophiles). — *Fiction et Réalité*, poésies, par F. Goldschmidt (in-12, lib. des bibliophiles). — *Contes populaires de différents pays* (2e série), recueillis et traduits par X. Marmier (in-12, Hachette).

— *Une Princesse indienne avant la conquête,* roman historique, par D. Charnay (in-12, Hachette). — *Vivant ou Mort,* par H. Conway, trad. de l'anglais par Hephell (in-12, Hachette). — *Je dis non,* par W. Collins, trad. de C. Valdy (2 vol. in-12, Hachette). — *La Course à l'amour,* par J. Ricard (in-12, Calmann-Lévy). — *Le Royaume de Saba,* roman d'aventures fantastiques, par A. de Sauvenière (in-12, Marpon et Flammarion). — *Dans l'Argonne,* par J. de Glouvet (in-12, lib. des bibliophiles). — *Premières amours,* par E. Pierret (in-12, Lemerre). — *Les Nouveaux Contes du bivouac,* par C. Rabourdin (in-12, Delagrave). — *Retour fatal,* par P. Manz (in-12, Ghio). — *Le Gros Péché de l'abbé Millet,* par J. Lemaire (in-12, Ghio). — *Rezinsec et Strophazur, théâtre lyrico-naturaliste,* par L. Durocher (in-12, Dupret). — *Le Joueur,* par L. Tolstoï, trad. du russe, par H. Olivier (in-32, Dupret). — *La Promenade de Saint-Cloud,* par G. Guéret, publiée avec une notice et des notes par G. Monval (petit in-16 carré, lib. des bibliophiles). — *Histoire de la légende de Faust,* par E. Faligan (gr. in-8, Hachette). — *Nivelle de la Chaussée et la Comédie larmoyante,* par G. Lanson (in-8, Hachette). — *Souvenirs d'un vieux critique* (9e série), par A. de Pontmartin (in-12, Calmann-Lévy). — *Œuvres et Correspondance inédites de d'Alembert,* publiées avec introduction, notes et appendice, par Ch. Henry (in-8, Perrin). — *Géographie militaire. L'Expansion européenne, Empire britannique en Asie,* par le lieutenant-colonel Niox (in-12, Baudoin). — *Mes trente-cinq Années de mission dans la haute Éthiopie,* t. Ier, par l'abbé A. Gaveau (in-8, Desclée, de Brouwer, à Lille). — *A Rome, lettres d'un zouave pontifical sur les fêtes jubilaires (décembre 1887 — Janvier 1888),* par L. de la Brière (in-12, Gervais). — *Le Procès de Galilée et la Théologie,* par J.-B. Jaugey (in-12, Delhomme et Briguet). — *Saint Joseph d'après l'Écriture et les traditions,* par l'abbé J. Lespinasse (petit in-16, Desclée, de Brouwer, à Lille). — *Sainte Catherine de Sienne et l'Église au* XIVe *siècle,* par A.-H. Chirat (in-8, Delhomme et Briguet). — *Nos glorieux Amis, biographies anecdotiques de quelques saints illustres racontées à la jeunesse,* par une institutrice (in-8, Retaux-Bray). — *La R. M. Javouhey, fondatrice de la congrégation de Saint-Joseph de Cluny,* par L. Aubineau (in-12, Palmé). — *Henri IV, le Saint-Siège et l'Espagne, l'Édit de Nantes et la paix de Vervins, 1594-1598,* par B. Zeller (petit in-16, Hachette). — *Histoire de l'Europe et particulièrement de la France depuis 1610 jusqu'en 1789,* par Melin (in-12, A. Paris, à Moulins). — *Mémoires du marquis de Sourches sur le règne de Louis XIV,* publiés par le comte de Cosnac et E. Pontal, t. VII *(Janvier 1701. Décembre 1702),* (in-8, Hachette). — *Le Maréchal de Turenne, d'après les écrivains de son temps* (in-8, Desclée, de Brouwer, à Lille). — *Turgot,* par L. Say (in-12, Hachette). — *Histoire de l'Alsace, entretiens d'un père alsacien,* par E. Siebecker (in-12, Hetzel). — *L'État de la liberté de la presse en France aux* XVIIe *et* XVIIIe *siècles. Histoire de Pierre du Marteau, imprimeur à Cologne* (XVIIe *et* XVIIIe *siècles),* par L. Janmart de Brouillant (in-4, Quantin). — *La France provinciale, vie sociale, mœurs administratives,* par R. Millet (in-12, Hachette). — *Histoire du pain à toutes les époques et chez tous les peuples,* par G. Husson (in-8, Cattier, à Tours). — *La Bulgaria e il Diritto internazionale,* par E. Cimbali (in-8, Bocca, à Rome). — *Le Maréchal de Moltke* (in-12, Quantin). — *Histoire générale civile, religieuse et littéraire du Poitou,* par le chanoine Auber (4 vol. in-8, Gouraud, à Fontenay-le-Comte). — *Mes petits Papiers* (2e série) *1871-1873,* par H. Pessard (in-12, Quantin). VISENOT.

QUESTIONS ET RÉPONSES

QUESTIONS

Beauvollier (le comte DE). — Quels sont le jour et le lieu du décès de Pierre-Louis comte de Beauvollier, né en 1770, retraité sous la Restauration, maréchal de camp ? On le dit mort au Mans en 1825, mais on n'y trouve pas son acte de décès.

Saint-Hilaire (chevalier DE). — Qui était un chevalier de Saint-Hilaire, émigré Breton, ancien officier de marine, qui rejoignit l'armée vendéenne en octobre 1793 ?

Saint-Aulaire (chevalier DE). — Qui était u chevalier de Saint-Aulaire, ancien officier de marine, d'abord émigré, qui fut tué en Vendée en 1799 ?

Maintenue de noblesse. — Dans quels dépôts publics sont conservés les jugements de maintenue de noblesse, rendus par les intendants, après 1666, pour le Périgord (Guyenne), pour la Marche et pour le Lyonnais.

RÉPONSES

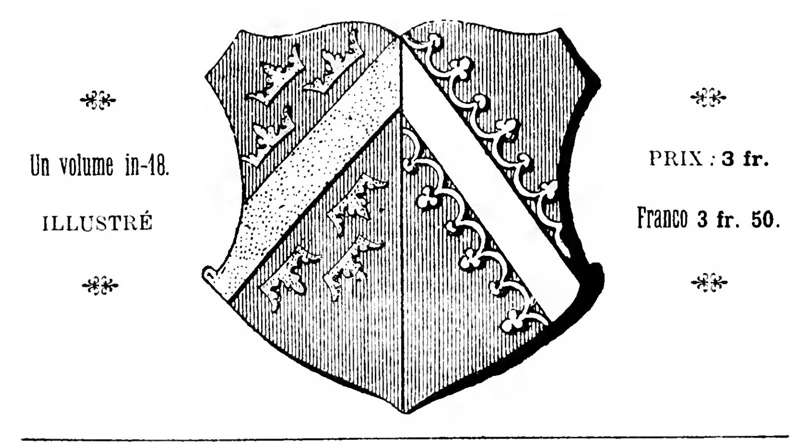
Dom Berras (LII, 288). — Dom Claude Berral ou Béral (et non Berras, lecture fautive qui tient à la manière dont ce religieux formait la dernière lettre de sa signature), est né vers 1674, dans le diocèse de Clermont, en Auvergne, d'une famille noble (les Béral de Sédaige), encore existante aujourd'hui. Il fit profession, le 2 septembre 1692, dans l'abbaye de Saint-Augustin de Limoges. En 1702, il était conventuel à la Chaise-Dieu. La lettre qu'il écrivit de Saint-Michel-en-Lherm, à D. Mabillon, le 17 avril 1704 (Bibl. nat. ms. lat., 12663, fol. 74), montre qu'il avait plus de bonne volonté que d'aptitude pour les travaux historiques. En décembre 1711 il résidait à l'abbaye de Solignac-en-Limousin. Le 10 mars 1713 il était secrétaire du chapitre de Saint-Michel-en-Lherm (Arch. nationales, G⁷ 1671, Marais du Poitou). Une phrase du *Journal de Voyage* (p. 373), de D. J. Boyer, qui le rencontra dans cette abbaye le 23 mai 1714, ne donne pas une grande idée de ses connaissances en archéologie et en numismatique. — D. Lecerf de la Viéville (*Histoire de la Constitution « Unigenitus » en ce qui regarde la Congr. de St-Maur*, p. 123), reproche à D. Cl. Béral d'avoir, en 1727, desservi auprès du supérieur général ses confrères de Saint-Michel-en-Lherm qui étaient jansénistes et dont il ne partageait pas les idées. Mais l'on sait combien il faut se méfier des allégations de cet auteur. — Le *Supplément à l'Hist. litt. de la Cong. de St.-Maur*, p. 14, par M. Ulysse Robert, nous apprend que D. Cl. Béral a donné dans le *Monasticon benedictinum*, l'*Histoire du monastère de Blesle*, 1709. (Bibl. nat., ms. lat., 12663, f. 58). Bien que profès de la Congrégation de Saint-Maur, D. Cl. Béral ne fut jamais prêtre. Il mourut diacre (d'après les matricules), le 5 novembre 1734, à Solignac-en-Limousin. Si le lecteur qui s'intéresse à Dom Béral possédait sur ce religieux d'autres renseignements, nous lui serions fort obligé de les communiquer par la voie du *Polybiblion*.

Citations à retrouver (LII, 288). — La phrase « La Rochejaquelein n'avait que vingt-un ans, qui sait ce qu'il fût devenu » est tirée des *Mémoires pour servir à l'histoire de France sous Napoléon*. 2ᵉ édition, Paris, Bossange, 1830, tome V, p. 262. — On ne trouve pas dans le passage de l'*Histoire des guerres de la Révolution*, consacré par Jomini à la bataille de Laval la phrase citée à ce propos.

Madame de Genlis (LII, 288). — D'après Feller, Mᵐᵉ de Genlis est morte le 31 décembre 1831. D'autre part, on lit dans l'ouvrage de M. H. Bonhomme : *Madame la comtesse de Genlis* (Paris, Librairie des bibliophiles, 1885, in-8, p. 75) : « Elle [Mᵐᵉ de Genlis] habitait près de l'église Saint-Philippe-du-Roule, quand elle mourut presque subitement, le 31 décembre 1830, c'est-à-dire après avoir eu la joie et l'orgueil de voir monter sur le trône l'aîné de ses élèves. »

Le Gérant : CHAPUIS.

Imprimerie polyglotte Alph. LE ROY, imp. breveté, Rennes.



Imprimerie polyglotte Alph. LE ROY, imp. breveté, Rennes.

COMITÉ DE RÉDACTION

Président : M. le marquis DE BEAUCOURT;

Membres : MM. Anatole DE BARTHÉLEMY; J.-A. DE BERNON; comte DE PUYMAIGRE; Marius SEPET.

Administrateur délégué : M. le comte A. DE BOURMONT.

Secrétaire de la rédaction : M. A. LE VAVASSEUR.

Les communications relatives à la rédaction doivent être adressées au Secrétaire de la rédaction.

Les communications relatives à l'administration doivent être adressées à l'Administrateur délégué.

PRIX D'ABONNEMENT

Partie littéraire : France, 15 fr. par an; pays faisant partie de l'Union des postes, 16 fr.

Partie technique : France, 10 fr.; pays faisant partie de l'Union des postes, 11 fr.

Les deux Parties réunies : France, 20 fr.; pays faisant partie de l'Union des postes, 22 fr.

Pour les autres pays que ceux ci-dessus indiqués, le port en sus.

Le *Polybiblion* paraît tous les mois.

Une livraison prise séparément : littéraire, 1 fr. 50; — technique, 1 fr.; — les deux parties ensemble, 2 fr. 50.

Les abonnements partent du 1er janvier, et sont payables d'avance en un mandat sur la poste à l'ordre de l'Agent général de la Société bibliographique, M. A. VILLIN.

COLLECTIONS

Les années 1868-87 sont en vente, et forment cinquante-un volumes gr. in-8°, du prix de 7 fr. 50 chacun pour la partie littéraire et de 10 fr. pour la partie technique.

Le *Polybiblion, Revue bibliographique universelle,* est publié sous les auspices de la SOCIÉTÉ BIBLIOGRAPHIQUE.

La SOCIÉTÉ BIBLIOGRAPHIQUE se compose de membres titulaires et d'associés correspondants, dont le nombre est illimité. On fait partie de la Société après avoir été admis par le Conseil, sur la présentation de deux membres titulaires ou associés.

Chaque sociétaire paye une cotisation annuelle de 10 francs.

Tout sociétaire peut se libérer de la cotisation annuelle en faisant un versement de 150 francs.

Le titre de membre titulaire est acquis à tout Sociétaire qui, en outre, fait à la Société un apport de 100 francs au moins.

Les demandes d'admission doivent être adressées au Secrétaire de la Société, 2 et 5, rue Saint-Simon (boulevard Saint-Germain).

BIBLIOGRAPHIE

DES

CORPORATIONS OUVRIÈRES

PAR

HIPPOLYTE BLANC

1 volume in-8° raisin de 80 à 100 pages, à deux colonnes.

Format BRUNET

Avec Tables de Matières et d'Auteurs.

En vente à la Librairie de la Société bibliographique

Prix : 5 fr. — Pour les Sociétaires : 4 fr. *(le port en sus).*

L'ouvrage, tiré à petit nombre, est presque entièrement épuisé.

IMPRIMERIE POLYGLOTTE ALPH. LE ROY, IMPRIMEUR BREVETÉ, RENNES.